

Joseph Kessel



Le petit âne blanc

Joseph Kessel naît en Argentine, en 1898. Ses parents sont russes, il passe une partie de son enfance à Orensborg, au pied de l'Oural. Il fait ses études au lycée Louis-le-Grand, à Paris, puis à la Sorbonne et suit des cours de comédie. Au cours de la Première Guerre mondiale, il s'engage dans l'aviation et a l'occasion d'observer, en témoin, certains épisodes de la révolution russe de 1917. Homme d'action, il fait la guerre d'Espagne en 1936. Puis c'est la guerre de 1939/1944. Il rejoint les rangs de la France Libre et écrit le *Chant des partisans* avec son neveu Maurice Druon. Grand journaliste, voyageur impénitent, il arpente le monde, s'enfonce dans les contrées les plus inconnues et en ramène de nombreux documentaires et des livres fortement inspirés de ce qu'il a vu. C'est ainsi qu'il remporte le prix de l'Académie française pour le récit d'un voyage en Chine et écrit, en 1967, *Les Cavaliers* à la suite d'une expédition en Afghanistan. L'Académie française l'accueillera en 1962.

Au cours de ses pérégrinations, il rencontre des personnalités de premier plan - il écrit *Mermoz* en 1938 -, et côtoie les plus étranges milieux - *Bas-fonds* en 1936. *Le Lion* paraît en 1958. *Témoin parmi les hommes*, comme l'indique un de ses titres, il fait partie de l'Organisation mondiale de la santé. Il meurt en 1979.

Bernard Héron est un jeune dessinateur qui habite à Nantes. Il a publié ses premiers dessins dans la collection Folio Junior et depuis a illustré de nombreux ouvrages dans cette même collection qui l'a fait voyager un peu partout... en rêve ! En Californie (*Le Poney rouge*), en Amérique du Sud (*Au pays du grand Condor*), au Canada (*L'Amour de la vie*), en Birmanie (*Sa Majesté le tigre*), et maintenant au Maroc.

Eric Tenney est né en 1934, dans la région du Sussex, en Angleterre. Autodidacte, il n'a jamais suivi de cours dans une école d'art mais il dessine depuis l'âge de seize ans.

Il travaille pour la presse, les magazines, la publicité et l'édition.

Il illustre des affiches, des cartes postales, des calendriers.

Il est également peintre.



Couverture illustrée par Eric Tenney
Illustrations intérieures de Bernard Héron

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

© Éditions Gallimard, 1973, pour le texte.
© Éditions Gallimard, 1984, pour les illustrations.

Joseph Kessel

Le petit
âne blanc

Illustrations de Bernard Héron

Gallimard

C'est au pied du Vieux Tanger, et devant les portes mêmes de la muraille fortifiée qui enferme son labyrinthe de ruelles étroites, que, vers le matin de ce siècle, j'ai découvert la place du Marché.

Trente ans plus tôt, disait-on, il donnait sur la campagne et sur des collines de sable. Quand je l'ai connu, la cité neuve, étrangère, arrêtait le regard. Mais, comme autrefois, du matin jusqu'au soir, marchands, acheteurs et curieux se rencontraient en plein soleil, en plein vent, parmi les guenilles aux cent couleurs et la rumeur aux mille cris.

Les éventaires y étaient misérables et ne proposaient que les objets et les aliments les plus primitifs, les plus pauvres. Les halles aux viandes, aux poissons, aux légumes, se trouvaient à quelques pas, mais invisibles, cachées par des murs et des toits. Les étoffes éclatantes et les bijoux ouvragés, on les voyait dans la rue des Siaghines, à l'intérieur des remparts ; et là s'alignaient aussi, par dizaines, les changeurs dans leurs boutiques, ou derrière des comptoirs installés à même le pavé.

Là ne se tenaient que les charmeurs de serpents, les lecteurs à haute voix, les écrivains publics, les marchands de khôl, de piment haché ; les vendeurs de pâtisseries gluantes, de fleurs odorantes, de paniers tressés.

Et les paysannes, coiffées de grands chapeaux de paille et les jambes guêtrées par des morceaux de mauvais cuir, elles venaient des douars lointains, elles avaient cheminé et cheminé à travers les ronces déchirantes pour offrir aux chalands un poulet famélique, ou quelques œufs, ou seulement une brassée de charbon de bois. Leurs visages n'étaient pas voilés. À tant de misère et de labeur, cette liberté, du moins, était permise.

Des bourricots trottaient, des automobiles précieuses fendaient lentement la foule. Dans le fond, frémissaient les arbres séculaires de la Mendoubia, où le représentant du Sultan de Rabat régissait la vie musulmane.

Et c'est cette place du Marché, naturellement, que choisit le petit Bachir, bossu par-devant comme par-derrière, quand il eut à conter ses histoires étonnantes.

Quel âge avait Bachir ? Dix ans, ou douze, ou quatorze ? Qui étaient ses parents ? Miséreux des faubourgs, ou paysans de douar, ou nomades ? Morts ou partis pour toujours en zone française, en zone espagnole ? Et où était né Bachir, le petit bossu ? Tanger ? Tétouan ? Larache ? ou dans le Rif sauvage ? ou dans le Souss encore plus secret ? Personne ne le savait, et surtout pas lui-même. Et personne ne s'en inquiétait. Et lui moins que les autres.

Il appartenait à ce peuple d'enfants arabes abandonnés à eux-mêmes pour ainsi dire depuis leur naissance et qui poussent par miracle, comme des plantes. Beaucoup meurent en croissant. Ceux qui résistent sont vraiment doués pour vivre.

Tout le monde, vieille ville ou cité neuve, connaissait Bachir. Même bâti de façon naturelle, il eût été en tout point remarquable. Ses traits étaient beaux par la finesse et l'audace, ses cheveux bouclés et sauvages ; les lignes de la bouche montraient une volonté singulière. Et les yeux, chez lui, retenaient surtout l'attention parce qu'ils exprimaient des qualités bien au-delà de l'âge de Bachir : l'ironie, la patience et la mélancolie.

Enfin, il chantait comme un ange.

Oui, même bâti à la toise ordinaire, Bachir n'aurait pu se laisser oublier. On imagine aisément l'impression qu'il faisait avec ses deux bosses. La plus grande, de la taille et de la forme d'un pain de sucre, surgissait dans son dos. Sur

la poitrine, il semblait porter un œuf d'autruche. Malgré quoi, il n'avait rien du polichinelle. Il était fort et rapide. Il possédait en même temps une manière de secrète majesté. Et sa hardiesse, sa décision, son intelligence, lui soumettaient toute une tribu de petits cireurs, crieurs de journaux et mendiants. Ils formaient une cour en haillons sur laquelle, déguenillé, il régnait.

Ses lieutenants favoris étaient un garçonnet minuscule, coiffé d'un fez énorme, et une fillette si élancée, si fraîche, jolie et légère, qu'elle avait l'air d'appartenir moins à la vie qu'à un conte.

Or, un jour d'été et à l'heure où sur le marché l'activité, le mouvement, les couleurs et le bruit étaient à leur paroxysme, Bachir, le bossu, apparut, suivi du tout petit Omar au grand fez rouge et d'Aïcha, à la démarche dansante. Omar portait une flûte de roseau et Aïcha un tambourin. Bachir, lui, comme à l'ordinaire, tenait les mains profondément enfoncées dans les poches de sa culotte déchirée.

D'abord personne ne fit attention à eux. On était habitué à les voir. Et même les voyageurs de passage à Tanger qui, en dix langues différentes, commentaient avec étonnement et naïveté les merveilles du marché en plein soleil ne remarquèrent pas les trois petites silhouettes perdues dans la foule bigarrée et grouillante.

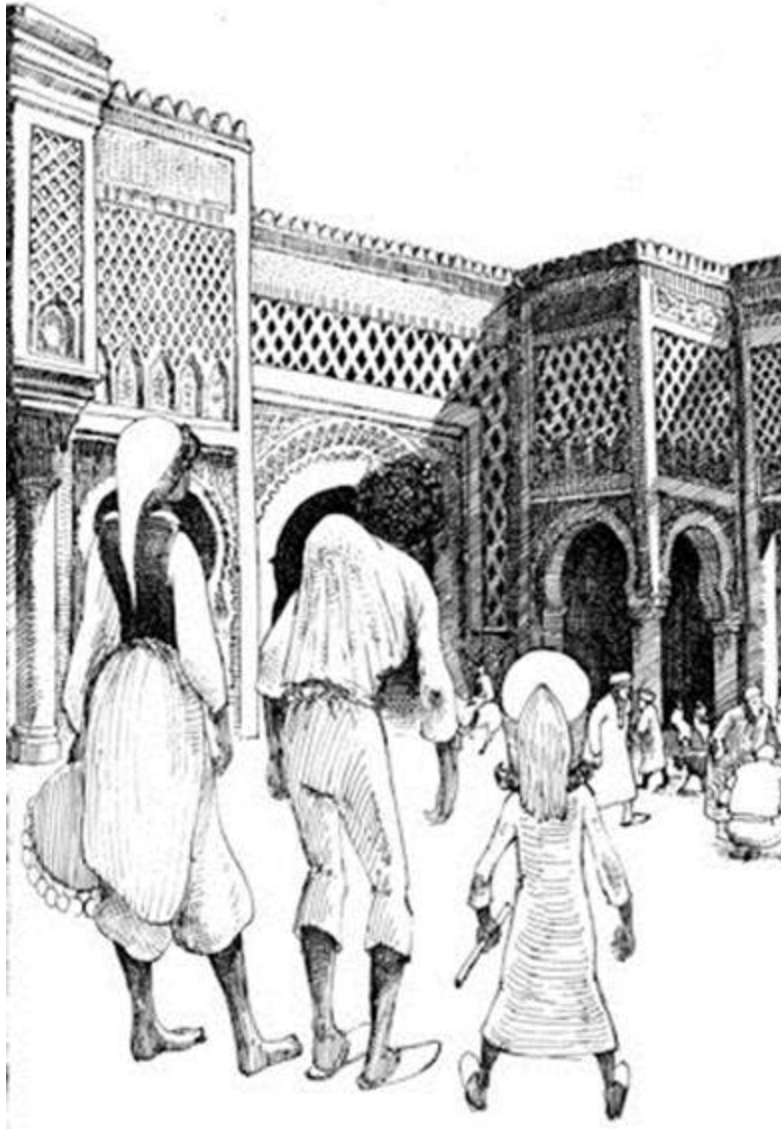
Mais alors le petit garçon coiffé de l'immense fez rouge et la fille dont chaque mouvement avait une grâce étonnante, firent résonner leurs instruments, et Bachir commença de chanter. Et quand l'enfant bossu chantait, il commandait un silence émerveillé. La pureté, la suavité, la douce richesse de sa voix semblaient hors de la condition humaine. Ses mélodies étaient douées du même pouvoir.

Elles avaient le pathétique espagnol, et en même temps le mystère de la mélopée arabe, et on ne les entendait jamais en Espagne, ni dans une autre partie du Maroc. C'étaient des chants andalous du temps de la conquête maure, mais oubliés en Andalousie et n'ayant pas pénétré plus avant en Afrique.

Et les chants séculaires et transplantés se répandirent par la voix du petit bossu, et les acheteurs oublièrent leurs achats et les marchands leur commerce. En quelques instants, une foule dense et profonde entoura Bachir.

On y trouvait une variété inimaginable de visages et d'accoutrements. Vieillards dont la noblesse était celle des temps pastoraux, faces atrocement grêlées par la petite vérole, gens du Sud et du Nord, de la montagne et de la plaine, des villes et des douars, caravaniers, négociants, débardeurs, nègres et demi-nègres, Chleuhs, Riffains et Darkaouas (ceux-ci de la religion la plus fanatique), paysans et mendiants, chacun avec la coiffure, les guenilles ou la djellabah appropriées à son métier, sa condition, sa tribu ou sa secte. Et les femmes se tenaient derrière les hommes, voilées ou non, et celles qui l'étaient portaient des étoffes blanches, noires, bleues ou roses, et celles qui ne l'étaient pas avaient les nattes au vent ou couvertes par de grands chapeaux de paille. Et ils avaient tous, dans les yeux, la même attention naïve et intense.

Bachir, soudain, cessa de chanter. Un long frémissement de faim inassouvie parcourut la foule. Mais Bachir leva la main et de nouveau se fit un grand silence.



Et Bachir cria :

— Amis de tous les chemins et de tous les métiers, marchands, paysans, artisans, scribes, pêcheurs et caravaniers, vous le savez bien : l'homme est à chaque instant dans la main d'Allah. Et il ignore toujours ce qu'il deviendra dans l'heure qui vient. Et moi surtout qui vais mon sentier dans la vie, en suivant les génies qui volent à travers ma tête. Or voici que, au moment où j'approchais d'ici sans dessein, un esprit m'a parlé :

« — Ô Bachir, deux fois bossu, a-t-il dit, partage tes expériences avec tes amis, pour les enlever à leurs soucis

de chaque jour et pour mieux leur découvrir le vaste monde et ses destins. Mais n'agis pas, ô Bachir, à la façon de ceux qui lisent à haute voix les récits dans les livres, ou de ceux qui sans cesse remâchent le passé, ou de ceux-là encore qui se plaisent aux histoires inventées. Non, dis ce que tu as vu par toi-même. Et fais tes contes avec la vérité de tes jours et de tes nuits. Ainsi tes amis approcheront la folie et la sagesse et connaîtront les peines et les rêves de leur temps. Et aussi, ils vivront la vie de dix peuples, car toi, mendiant bossu, tu es de Tanger où se rencontrent les voyageurs de toutes les terres. »

Et tandis qu'un murmure de curiosité fiévreuse courait à travers la foule aux cent bouches, Bachir frappa brusquement sa bosse de devant et s'écria :

« — Et qui, en vérité, connaît mieux que moi cette ville, l'ancienne et la nouvelle, et ses rues et ses maisons, et ses secrets, et les fidèles qui la peuplent et aussi bien les étrangers ? Allah ne m'a-t-il pas accordé le don des langages ? L'espagnol et le français, je les ai appris en même temps que l'arabe, car les Français et les Espagnols occupent notre pays. Quand les nations d'Europe se faisaient la guerre et que les Allemands sont venus ici, j'ai servi, tout enfant, de cireur de bottes à leurs officiers. Et quand cette guerre a été finie, en attendant celle dont maintenant ils se menacent, j'ai fait le même service chez les Américains. J'ai porté les plateaux de café dans les jardins des hôtels splendides. Et j'ai soigné les ânes du *foundouk* où s'arrêtent les caravanes. J'ai tiré la navette du tisserand et j'ai mendié. Et j'ai chanté dans les plus riches demeures. Et qui donc se gêne devant un enfant, un pauvre, un bossu ? Personne. Et j'ai regardé les vies et les cœurs, et les pensées. Et voilà de quoi je vais vous faire récit, ô mes frères... »

Alors les gens qui entouraient le Petit Bachir se laissèrent glisser lentement sur leurs talons ou sur leurs jambes croisées, en un demi-cercle où l'on voyait mieux les faces marquées par tant de métiers, de lieux, de climats, et de peuples divers.

Et placés par le hasard, par la force, ou par la ruse, on vit au premier rang : Mohamed, l'écrivain public, Abderraman, le riche badaud, et le bon vieillard Hussein qui vendait du khôl, Ibrahim le jeune et beau marchand de fleurs, Sayed qui lisait à haute voix des histoires anciennes, Abdallah, le pêcheur aveugle, et Zelma la bédouine effrontée au front plein de tatouages.

S'adressant d'abord à eux par politesse, Bachir commença.

Le tambour-major

« Or, une nuit, dit Bachir, ou plutôt à la fin d'une nuit, car le matin n'était pas loin, je me trouvais à l'endroit où les remparts de la vieille ville descendent jusqu'à la route qui mène au port. Il y a là un assez grand espace libre où l'on peut ranger des voitures. Et les étrangers qui veulent visiter la vieille ville, en temps de nuit, et aller dans les établissements où l'on boit et danse, ou dans les maisons des rues mal famées, laissent leurs grandes, leurs belles automobiles à l'abri des remparts.

« On peut gagner quelques pesetas faciles en ouvrant les portières ou en gardant les voitures. La chose est bien connue. Aussi, chaque nuit, vingt ou trente garçons pas plus riches que moi et sans plus de famille, essayent leur chance. Il y en a des petits et des grands, mais ils travaillent tous pour un ou deux chefs, qui sont des hommes faits et auxquels ils portent tout l'argent qu'ils ramassent. La peur les pousse à cela, mais pas seulement la peur. Ils ont besoin d'être dirigés, commandés ; ils n'ont pas de tête à eux.

« Moi, je ne veux pas de patron. Ou alors, c'est moi le patron pour mes amis. Au commencement, les autres ont essayé de m'effrayer. Mais j'ai des dents pour mordre, des doigts pour les enfoncer dans les yeux, des jambes pour courir et quelque chose sous le front. Bientôt ils m'ont laissé travailler à ma guise avec Omar et Aïcha. »

Une voix rêche et monotone s'éleva alors parmi les auditeurs du premier rang : celle de Sayed qui gagnait sa

vie en faisant lecture aux bonnes gens de poèmes, de chroniques et de recueils de fables.

— Voilà, voilà, j'en étais sûr, disait-il. Ce petit menteur à deux bosses, après nous avoir appâtés par des promesses extraordinaires, de quoi parle-t-il, en vérité ? Il nous ennuie les oreilles avec les aventures des voyous des rues.

À quoi Bachir répondit sur un ton très suave :

— Rassure-toi, je t'en prie, ô Sayed. Comment pourrais-je te faire concurrence ? Je n'ai besoin ni de tes lunettes, ni des livres éculés que tu trouves chez les colporteurs. Et tous les âges, tu verras, prennent place dans mes contes.

— De toute manière, cet enfant a une voix qui fait du bien à entendre, dit Abdallah, le vieux pêcheur aveugle. Écoutons-le.

— Écoutons, écoutons, cria Abderraman, le badaud bien vêtu, au ventre gras et à la barbe teinte de henné.

— Écoutons, dirent tous les autres.

Et Bachir parla de nouveau.

« Donc, ce soir-là, Allah étant favorable, nous avons fait quelque argent et j'ai emmené Omar et Aïcha manger des brochettes de foie et des gâteaux dans la vieille ville. Quand nous avons eu l'estomac bien plein, bien gai et plus une seule peseta, nous sommes revenus à l'endroit des voitures. Mais toutes étaient parties. La nuit déjà finissait. Les autres garçons étaient allés se coucher ou sous un porche ou sur la plage. Cependant je n'avais pas envie de dormir, ni Omar, ni Aïcha. Le sommeil ne convient pas à ventre joyeux.

« Le désir m'est venu de voir les pêcheurs s'embarquer sur la mer, et nous avons été vers le port. Ainsi, nous sommes passés devant le *Marchico*. »

À ce nom, une main large et courte et toute tachée d'encre se tendit vers Bachir, et Mohamed, l'écrivain public, demanda :

— Explique-toi bien, ô conteur. Car le *Marchico* dont tu parles m'est tout à fait inconnu.

— Et à moi ! et à moi ! et à moi aussi ! crièrent beaucoup d'auditeurs.

— Et à moi-même, dit Abderraman, le riche badaud en hochant avec étonnement sa barbe opulente passée au henné.

À quoi Bachir répondit en continuant de la sorte :

« Je vous comprends, ô mes amis. Vous avez des travaux, un toit, une famille. Le jour fini, vous regagnez vos douars, vos faubourgs, vos foyers, vos *foundouks*. Il vous faut un sommeil honnête avant de reprendre l'ouvrage. Comment connaître alors le *Marchico*, la taverne du cœur de la nuit ?

« Elle est située à main gauche quand on marche vers le port, à quelques pas de ses grilles et en face du Café de la Douane. Mais les grilles et le café sont fermés depuis longtemps et les rues sont vides dans la ville neuve et même dans la ville vieille et la musique a cessé dans les établissements de danse et les femmes de mauvais aloi s'endorment dans leurs maisons silencieuses quand la vraie vie commence au *Marchico*.

« C'est là que viennent les gens que l'esprit de la nuit et du bruit tient debout jusqu'au plein jour, ceux qui ont assez d'argent pour ne pas s'inquiéter du lendemain, ou pas assez de lendemain pour s'inquiéter de l'argent. Et viennent aussi les musiciens et les chanteurs des maisons de danse pour manger et boire et pour écouter des chanteurs et des musiciens encore plus misérables. »

— Le monde est étrange, remarqua doucement le bon vieillard Hussein qui vendait du khôl.

— Le monde change, soupira Abdallah, le pêcheur aveugle. Lorsque mes yeux étaient bons, et que chaque matin je traversais le port, je n'ai jamais vu cette taverne.

Il tendit son regard mort vers Bachir et pria :

— Continue, mon fils.

Et l'enfant bossu reprit :

« Donc nous passions devant le *Marchico*. La fenêtre de cette taverne était, comme toujours, ouverte sur la rue. Le patron que je connaissais bien (et qui ne connais-je pas la nuit à Tanger ?) écrivait comme toujours des chiffres à la craie sur le bois sale de son comptoir. Il y avait là comme toujours quelques Espagnols, quelques Arabes, quelques Maltais, quelques Juifs, tous très pauvres, et une grosse Espagnole de vie très éhontée, très gaie, très ivre. Et une autre maigre, très triste, très ivre aussi. Par moments, un Espagnol faisait danser l'une d'elles, tandis que l'autre chantait d'une gorge brûlée par ces boissons de feu qu'Allah, en sa sagesse, nous interdit.

« Tout ressemblait à tous les matins, j'allais donc continuer ma route avec Omar et Aïcha. Soudain, j'ai entendu la voix de Manolo qui commençait un flamenco. Et je me suis trouvé à l'intérieur sans penser à rien d'autre.

« Si les hommes étaient justes, Manolo devrait avoir gloire et fortune, comme personne. Parce que personne ne peut mettre dans sa voix autant de cœur et autant de tristesse. Mais il est laid et il est malade. Il a le cou gonflé sur le côté d'une mauvaise grosseur ; les yeux lui sortent de la tête ; il a des crises qui le font tomber. Il ne peut pas travailler tous les soirs. Alors il ne trouve pas d'emploi. Et il

a faim, et, très jeune, il a l'air d'un vieux. Quand il chante dans les rues ou au *Marchico*, les gens, en l'écoutant, oublient tout. Puis ils secouent la tête et ils disent : "Le pauvre ! Comme il est malade !" Et moi je voudrais leur crier : "S'il n'était pas si malade, il ne chanterait pas comme il fait."

« Le guitariste qui accompagnait Manolo, je le connaissais bien aussi. Un petit noir, gros, qui porte toujours un manteau déchiré, un chapeau sale enfoncé sur le front et de grosses lunettes noires. Ce n'est pas un très bon guitariste, mais il comprend que Manolo est un grand chanteur et quand il joue pour lui, il fait tout ce qu'il peut. Il le sert, et, aussi, il le soigne.

« Après deux flamencos, Manolo s'est mis à tousser, et s'en est allé au comptoir avec le guitariste demander des saucisses et du vin. Une des Espagnoles, la plus grosse, la plus vieille, l'a embrassé en pleurant.

« Alors je suis revenu à moi, car je reste quelque temps comme endormi quand Manolo cesse de chanter, et j'ai aperçu dans le fond de la salle mon ami Flaherty. Vous l'avez vu souvent. Il habite Tanger depuis avant ma naissance et il n'est pas fier et il s'intéresse à tout dans la ville. Vous l'avez assurément rencontré. Ou bien à la Kasbah, ou bien dans les cafés. Ou bien ici, car il aime beaucoup le marché en plein air. »

Des voix curieuses, pressantes, arrêtaient Bachir :

— C'est le grand et fort étranger aux cheveux gris et aux longues moustaches rouges ? demanda Abderraman.

— Qui va toujours tête nue ? dit Mohamed, l'écrivain public.

— Il me fait souvent porter des bouquets en ville, cria Ibrahim le marchand de fleurs.

— Et il est très bon, malgré son air féroce, remarqua le doux vieillard Hussein.

À chacun de ces propos, Bachir inclinait la tête sur sa bosse avant. Puis il dit :

— Oui. Tel est bien mon ami Flaherty. Nous nous entendons merveilleusement. Il aime à écouter les histoires et encore plus en raconter. Il en connaît énormément, et de magnifiques, car il a voyagé sur les sept mers.

— Et que fait-il ici ? demanda malgré lui Sayed, le lecteur, à haute voix.

— J'allais justement le dire, répliqua Bachir, avec suavité. Et je suis heureux de voir que même toi, ô Sayed, le lettré, tu prends quelque intérêt au récit d'un enfant des rues.

Et il continua :

« C'est en regardant tout ce qui se passe de curieux à Tanger que mon ami Flaherty gagne son existence. Car aussitôt qu'il apprend quelque nouvelle, il l'écrit pour des journaux d'Angleterre. Mais lui, il n'est pas anglais, il vient d'une autre île, derrière une autre mer, très loin, et qui s'appelle Irlande. Et là il y a des chevaux splendides, beaucoup d'hommes à poil rouge et beaucoup de fantômes. »

À ce mot, toutes les femmes présentes dans l'auditoire firent les signes qui conviennent pour conjurer le mauvais sort. Et, en cachette, bien des hommes les imitèrent.

Et Bachir reprit :

« Chaque fois que mon ami Flaherty me voit, il m'adresse, je ne sais pourquoi, un clin d'œil comme s'il se moquait avec moi de tous les autres.

« C'est ainsi qu'il a fait encore au *Marchico*, mais son clin d'œil était beaucoup plus long que d'habitude. Par là et aussi par son visage enflammé, j'ai compris qu'il avait bu énormément de ces boissons qu'Allah interdit à ses fidèles et que tant d'Européens aiment pour leur malheur.

« M. Flaherty n'était pas seul. Avec lui se trouvaient deux étrangères. L'une avait des cheveux tout blancs, mais elle se tenait très droit, et ses yeux très noirs, très durs, brûlaient d'un feu terrible. L'autre était jeune et sa beauté, ô mes amis, étonnait le regard.

« Leurs habits, à toutes les deux, étaient d'une finesse, d'une richesse extrêmes. On voyait bien que, dans la société des infidèles, elles avaient un haut rang. »

Ici, un tel vacarme éclata dans l'auditoire que, d'abord, Bachir ne put rien discerner. Mais peu à peu il lui fut possible d'entendre les gens qui se trouvaient placés juste devant lui.

— Je n'ai jamais entendu, je n'ai jamais lu honte pareille, disait Sayed.

— Hé quoi, deux femmes de bien, à une heure indigne, dans une sale taverne ? s'étonnait le badaud Abderraman.

— Avec des musiciens de basse classe et des filles éhontées ? criait Mohamed, l'écrivain public.

— Le monde est étrange, en vérité, disait le bon vieillard Hussein.

— Le monde change, le monde change, répétait Abdallah l'aveugle.

— Une femme jeune et belle au petit matin sans son mari ! gémissait la bédouine Zelma, les yeux tout éblouis.

Haussant la voix autant qu'il en avait la force, Bachir s'écria :

« Croyez-moi, croyez-moi, ô mes frères en foi véritable, je dis seulement ce que mes yeux ont vu. Et ne vous étonnez de rien quand il s'agit des infidèles, car leurs coutumes, parfois, ressemblent à la folie.

« Ainsi les deux Espagnoles ivres ont commencé tout à coup à s'injurier, puis à se battre. Le patron était prêt à sortir de son comptoir pour les séparer, quand un autre homme est intervenu. C'était un Maltais sans travail, habitué aux femmes de mauvaise conduite. Il a donné une gifle à la plus vieille et s'est mis à danser avec l'autre. Il le faisait d'une façon dégoûtante. Mais au lieu d'en être fâchées ou écoeurées, les deux étrangères regardaient cela avec amusement.

« Elles ont dit quelque chose à mon ami Flaherty. Lui, il m'a cligné de l'œil et il a ri dans ses moustaches rouges, puis il a fait signe au guitariste. Celui-ci s'est mis à jouer un air très vif. La grosse Espagnole a commencé à claquer des mains. Et le danseur s'est montré encore plus éhonté qu'avant. Les deux dames lui ont donné beaucoup de pesetas.

« À ce moment est entré dans la salle du *Marchico* un autre de mes amis. C'était un vieux petit juif, mais pas de nos juifs à nous, qui, eux-mêmes et leurs pères et les pères de leurs pères, sont nés à Tanger. Non, le vieux Samuel est de ces juifs qui sont venus juste avant la guerre de ces endroits de l'Europe où ils étaient battus et même tués. Les juifs de Tanger ne se sentent pas leurs frères et ne les aident pas. Samuel était très pauvre en arrivant et il est resté très, très pauvre. Il gagne son pain en dessinant les visages des gens dans les restaurants et ceux qui sont contents de ses dessins les achètent.

« Donc le vieux Samuel est entré dans le *Marchico* avec son rouleau de feuilles blanches sous le bras. Il avait l'air

très accablé. Pour être debout si tard il ne devait pas avoir eu de chance toute la soirée.

« Ses yeux usés, fatigués, ont fait le tour de la salle et il a vu tout de suite qu'il n'y avait là que deux personnes capables de lui acheter un dessin : les deux étrangères. Mais le vieux Samuel ne semblait pas faire attention à elles. Il s'est mis à dessiner la figure de M. Flaherty. Il l'avait fait cent fois déjà et il n'attendait aucun argent de M. Flaherty. Ils étaient amis et si M. Flaherty avait été riche, le vieux Samuel n'aurait pas eu à s'inquiéter pour son pain. Seulement, à l'ordinaire, l'argent et la générosité ne se trouvent pas dans la même paume.

« Cela ne rapportait donc rien à Samuel de dessiner M. Flaherty, mais le vieux petit homme était fier et timide... Il évitait de s'adresser aux gens pour faire leur portrait, il tâchait d'attirer leur attention sans en avoir l'air, en dessinant quelqu'un d'autre qu'il connaissait bien.

« Ainsi faisait-il avec M. Flaherty comme appât et M. Flaherty le savait aussi bien que moi. Et, je vous l'ai dit, il aimait beaucoup le pauvre Samuel.

« Ce dernier a vite achevé un dessin très bien, très ressemblant et M. Flaherty a montré ce portrait aux deux dames qui étaient avec lui. Et la jeune, la belle, a eu un mouvement de pitié pour le vieux petit Samuel. Mais l'autre, aux cheveux blancs et aux yeux noirs terribles, a pris le dessin et l'a déchiré d'un seul coup.

« Mon ami Flaherty s'est levé sans rien dire et il est allé sur le seuil du *Marchico*, en ouvrant grand la porte... Je suis venu près de lui. Il parlait très vite. Pour moi ? Pour lui tout seul ? À cause de la boisson de feu ? Ou à cause d'autre chose ? Je ne pouvais pas le savoir. Mais je ne reconnaissais presque plus sa voix, ses yeux, pas même sa moustache. Tout était devenu si triste, si faible chez cet homme fort et joyeux. Et il disait : "J'en ai assez des gens

avec qui j'ai à vivre ici. Riches, durs, vides... Et je dois leur servir de chien savant ! Ils ne m'estiment que si je les fais rire. Alors ils m'aident dans mon métier, ils me prêtent de l'argent, ils me chargent de vendre un terrain, une maison ou un bijou. Est-ce une vie ? J'étais venu pour une semaine... Et dix ans ont déjà passé."

« J'avais très mal pour mon ami... Je lui ai demandé : "Mais alors pourquoi es-tu resté ici ? Et combien de temps vas-tu rester encore ?"

« Mon ami Flaherty alors, sans répondre, a fait un grand geste. Et j'ai vu que le soleil se levait. Et la mer était toute fraîche. Et les barques des pêcheurs portaient sous leurs voiles. Et toute la Kasbah, toute la vieille ville devenaient roses. Et l'air sentait comme le miel des ruches. »

Dans le silence profond qui, maintenant, environnait Bachir, une sorte de plainte émerveillée se fit entendre. C'était Abdallah, l'ancien pêcheur, qui parlait en renversant la tête, et roulait vers le ciel ses prunelles aveugles.

— C'était ainsi ! Allah ! Allah ! C'était ainsi au temps où mes yeux savaient encore voir. Allah, Allah ! Il est donc des choses dans le monde que Tu ne changes point !

Et Bachir reprit :

« À ce moment, le vieux petit Samuel est sorti du *Marchico*.

« — Je regrette sans fin, lui a dit mon ami Flaherty. Vraiment sans fin.

« Le vieil homme a eu l'air plus effrayé encore qu'au moment où la dame aux yeux terribles lui avait déchiré son dessin. Il a dit, très vite, dans son mauvais anglais :

« Mais non, mais pourquoi... Je comprends, il est tard, tout le monde est fatigué...

« Et il est parti avec ses rouleaux de papier blanc sous le bras.

« Nous sommes rentrés au *Marchico*.

« Alors le petit Omar, mon compagnon fidèle, que vous voyez ici près de moi, s'est approché des deux dames, a enlevé son grand fez rouge et a demandé l'aumône. Je lui avais appris que la fatigue de l'aube rend l'argent plus facile. La vieille dame aux cheveux blancs et aux yeux terribles lui a crié : "Va-t'en, sale petit mendiant."

« Mais l'autre, la belle, s'est mise à rire et s'est moquée :

« — On m'a demandé des pesetas toute la journée, a-t-elle dit. Je n'en ai plus. Pourquoi ne me donnerais-tu pas, toi, une peseta ?

« Omar, lui, ne comprend pas l'anglais et il continuait à pleurnicher pour notre aumône. Mais moi, je voyais bien la raillerie de cette belle dame. Et je pensais à toute la richesse qu'elle possédait et au pauvre vieux Samuel et à Manolo et je n'ai pas voulu qu'elle rie de nous. Il me restait juste une peseta. Je l'ai trouvée dans mes haillons, je l'ai sortie. Je suis allé à la table et je l'ai mise dessus en frappant très fort de ma paume.

« D'abord, ce mouvement a effrayé la belle dame, car elle a reculé sa chaise. Ensuite, elle s'est mise à rire de nouveau, mais cette fois très doucement. Mais je lui ai tourné le dos et suis allé rejoindre mon ami Flaherty qui buvait au comptoir.

« La belle dame, alors, a fait signe à Omar et lui a donné cinq pesetas. Comme toujours, Omar me les a rapportées. J'ai pensé : "Elle croit que je lui ai fait cadeau de mon argent pour en recevoir davantage." Et cela m'a donné un

grand dépit, parce que, avec d'autres, j'aurais pu en effet calculer de la sorte. Mais pas avec elle !

« Comme je ne savais que faire, un marchand de fleurs arabe a jeté un coup d'œil par la porte ouverte et, ayant aperçu les deux dames, est venu leur proposer sa marchandise.

« — Va-t'en, sale fainéant ! lui a dit la vieille aux yeux terribles.

« Alors, Allah me poussant, j'ai pris pour cinq pesetas de bouquets au vendeur. Pas pour cinq pesetas d'étranger, mais pour cinq pesetas de marchand de fleurs, car c'est un métier que j'ai fait moi aussi. Et cette brassée, je l'ai posée devant la jeune dame. »

Un beau rire, à ce moment, interrompit le récit du petit bossu et Ibrahim, qui vendait les jasmins les plus blancs, les œillets les plus vifs et les roses les plus fraîches, s'écria en montrant ses dents éclatantes :

— Par mon père, qui déjà colportait des fleurs dans les rues de Tanger, elle a dû recevoir, de tes mains, tout un buisson. Car les prix sont les plus bas à la fin de la nuit.

— C'est bien ce qui a tant surpris la belle dame, répondit Bachir. Et ma vie, pour un temps, s'en est trouvée changée.

Il sembla réfléchir profondément, mais ce n'était qu'une ruse pour bien s'assurer de l'attention de tous. Bientôt, il poursuivit :

« Ayant donné les fleurs, j'ai voulu m'en aller. Mais la belle dame m'a retenu par le poignet et a dit :

« — Comme il est drôle, ce petit bossu et il se conduit plus fièrement qu'un enfant de riche. Est-ce que tous les mendiants, ici, lui ressemblent ?

« J'aurais très bien pu arracher ma main à la belle dame, mais la sienne était si douce que je n'ai pas eu la force de le faire, ni même l'envie. Sa voix me plaisait aussi, parce qu'elle était riche et rapide et avait un son de gorge. Et à cela, j'ai reconnu que cette jeune femme venait d'Amérique, ayant entendu beaucoup de voyageurs et appris à distinguer leurs accents.

« Et quand l'autre - aux yeux terribles - s'est mise à parler, j'ai su tout de suite qu'elle était une Anglaise de haute société, car elle parlait du bout de ses lèvres dures, avec négligence et dédain, sans achever les mots, comme si elle les trouvait indignes d'elle.

« — Lâche-le donc, ma chère, a dit la vieille dame. Ou tu vas nous passer toute sa vermine.

« La belle Américaine a retiré sa main d'un seul coup et comme si elle avait touché de la braise. Mais en même temps, elle a fait signe à mon ami Flaherty d'approcher. Et elle lui a demandé :

« — Est-ce qu'il a des parents ? Est-ce que quelqu'un s'occupe de ce garçon ?

« M. Flaherty m'a cligné de l'œil, a souri dans sa moustache rouge et a répondu :

« — Personne au monde. Bachir n'appartient qu'à lui-même.

« — Quelle horreur, quelle pitié ! s'est écriée la belle Américaine.

« Je me sentais très gêné et très bête. Surtout que Manolo, à ce moment, a commencé de chanter à mi-voix. Mais la vieille dame a tout remis à sa place, en disant :

« — Allons, allons, ma chère, on voit bien que tu viens d'arriver. De ces petits vagabonds, il s'en trouve, ici, des centaines. On ne peut pas pleurer sur eux tous.

« La belle jeune femme a secoué ses cheveux clairs avec entêtement.

« — Mais celui-là me plaît, a-t-elle dit, je veux le garder avec moi. Il est amusant comme un jouet.

« Ce mot a fait que les yeux terribles de la vieille dame se sont posés sur moi, et, enfin, elle m'a vu, car, jusqu'alors, je n'avais été pour elle que l'ombre d'une ombre. Puis elle a déclaré :

« — Allons, allons, ma chère, pas de folies. C'est moi qui vais le prendre. J'aurai meilleur emploi pour ses deux bosses.

« Et la belle et riche Américaine n'a pas discuté. Et mon ami Flaherty n'a rien dit. Et moi-même, je n'ai pas essayé de fuir. En vérité, cette vieille dame avait dans les yeux un pouvoir effrayant.

« Elle a quitté le *Marchico*, grande, droite, la tête rejetée en arrière. Je l'ai suivie. Une énorme automobile est arrivée aussitôt devant nous. Un chauffeur est descendu qui portait un long manteau blanc et une casquette noire à visière étincelante. Il a enlevé cette casquette et a ouvert la portière à la vieille dame terrible. Moi, je suis monté près de lui et la voiture s'est mise à rouler si doucement qu'elle semblait glisser sur des plumes. »

À cette phase de son récit, Bachir s'arrêta si longtemps que Sayed ne put patienter davantage et s'écria :

— Quel démon te tient la langue en suspens et pourquoi nous fais-tu attendre ?

— C'est que, lui répondit Bachir avec suavité, je ne tire pas comme toi mon récit d'un livre cent fois relu, mais de ma mémoire et je cherche à bien me souvenir des choses étonnantes qui me sont arrivées.

— Prends ton temps ! N'oublie rien surtout ! prièrent les autres.

Alors, Bachir continua :

« Vous savez tous, mes amis, où se trouve l'endroit : à une lieue de la ville, et les étrangers l'appellent la Montagne. On pourrait apercevoir d'ici, en grimpant sur un toit élevé, ces collines pleines de bois et de fleurs, qui sont si fraîches, même aux jours les plus chauds. Mais, en vérité, ceux d'entre nous qui sont allés jusque-là, que connaissent-ils de la Montagne ? Ils ont vu seulement des routes où passent les automobiles des riches et les bourricots des paysans ; de longs murs ; des grilles. Rien de plus. Car la Montagne, pour vaste qu'elle soit, est entièrement partagée en propriétés bien closes, bien gardées, et l'on ne peut pas y entrer sans la permission des maîtres. Et ils sont tous des étrangers, venus de tous les pays.

« Mais ces étrangers, mes amis, ne ressemblent guère aux autres, nombreux et agités, que vous rencontrez chaque jour, ici, ou, derrière un guide, à travers la vieille ville. Oh non ! Les maîtres de la Montagne ne font point partie de ces passants qui, tout le long de l'année, se suivent dans les hôtels et les rues de Tanger. Et ils ne sont point pareils non plus aux étrangers qui habitent les appartements et les maisons de la ville neuve. Ceux-là s'occupent, en effet, du négoce de l'argent ou du commerce des marchandises ou d'acheter et vendre des terrains, ou bien encore ils sont armateurs, médecins, fonctionnaires, contrebandiers. Ils ont tous quelque travail, quelque souci d'affaires. Mais ceux de la Montagne, eux, ils ne font rien, vraiment rien, exactement rien, que, s'étant établis sur la terre la plus jolie, la plus heureuse, profiter d'une fortune grande et ancienne pour leur repos et leur plaisir.

« À cause de cela, ils sont respectés, honorés à l'extrême.

« Les propriétaires de la Montagne se trouvent donc, pour le rang, les premiers dans la société étrangère. Et parmi eux, les Anglais tiennent la première place. Et pourquoi, mes amis ? Parce qu'ils savent le mieux s'enfermer dans leurs domaines, se passer des autres et les mépriser. Alors les autres les recherchent.

« Or, chez les Anglais de la Montagne, c'est-à-dire les premiers entre les premiers, la toute première personne était la vieille dame aux yeux terribles qui m'avait emmené du *Marchico*. »

Le même sentiment se fit jour, après ces paroles, dans la foule misérable qui se pressait autour de Bachir. À imaginer tant d'opulence et d'autorité, les plus humbles visages prenaient une expression de plaisir profond.

Et l'enfant bossu poursuivit :

« Le mari de la vieille dame (elle s'appelait Lady Cynthia et lui Sir Percival) avait été longtemps, très longtemps au service du Grand Roi d'Angleterre, et il avait gouverné en son nom toutes sortes de pays incroyablement lointains que son Roi possède sur toutes les mers et les terres du monde. Dans ces pays où les habitants sont de toutes les couleurs, Sir Percival avait exercé un pouvoir aussi grand que l'est à Tanger celui du Mendoub, sur nous, les sujets du Sultan. Oui, pendant des années et des années sans nombre, Sir Percival avait été le Mendoub de son grand Roi, à travers les sept Océans.

« Ainsi, il est arrivé à un âge très avancé et il a voulu donner le plus doux repos à sa vieillesse. Alors il a choisi les collines de Tanger. Et là tout le monde l'a honoré au-dessus des autres, à cause de sa puissance passée, de sa

belle fortune et de sa haute taille. Tel est le rang de Sir Percival, mes amis.

« Et cependant, auprès de sa femme, il n'est rien. Car, par la force de son caractère et du feu de ses yeux terribles Lady Cynthia a toujours fait de lui ce qu'elle a voulu. De sorte que chez les peuples noirs ou jaunes ou rouges, dont je vous ai parlé, c'était elle le vrai Mendoub. Et ici, elle est le vrai maître de la Montagne.

« Ces connaissances, je ne les ai acquises que plus tard assurément et grâce aux amis de la maison, tous prompts à bavarder sans retenue devant un petit mendiant à deux bosses. Mais j'ai voulu vous dire tout de suite et en une seule fois ce que moi-même j'ai appris peu à peu, car il me semble que, de la sorte, mon récit sera pour vous et plus vif et plus clair. »

— Et tu as bien fait, s'écria Mohamed, l'écrivain public.

— Car, en vérité, remarqua doucement le bon vieillard Hussein qui vendait du khôl, en vérité, qui de nous connaît les âmes et les mœurs de ces puissants infidèles ?

— Pas même Abderraman, dit le badaud en étalant avec importance, sur son burnous bleu, sa large barbe cuivrée.

Mais Zelma la bédouine aux joues pleines de tatouages et aux yeux effrontés, se plaignit hardiment :

— Tu nous parles trop de vieillards, dit-elle. Est-ce qu'il n'y a pas de beau jeune homme dans ton récit ?

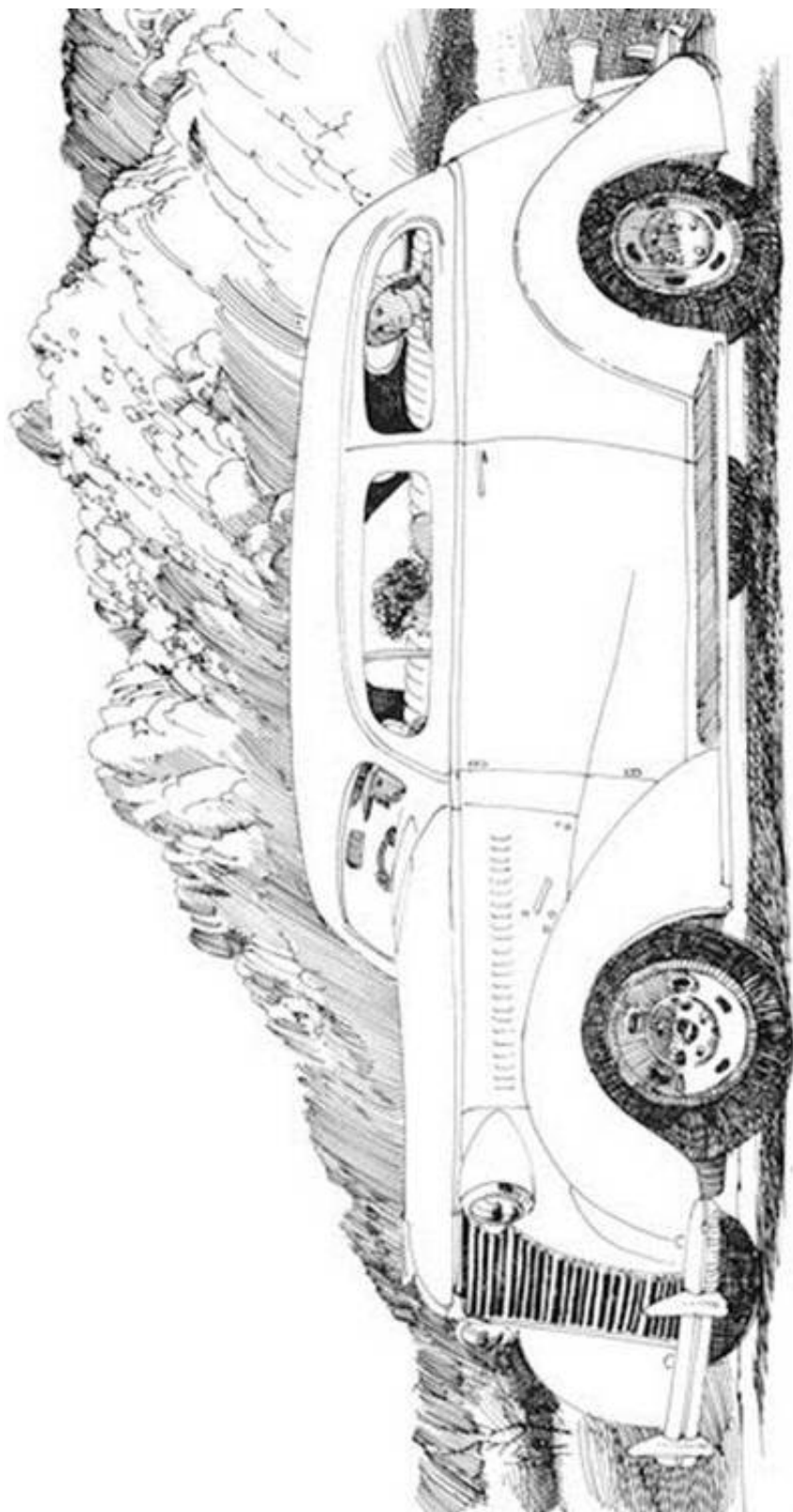
— Il viendra à son heure, ma tante, lui répondit Bachir. En attendant, continue donc à tromper ta faim sur Ibrahim.

Et tous les voisins de Zelma qui avaient remarqué ses œillades au marchand de fleurs se moquèrent de la bédouine et celle-ci les injuria, mais en riant.

Et Bachir reprit :

« Le soleil était déjà haut quand nous sommes arrivés à la Montagne, mais la fraîcheur de la nuit y reposait encore et à cause de cela tous les jardins dégorgeaient une odeur merveilleuse. Car si les murailles des propriétés cachaient à la vue des passants les fleurs et les arbres, elles ne pouvaient pas contenir leur parfum, qui, au matin, possède sa force la plus vive.

« La magnifique voiture s'est arrêtée devant une haute grille et la grille a été ouverte tout de suite, comme sur un enchantement, par un serviteur qui veillait tout exprès, et la voiture a roulé vers une autre barrière qui, elle aussi, s'est écartée aussitôt et la voiture est allée jusqu'au perron d'une demeure longue, basse et splendide en ses dimensions. Et un troisième serviteur se trouvait déjà là pour aider la vieille dame à descendre.



« Et aucun de ces domestiques, ô mes amis, n'appartenait au peuple de Tanger. Celui qui avait ouvert la

grille était un nègre géant soudanais et celui de la barrière, un homme d'un pays qui s'appelle Malaisie et celui du perron, tout de suite on le reconnaissait pour un Chinois. Et le chauffeur, lui, il venait des Indes. Et à chacun d'eux, lady Cynthia, la vieille dame aux yeux terribles, parlait dans sa propre langue. Et, incapables de comprendre personne, sauf elle, ils la regardaient tous avec énormément d'effroi et de vénération. Ils n'avaient pas dormi de toute la nuit pour l'attendre, mais ils étaient prêts à reprendre leur journée selon ses désirs.

« Lady Cynthia m'a désigné au serviteur chinois et lui a dit quelques mots très rapides. Puis elle est entrée dans sa demeure magnifique. Le Chinois m'a emmené dans une des nombreuses petites maisons cachées parmi les arbres autour de la maison principale et il y avait là des jets d'eau chaude et froide et des savons, et des onguents et des poudres sans nombre. Et ce Chinois éhonté m'a fait enlever tous mes vêtements et il m'a poussé sous les jets d'eau et il m'a enduit de savon, de pommade, de poudre contre les insectes, depuis les talons jusqu'aux cheveux. Et avec des brosses très dures, il m'a étrillé, comme si j'étais un cheval. Ensuite, il a brûlé tous mes habits et il m'en a donné d'autres si neufs, propres et frais que, dans les premiers instants, je me suis tenu tout raide par crainte de les salir ou les abîmer.

« Mais dès que je me suis trouvé dehors et que j'ai commencé de découvrir les vergers, les jardins, les pelouses, les bosquets et les prés, j'ai perdu la tête. Des fleurs et des arbres de toute nature m'entouraient. Et les herbes étaient plus vertes et les bougainvillées étaient plus rouges et les jacarandas plus bleus que partout ailleurs. Et dans de petits fossés, l'eau chantait sans cesse. Pourtant, cela seul n'aurait pas suffi à me rendre fou d'étonnement et de plaisir. Il y avait bien autre chose, ô mes amis !

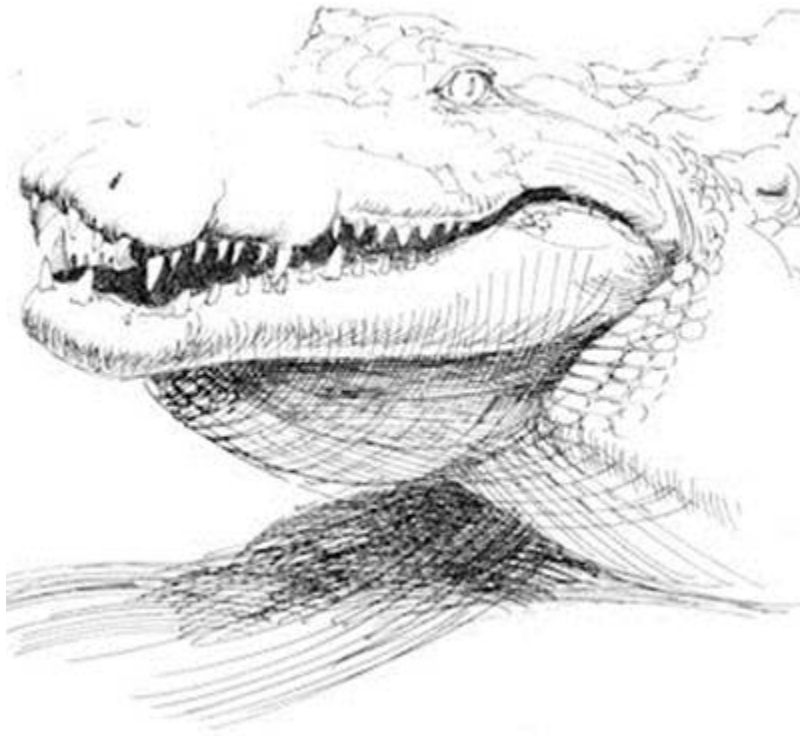
« Dans chaque jardin, chaque bosquet, dans tous les enclos, se trouvaient les animaux et les oiseaux les plus admirables. Je ne parle point des chiens de toutes sortes dont les plus grands ressemblaient à des lions et les plus petits à des rats, ni des gazelles aux yeux doux, ni même des singes apprivoisés qui sautaient de branche en branche. Mais il y avait des panthères des sables, des girafes et des bêtes plus étranges, plus mystérieuses encore, avec des nez immenses et d'autres avec des poches dans le ventre, et d'autres, dans un étang, qui flottaient comme des morceaux de bois, munies de dents atroces. Et je voyais aussi des cages pleines de petits oiseaux au plumage plus vif que les rayons du soleil et, sur les arbres, retenus par de longues chaînes, des perroquets géants, aux couleurs extraordinaires. Allah tout-puissant ! Cette propriété ressemblait à un rêve ou à l'un de ces contes d'autrefois que Sayed lit et relit jusqu'à nous en rassasier. Jugez de mon enchantement, ô mes amis, quand toutes ces merveilles se sont offertes, vivantes et véritables, à mes yeux. »

Alors, le pêcheur aveugle, Abdallah, cria solennellement :

— Trois fois heureux celui qui, tant qu'il jouit de la vue, a pu contempler de pareils miracles.

Et Bachir reprit :

« J'avais passé beaucoup de temps à parcourir ce lieu extraordinaire, trouvant sans cesse des surprises et des joies nouvelles, lorsque j'ai aperçu la vieille dame, propriétaire de tous ces biens, s'avancer de mon côté. Elle avait changé de vêtements et ne portait plus de peinture sur le visage. C'était le seul repos qu'elle avait pris et on voyait bien qu'Allah lui avait refusé la bénédiction du sommeil.



« Dans sa figure toute creusée, toute jaune, le feu de son regard était encore plus éclatant et plus terrible. Elle l'a fixé sur moi d'une façon qui m'a donné un grand malaise, puis elle m'a fait signe de la suivre en disant brusquement :

« — Les animaux sont la seule excuse de Dieu sur la terre.

« Je n'ai rien compris à ces paroles et, à cause de cela même, elles sont restées fidèlement dans ma mémoire. Mais j'ai vu tout de suite qu'elle mettait ses bêtes à un rang bien plus élevé que Manolo, le chanteur malade, que le pauvre vieux petit Samuel ou même que mon ami Flaherty et la belle Américaine. Quand elle regardait des chiens, des gazelles, des singes ou encore des perroquets et des tortues, ses yeux n'avaient plus cette méchanceté qu'ils prenaient toujours pour considérer les gens et quand Lady Cynthia parlait à ses animaux ou à ses oiseaux, sa voix devenait pareille à celle d'un enfant en bas âge et elle leur disait des petits mots insensés. Les entendant de n'importe

qui, j'aurais bien ri en moi-même, mais, avec cette effrayante vieille dame, l'envie ne m'en venait même point.

« Nous avons visité ainsi toutes les bêtes et Lady Cynthia donnait à manger à certaines, en caressait d'autres et, si l'une d'elles lui semblait mal soignée, elle insultait les serviteurs qui l'accompagnaient et les frappait quelquefois.

« Ensuite, nous nous sommes rendus à la demeure splendide. Là, sur une terrasse bien ombragée, une table était dressée et à cette table un vieil homme se trouvait assis. Dès qu'il a vu lady Cynthia il s'est levé. Il avait une taille très haute, très droite, un visage très beau, très noble. On sentait qu'il était de grande famille, de grande richesse et qu'il avait toujours eu pour habitude et métier de commander aux autres hommes. Mais, devant Lady Cynthia, il avait des yeux et des gestes d'esclave. C'était son mari.

« Il lui a embrassé la main, il lui a avancé un petit fauteuil. Seulement après il a osé reprendre sa place et commencer son repas du matin. Quel repas, ô mes amis ! Et le pain le plus blanc, et le lait le plus crémeux, et le beurre le plus gras, et les œufs les mieux dorés, et les confitures les plus exquis, et le miel le plus parfumé, et les fruits les plus rares. Mais Lady Cynthia a dédaigné tous ces présents d'Allah le miséricordieux. Elle leur préférerait un breuvage de couleur jaune que les infidèles appellent whisky et dont ils abusent comme des fous. Mais du moins, à l'ordinaire, ils attendent pour cela que le jour soit assez avancé. Lady Cynthia, elle, après s'être nourrie toute la nuit de cette boisson, recommençait dès le matin. Sans doute, remplaçait-elle ainsi le sommeil qui lui était refusé.

« Ayant bu trois verres, la vieille dame aux yeux terribles s'est levée. Son mari a fait de même.

« — Je n'ai pas besoin de vous, mais de Bachir, lui a dit alors avec impatience Lady Cynthia.

« Nous sommes allés dans une direction opposée à celle du parc aux bêtes et Lady Cynthia s'est arrêtée près d'un pavillon entouré de fleurs et de pelouses. Et il y avait là des balançoires et des anneaux, et toutes sortes de jeux tellement amusants qu'on pouvait en perdre la tête. Mais Lady Cynthia ne m'a pas laissé le loisir de les bien regarder et nous sommes entrés dans le pavillon. Alors, en vérité, mes amis, je me suis trouvé dans la demeure des sortilèges. Tous les murs étaient faits d'images qui formaient des contes. On y voyait des dragons et des génies, et des nains, et des châteaux, et des carrosses peints en couleurs enchantées. Et le sol était couvert de jouets d'une intelligence sans pareille. Les automobiles marchaient toutes seules, les trains, des vrais trains, couraient sur les rails, des poupées agitaient les bras, ouvraient et fermaient les yeux, des ours parlaient. Et de toutes ces merveilles, celle qui les possédait était la plus étonnante.

« Imaginez, mes amis, une petite fille d'une dizaine d'années, habillée comme une princesse, propre et parfumée jusqu'à l'incroyable ; et ses cheveux étaient si clairs, riches et légers, qu'ils attiraient la main pour les caresser, mais si bien peignés qu'on n'aurait pas osé le faire ; et ses traits semblaient avoir été dessinés par l'artisan le plus habile dans le souk des orfèvres ; et sa peau était blanche, et douce, et dorée en même temps comme la pâte d'amandes la plus fine ; et pour ses yeux bleus on eût dit des fleurs rares. En vérité, mes amis, il ne pouvait pas y avoir, dans le vaste monde, une petite fille aussi belle. »

Alors, tintant de tous ses grelots, un tambourin lancé à toute volée, vint s'abattre aux pieds de Bachir, sur sa droite.

Il se tourna de ce côté et vit qu'Aïcha, s'étant débarrassée ainsi de son instrument, courait vers la vieille ville. Sa petite silhouette élancée disparut très vite sous les remparts.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? Dites-moi ce qu'il y a eu ? s'écria Abdallah, le pêcheur aveugle, avec l'avidité des infirmes.

Ses voisins lui expliquèrent l'incident et Zelma la bédouine tatouée dit en riant à Bachir :

— Prends garde, ô démon bossu, cette enfant a déjà pour toi un sang de femme.

— Je la battrai plus tard, elle ne peut pas se passer de moi, dit tranquillement Bachir.

Et il continua :

« Lady Cynthia, ayant embrassé rapidement la merveilleuse petite fille, m'a tiré vers elle et a dit : "Il s'appelle Bachir et il parle en anglais. Je t'en fais cadeau." Et la petite fille a répondu très poliment : "Merci, grand-mère. J'aime bien ses deux bosses. — C'est à quoi j'ai pensé... Elles t'amuseront quelque temps, Daisy, je l'espère", a dit la vieille dame aux yeux terribles. Puis elle est partie.

« J'aurais dû m'offenser d'être traité comme un objet qu'on donne, comme une poupée de son. Mais - et je l'avoue à ma grande honte - j'ai été heureux en cet instant et presque fier d'appartenir à une créature qui sentait si bon et qui était si belle. Et de la sorte j'ai irrité Allah tout-puissant et très sage, qui, entre les hommes et les femmes, nous a choisis pour maîtres. »



— Écoutez-moi ce gamin, ce vaurien, ce difforme ! se mit à crier Zelma la bédouine.

Mais les hommes placés autour d'elle lui imposèrent le silence. Et Bachir reprit :

« Je suis donc resté seul avec Daisy et je lui ai offert de nous amuser avec ses jouets magnifiques : “Non, a-t-elle

dit. Ils m'ennuient tous." J'ai voulu toucher un avion, faire rouler le train. "Non, a-t-elle dit, ils sont à moi." Puis elle est sortie du pavillon en m'ordonnant de la suivre et j'ai reconnu dans sa voix le ton de sa grand-mère.

« Une fois dehors, j'ai proposé à Daisy de venir dans une des splendides balançoires. Elle a refusé. Cela l'ennuyait aussi. Et, comme je faisais un mouvement pour y monter seul, elle me l'a interdit en frappant du pied. Et j'ai vu que ses yeux ne ressemblaient plus à des fleurs, mais aux yeux de lady Cynthia.

« Et enfin mon sang s'est indigné. Est-ce que vraiment une petite fille, aussi jolie qu'elle fût, pensait me faire obéir par crainte ? Mais elle a deviné que j'allais, pour la défier, sauter dans la balançoire, et, soudain, elle a poussé un cri d'appel :

« — Bango, Bango !

« Un grondement s'est fait alors entendre, tellement sauvage que j'en ai eu la moelle glacée, et, avant que j'aie pu retrouver mes esprits, j'ai vu sortir d'un buisson et s'élancer vers nous l'être le plus terrifiant du monde. D'abord, j'ai cru que c'était un nouvel animal, une espèce de grand singe, habillé et dressé pour ressembler à un homme. Il portait un pantalon et une chemise de toile rouge et courait sur ses pattes de derrière en se balançant. Il était noir, velu, court de taille, avec des épaules très larges, des bras très longs, un front très étroit et des dents énormes. Et le bord de ses yeux avait la couleur du sang.

« Oui, d'abord je l'ai pris pour une bête. Mais Daisy lui a dit quelques mots dans un langage inconnu et l'être redoutable, ayant répondu par le même langage, s'est avancé vers moi en grinçant de ses dents énormes. Daisy a fait un signe et il s'est arrêté. Et Daisy m'a dit :

« — Si je le veux, Bango te mettra en pièces. Ma grand-mère me l'a donné pour gardien et m'a enseigné à lui

parler.

« Je me suis souvenu alors qu'on racontait parfois dans les souks et les marchés qu'une dame anglaise très puissante avait ramené des forêts les plus sauvages qui poussent au bord des grands fleuves sombres un serviteur effrayant, moitié homme et moitié bête. »

— Ainsi, c'était vrai ! s'écria le riche badaud Abderraman, gonflant son gros ventre sous sa barbe teinte.

Et Sayed qui lisait des histoires à haute voix et Mohamed l'écrivain public et le bon vieillard Hussein, et le bel Ibrahim qui vendait des fleurs, et bien d'autres, derrière eux, répétèrent avec émerveillement :

— C'était vrai ! C'était vrai !

— Ça l'était, sur mes yeux ! répondit Bachir.

Puis il continua :

« Me voyant dompté par l'effroi - et qui ne l'eût été à ma place ? - Daisy s'est mise à rire et à battre des mains. C'était la première fois que je la voyais contente. Puis elle m'a commandé de la suivre et nous avons cheminé à travers des allées et des sentiers que je ne connaissais pas encore - ce domaine était immense, en vérité ! - La petite fille allait en tête, moi derrière, et Bango sur mes talons. Nous sommes arrivés ainsi jusqu'à une vaste prairie toute verte, toute fraîche et entourée d'une haie de cactus. Daisy a poussé la porte, et, au milieu du pré, j'ai aperçu un âne blanc tout jeune qui broutait des herbes et des fleurs.

« Je l'ai déjà dit, mes amis, et je le dis encore : cet endroit était plein d'enchantements. Car, je vous le demande, que peut-on trouver de plus ordinaire au monde qu'un bourricot ? J'en ai vu, comme vous tous, des centaines, et des centaines, et des centaines ! J'ai, dans les

foundouks, aidé à les bâter, à les charger ; et, par les nuits trop froides, j'ai dormi contre leurs flancs. Et je sais comme vous tous qu'il n'y a rien d'étonnant, d'attirant chez un animal aussi indigne. Hé bien, ce bourricot-là m'a paru merveilleux. Il était blanc, blanc tel le lait ; son poil était fin, fin tel le duvet de cygne ses yeux bien ouverts, humides et brillants semblaient rire ; et, pour toute marque, il portait derrière chacune de ses oreilles hautes et minces une étoile à sept pointes. Était-il d'une autre race que les bourricots des rues et des champs ou devait-il sa beauté à des soins qui le faisaient lustré, vif, joyeux et sentant bon ou encore à une selle magnifique, toute en soie et en or, qui lui couvrait le dos, et au ruban bleu qui lui entourait le cou - je ne pourrais le dire en vérité. Mais cet âne blanc ressemblait à un petit roi parmi les autres ânes.

« Daisy lui a crié d'approcher. Il a obéi à sa voix. Elle a sauté sur la selle splendide, s'est assise de côté, et il s'est mis à courir à travers la prairie. Le croirez-vous, ô mes amis, cette petite fille était si légère, si gracieuse et souple sur ce petit âne merveilleux et ses cheveux flottaient si bien autour de son front doré et de ses yeux tous pareils de nouveau à des fleurs brillantes que, malgré toutes ses méchancetés et ses menaces, j'ai été repris envers elle d'admiration et d'humilité.

« Et quand Daisy a fait arrêter le petit âne, j'ai couru pour l'aider à descendre. Mais, l'ayant fait, je ne me décidais pas à lâcher la bride. Voyant cela, elle m'a demandé avec gentillesse :

« — Tu aimerais bien monter sur mon bourricot, Bachir ?

« Et alors j'ai senti que tel avait été mon désir depuis que j'avais aperçu le petit âne et que je n'avais pas osé me le dire à moi-même, pour ne pas m'en brûler inutilement. Quelle chance, en effet, un mendiant né dans la rue avait-il de se hisser sur une selle aussi magnifique et se faire

porter par une bête d'une telle beauté ? Mais à présent que Daisy me l'avait fait reconnaître, ce désir tenait tout mon cœur, tout mon sang. Et je comprenais que les jouets admirables réunis dans le pavillon et au dehors je m'en moquais si je pouvais une fois, une seule fois, galoper sur ce petit âne merveilleux. Et, comme Daisy m'avait parlé doucement, j'en ai eu grande espérance et je lui ai dit :

« — J'aimerais cela mieux que tout au monde.



« Alors elle m'a répondu :

« — Tu peux monter tout de suite...

« Mon corps tremblait de joie tandis que je levais un pied pour le mettre dans l'étrier... Mais juste à ce moment elle a dit :

« — Si je le permets.

« J'ai tourné la tête vers elle et attendu un peu, et elle a dit encore :

« — Mais je ne permets pas. Ce bourricot n'est qu'à moi.

« Ma figure à ce moment devait être très drôle à regarder, je pense, car Daisy s'est mise à tourner sur elle-même de joie.

« Mais bientôt elle a dû voir autre chose sur mes traits, car elle a crié : "Prends garde, ou je lâche Bango." Et, rien qu'à entendre son nom, l'homme-bête s'est approché en grondant. J'ai abandonné la bride du petit âne et il a commencé aussitôt à jouer tout seul ; si blanc, si beau.

« Alors Daisy s'est assise dans l'herbe et m'a dit :

« — Maintenant, amuse-moi en me racontant des histoires et, si elles me plaisent bien, je te laisserai prendre mon bourricot.

« Elle m'a souri avec sincérité et elle a dit encore :

« — Je ne tiens plus beaucoup à lui. Je serai assez grande bientôt pour avoir un poney, un vrai petit cheval.

« Et, à cause de ce sourire et aussi de l'envie terrible que j'avais de monter sur l'âne blanc, je me suis assis en face de la petite fille et je lui ai demandé avec humilité :

« — Mais que puis-je te dire qui t'intéresse, à toi qui es née parmi les riches et les puissants et qui vis parmi les bêtes les plus singulières et les serviteurs de tous les pays inconnus ? Tes parents doivent te raconter les plus belles histoires.

« Et Daisy m'a répondu avec une voix soudain toute petite et faible :

« — Je n'ai ni père, ni mère, Bachir. Ils sont morts avant que je les connaisse. Et grand-mère et grand-père sont trop tristes pour raconter des histoires, et je ne sors jamais du domaine et je ne vois jamais d'autres enfants parce qu'il n'y

en a pas dans Tanger qui soient d'une famille comme la nôtre. Car grand-mère est une parente de notre Roi.

« À ces derniers mots, elle a redressé la tête avec orgueil et s'est écriée impatiemment :

« — Hé bien, parle. Amuse-moi. Que fait ton père ? C'est lui qui t'a permis de venir jusqu'ici ?

« Et j'ai répondu :

« — Moi non plus, je n'ai ni père, ni mère. Seulement, moi, je suis mon seul maître.

« — Tu vas où tu veux ? Comme tu veux ? Avec qui tu veux ? m'a demandé Daisy sans me croire.

« Alors, ô mes amis, je me suis trouvé son égal pour le moins, car, je vous le demande, toutes les richesses et tous les jouets et toutes les bêtes étonnantes et même un merveilleux petit âne blanc, quelle joie peuvent-ils offrir sans la liberté ? Et j'ai commencé de dire avec feu, avec bonheur, ma vie dans les rues et les souks, et ici. J'ai parlé de mon ami Omar au grand fez rouge et j'ai parlé d'Aïcha. Et d'abord je sentais que Daisy m'écoutait de tout son esprit et mon récit en devenait toujours plus ardent et plus vif. Mais tout à coup j'ai entendu des cris stridents.

« — Assez ! tais-toi ! ce n'est pas vrai ! Tu mens, sale mendiant bossu. Il n'existe pas d'enfants plus heureux que moi. Je suis la plus riche, la plus belle, la plus noble...

« Et, tout en criant de la sorte, Daisy s'est jetée sur moi. Elle me frappait et, moi, ma surprise était si forte que, dans les premiers instants, je me suis abandonné à ses coups. D'ailleurs, ils ne me faisaient pas mal. J'ai la peau endurcie à d'autres batailles. Elle s'en est rendu compte et, plus furieuse encore, elle s'est mise à griffer, à pincer mes bosses. Et ce n'est pas la douleur qui m'a enflammé à mon tour, mais la honte et la colère de voir qu'elle m'attaquait dans mon infirmité. Je l'ai repoussée avec violence et elle a

roulé sur l'herbe. Elle s'est relevée tout de suite et sa bouche s'est ouverte pour appeler Bango. Alors j'ai sorti ma fronde qui ne me quitte jamais et je l'ai armée d'un gros caillou rond et j'ai crié à Daisy :

« — Avant que ton sauvage me touche, cette pierre te brisera le nez et les dents.

« Elle a vu que je disais la vérité et s'est tue. Puis elle s'est mise à sourire craintivement. Elle m'a dit :

« — Rentrons vite, et soyons amis de nouveau.

« Mais sa voix était fausse. Elle me détestait. Et moi, voyant enfin ce qu'elle était – une fille méchante, pleine de caprices et peureuse, je ne la détestais même pas ; je la méprisais. »

À ce moment, un tintement joyeux résonna contre les oreilles de Bachir. Mais cela ne lui fit pas bouger la tête d'une ligne. Il savait ce que le bruit signifiait : Aïcha était revenue et faisait chanter tous les grelots de son tambourin. Et Bachir poursuivit :

« Le petit âne blanc ne me sortait pas de la mémoire...

« Au commencement de l'après-midi, ayant mangé comme un seigneur dans les cuisines immenses, et pendant que Daisy était obligée par sa grand-mère à faire la sieste, je me suis rendu à la prairie où nous avons été le matin. Le petit âne blanc s'y trouvait toujours avec sa selle et son ruban. Il avait l'air de s'ennuyer beaucoup, étant seul. On le nourrissait très bien à coup sûr puisqu'il était tout tendu et luisant de bonne graisse heureuse. C'est pourquoi, rassasié, il ne donnait que de temps à autre un coup de dent paresseux dans l'herbe bien épaisse et fraîche. Puis il faisait quelques pas, se couchait, se relevait, agitait faiblement ses grandes et fines oreilles marquées de petites

étoiles à sept pointes. Puis il se mettait à braire sans élever la voix, comme s'il bâillait. En vérité, on pouvait suivre tout ce qu'il ressentait dans ses mouvements et dans ses yeux. Car ce petit âne blanc dépassait tous les autres bourricots aussi bien en intelligence qu'en beauté.

« Et moi, le voyant s'ennuyer si fort, je me suis réjoui. "Il attend quelqu'un qui vienne jouer avec lui, ai-je songé. Il va me faire fête et on s'amusera merveilleusement." Et je suis allé vers lui tout rempli de bonheur à la pensée que je serais bientôt sur une selle et sur un petit âne dignes d'un fils de roi.

« Comme je m'approchais de lui, il s'est dérobé, a couru un peu, s'est arrêté. Je l'ai rejoint. Il a recommencé son manège. Et d'abord j'ai cru qu'il entreprenait un jeu. Mais à la troisième fois, s'étant échappé encore, il m'a fait face et j'ai bien vu, à la manière dont il tenait la tête et dont il me regardait, que ce n'était pas du tout pour s'amuser qu'il agissait ainsi. Et quand j'ai été de nouveau près de lui, au lieu de fuir, il s'est retourné soudain et m'a lancé une ruade. Je l'ai tout juste évitée, et, la colère m'ayant gagné, j'ai saisi sa bride. Alors il s'est jeté par terre, m'entraînant avec lui et s'est roulé sur moi, me donnant parfois des coups de sabot.

« L'herbe, heureusement, était épaisse, mais le bourricot, encore que très jeune, avait été si bien soigné et nourri qu'il était déjà plein de vigueur et m'a fait assez mal. J'ai dû lâcher la bride. Alors, il s'est mis debout et s'est éloigné sans se presser en tournant la tête vers moi de temps en temps. Et j'ai deviné dans les yeux de ce petit âne blanc – en vérité son intelligence était grande – qu'il me jugeait indigne de le toucher. Et ses yeux disaient : "Je suis, moi, un petit seigneur habitué aux choses les plus fines, et toi, tu sens trop une odeur de pauvre. Je te méprise."

« Jamais, ô mes amis, je n'avais connu pareille déception, pareille humiliation et je ne sais pas ce que j'aurais fait à ce maudit petit âne merveilleux, si je n'avais aperçu de loin venir Daisy accompagnée du sauvage Bango. Je me suis redressé aussi vite que j'ai pu et j'ai remis en ordre mes habits froissés. Et, tout en faisant cela, je m'imaginais cette insupportable petite fille montée sur cet odieux petit âne blanc et tous deux pleins de moquerie pour moi. Alors j'ai couru vers la haie de cactus qui gardait la prairie, j'ai arraché deux épines très pointues, bien déchirantes, et je les ai glissées sous la magnifique selle, de façon à ce que le poids le plus léger les enfonce d'un seul coup.

« — Que fais-tu là ? m'a demandé Daisy pleine d'orgueil et de soupçon.

« — Je me préparais à tenir ton étrier, ai-je répondu.

« Mais, en l'aidant, je me suis arrangé de sorte qu'elle retombe sur la selle plus fort qu'à l'ordinaire.

« Un bourricot pareil à ceux que nous connaissons, mes amis, battu tous les jours et piqué par des pointes de fer, n'aurait pas fait attention aux épines de cactus. Mais le petit âne blanc, lui, avait la peau tendre comme une fille de pacha et il est devenu fou. Il est parti en flèche, sautant, ruant, et bientôt Daisy est passée par-dessus sa tête pour tomber sur l'herbe, tel un paquet de chiffons. En moi-même je riaais de tout mon cœur, mais je me suis précipité vers Daisy, faisant semblant d'être très empressé et très inquiet. Elle a dû voir, cependant, sur ma figure combien j'étais peu sincère, car elle s'est relevée seule, et m'a repoussé. Puis elle a dit avec une voix basse, sifflante, cruelle :

« — Sale bourricot. Tu seras vendu à n'importe qui. Aujourd'hui même.

« Alors mon cœur n'a plus eu du tout envie de rire, car j'ai senti qu'il en serait comme elle disait. Et, tout de même, j'avais bien espéré que je ferais un jour amitié avec

ce merveilleux petit âne. Maintenant, c'était fini toute chance en était perdue. »

Alors Abdallah, le pêcheur aveugle, dit à Bachir :

— L'homme qui a ses yeux intacts ne peut pas désespérer de revoir ce qu'il aime.

— Allah est grand ! Allah peut tout ! murmura pieusement le bon vieillard Hussein qui vendait du khôl.

La foule répéta les mots consacrés.

Et Bachir reprit :

« Daisy a quitté la prairie et m'a défendu de reparaître en sa présence. Elle avait honte et haine de moi, parce que j'avais assisté à sa chute risible. Et, comme je me trouvais dans le domaine seulement pour lui servir de jouet, j'étais sûr qu'on m'en chasserait ce jour-là, moi aussi. Mais Lady Cynthia, la vieille dame aux yeux terribles, en a décidé autrement. Elle m'a ordonné de rester, et, sans m'expliquer rien d'autre, elle a fait venir un tailleur arabe qui a pris soigneusement mesure de mon corps et de mes bosses. Ensuite, Lady Cynthia, - une étrange vieille dame en vérité, - m'a regardé avec une sorte d'estime dans ses yeux de feu et m'a dit :

« — Maintenant que tu as su te débarrasser de Daisy, tu peux vivre à ta guise.

« Et elle a commandé à tous les serviteurs de me laisser aller comme je voudrais à travers les jardins, le parc aux bêtes et même dans la maison splendide.

« Alors, mes amis, a commencé le temps le plus surprenant de mon existence. Je n'avais plus besoin de m'occuper de ma faim. Je mangeais tellement et de si bonnes choses que mon ventre s'épanouissait de bonheur.

Je pouvais m'étendre autant que cela me plaisait, repu et joyeux, près des fontaines. Quand le soleil devenait brûlant, je me couchais à l'ombre des sycomores et des jacarandas. Je passais des heures à regarder les bêtes les plus étranges et des oiseaux qui ressemblaient à des bijoux dansants. Et même la grande demeure magnifique m'était ouverte.

« À dire vrai, une foule de chiens et de chats et quelques petits singes avaient la même liberté que moi. On les trouvait jouant et bondissant dans les chambres, ou couchés sur les fauteuils et les tapis précieux. Mais les animaux ne pouvaient pas profiter de ces faveurs à ma façon, moi qui entendais et découvrais sans cesse les choses les plus étonnantes. Car je fréquentais chaque jour des gens qui, à l'ordinaire, ne m'auraient pas laissé approcher d'eux, fût-ce à trente coudées. Seuls, en effet, étaient reçus chez Lady Cynthia les très nobles et les très puissants : des Anglais de haute famille, des princes espagnols, des grands dignitaires français, les ministres des sept nations qui gouvernent Tanger, et M. Boullers, l'illustre marchand d'or, et même, oui, mes amis, même le chef de la Police en son plus bel uniforme, ses bottes brillantes et ses éperons aigus. »

À la mention de ce personnage, qui commandait à tant d'agents belges, français, espagnols et arabes, loi et terreur des rues, des places et des marchés, l'auditoire de Bachir frémit tout entier.

— Tu assures que tu as souvent été en sa présence ? s'écria Sayed, le lecteur public.

— Dans la même chambre ? renchérit le badaud Abderraman.

— Plus près que je ne le suis de vous en cet instant, dit Bachir.

— Mais comment, lui demanda Ibrahim, le beau marchand de fleurs, – qui parfois, entre ses œillets et ses roses, vendait aussi du haschich, – comment as-tu fait pour soutenir sa vue sans mourir de crainte ?

— Il était comme les autres : il avait si peur de Lady Cynthia qu'il ne m'effrayait plus, dit Bachir.

Et il continua :

« Dans cette demeure, les bêtes avaient plus d'importance que tous les hommes, fussent-ils les maîtres de Tanger. Il fallait voir, mes amis, comment, pour plaire à Lady Cynthia, les puissants et les riches flattaient quelque vieux chien poussif ou un méchant singe. Et ils me traitaient de même, puisque j'étais moi aussi une sorte d'animal favori. J'aurais pu mordre, en vérité, le chef de la Police, et il n'eût rien fait que de caresser mes bosses, j'en suis sûr.

« Pourtant, malgré tous ces amusements et plaisirs, malgré mes bons habits et la nourriture admirable, je ne me sentais pas tout à fait heureux. Et je n'arrivais pas à savoir pourquoi. C'est par mon ami Flaherty que j'ai enfin compris.

« Lui, il ne possède ni fortune, ni rang, ni titre, ni pouvoir, ni grande naissance. Mais il connaît toutes les histoires du monde et il les raconte de manière à faire rire les plus maussades. Et aussi il peut boire infiniment les liqueurs de feu. À cause de cela, Lady Cynthia l'aimait et l'honorait particulièrement et l'invitait à des repas où personne d'autre n'était reçu.

« Il est arrivé ; il m'a cligné de l'œil ; il m'a souri dans sa moustache rouge. Et, d'un seul coup, je me suis rappelé toutes nos promenades, le jour et la nuit, à travers le port et la ville vieille et nos rencontres aux terrasses des cafés, place de France et à la Kasbah. Et j'ai revu alors dans mon

esprit Omar et Aïcha et les autres enfants des rues et les *foundouks* et la rue des Siaghines. Et j'ai pensé à la liberté.

« Quand mon ami Flaherty est monté dans la voiture de Lady Cynthia pour s'en aller, j'ai voulu partir avec lui. Le chauffeur hindou m'en a empêché. Il n'avait pas l'ordre de m'emmener. J'ai couru jusqu'à la grande grille qui donnait sur la route. Elle était déjà refermée. Et le portier soudanais a refusé de me laisser sortir. Il n'en avait pas reçu la permission.

« Alors, ô mes amis, alors, j'ai senti que si je ne trouvais pas un moyen de m'échapper tout de suite, j'allais devenir misérable, méchant, insensé. J'ai fait en courant le tour de ce domaine merveilleux qui me paraissait maintenant aussi détestable qu'un cachot. Mais c'est en vain que j'ai cherché une issue. Malgré ses dimensions énormes, la propriété de Lady Cynthia se trouvait entourée tout entière d'un mur très haut et recouvert de ferraille déchirante. Le désespoir me prenait déjà, quand je suis arrivé devant une petite porte, très éloignée de l'entrée principale et par laquelle on amenait les provisions, le bois de chauffage, le fumier pour le jardin et toutes choses nécessaires au service du domaine. Sans doute cette porte était bien verrouillée et, de plus, gardée par un grand chien sauvage. Mais j'avais eu le temps de faire amitié avec lui et, quant aux serrures ordinaires - et celle-ci l'était - on les ouvre à sa guise, quand on sait tordre un fil de fer d'une certaine façon - et je le sais.

« Si bien que la nuit même, j'étais dans Tanger la Bénie, ayant fait en bondissant et chantant tout le chemin qui va de la montagne à la ville, tant l'impatience et la joie me poussaient. Allah ! Allah ! Quel bonheur de frotter mes bosses aux haillons des fidèles et d'écouter leurs palabres, leurs cris, leurs injures ! »

— Rien n'est plus cher, parfois, que ce qu'on avait dédaigné, dit avec douceur le vieil Hussein qui vendait du khôl.

Et ceux qui l'entouraient commencèrent à discuter sur cette sentence. Mais le pêcheur aveugle, Abdallah était, à cause de son infirmité, le plus avide aux belles histoires. Et il cria, s'adressant à Bachir :

— Tu es tout de même revenu au Paradis de la Montagne ?

— Assurément. Je ne suis pas fou, répondit l'enfant bossu. Je me réjouissais dans la journée des avantages de la fortune, et, la nuit, des plaisirs de la liberté. Mon bout de fil de fer, tordu ainsi qu'il convenait, me faisait passer sans peine de l'une à l'autre condition. En vérité, je n'avais plus personne à envier dans ce monde.

— Quoi ! Pas même les maîtres de ce domaine si admirable ? s'écria Abderraman, le badaud.

— Pas même, et je n'avais pas tort en cela, comme vous allez maintenant l'entendre, répondit Bachir.

Et il poursuivit :

« Le vénérable Sir Percival avait coutume de faire la sieste après le repas du milieu du jour. Pour cela il choisissait dans le même petit salon, toujours le même fauteuil profond, large et magnifique. Et, au-dessus de ce fauteuil, était installé un *pankha*. C'est un grand carré flottant de paille tressée suspendu au plafond et muni d'une corde. On tire la corde, le *pankha* remue et une brise légère enveloppe celui qui se trouve dessous. Cette espèce d'éventail très énorme a été inventé aux Indes où les chaleurs sont terribles. Remarquez, mes amis, que la pièce où Sir Percival aimait à prendre son repos était bien ombreuse, bien fraîche. Remarquez aussi que cette maison

était pleine de ces appareils à ailes de métal et grands faiseurs de vent, et qui tournent tout seuls. Mais Sir Percival, ayant gouverné très longtemps des pays très brûlants et très barbares, avait tellement pris l'habitude, pour sa sieste, du *pankha* lent et silencieux, qu'il ne pouvait plus s'en passer. Et il se montrait avec l'âge bien difficile à satisfaire. Le mouvement du *pankha* était toujours trop lent à son gré, ou trop rapide, ou encore son balancement ne lui semblait pas assez égal. Il avait essayé tous les serviteurs de la maison à cet usage et aucun d'eux ne l'avait contenté. C'est pourquoi j'ai été, à mon tour, appelé à remuer le *pankha*.

« Je crois, mes amis, que si l'on fait un travail pour une personne qui vous plaît, on le fait bien. Or, j'aimais beaucoup le vénérable Sir Percival. C'était un grand vieillard très droit, très beau, très digne et très bon. Il avait l'air d'un seigneur et d'un père. Et je voulais lui donner du plaisir avec le *pankha*. Et je m'appliquais de mon mieux à le faire aller et venir avec douceur et mollesse et régularité. Et le vénérable Sir Percival était content et sa tête blanche s'inclinait peu à peu sur sa haute poitrine et il s'endormait, rêvant sans doute à ses années de jeunesse, de force et de gloire, sous le *pankha*.

« Or, avant d'être pris par le sommeil, Sir Percival regardait longtemps une photographie. Et ce n'était pas une de ces images majestueuses comme il y en avait tant dans les salons de cette demeure et où l'on voyait les grands rois et les grandes reines d'Angleterre, dans leurs habits de couronnement ou de mariage, avec des inscriptions de leur main pour Lady Cynthia, leur parente et Sir Percival, son mari. Non. Le vieil homme sortait de son portefeuille une petite image sur papier brillant, la mettait dans le creux de sa main et la contemplait sans bouger. Puis il la glissait dans sa poche. Et, placé loin de lui

comme je l'étais pour tirer sur le *pankha*, je ne pouvais pas découvrir ce qu'il y avait sur cette image.

« Or, un jour que, déjà dormant à moitié, Sir Percival tenait encore sur la photographie ses yeux très âgés et très pâles, Lady Cynthia est entrée tout à coup dans ce petit salon, je ne sais pour quoi faire. Son arrivée m'a tellement surpris, car elle n'y venait jamais, que j'ai lâché la corde et que le *pankha* s'est arrêté. Mais Sir Percival n'y a pas fait attention. Il paraissait plus étonné que moi encore et même épouvanté. Son vieux visage si beau ressemblait à celui d'un serviteur coupable. Il a essayé de mettre la petite image dans une poche, mais ses mouvements, au sortir d'un demi-sommeil, n'étaient pas assez rapides.

« — Qu'est-ce que c'est ? lui a demandé Lady Cynthia.

« Il n'a pas répondu. Elle a marché vers lui en tendant la main. Sir Percival lui a remis la photographie. Alors Lady Cynthia s'est mise à parler d'une voix plus basse que de coutume et très effrayante. Elle a dit :

« — Nous avons pourtant décidé de les détruire toutes.

« Et Sir Percival a répondu d'une telle façon que je l'entendais à peine :

« — Celle-ci, je ne pouvais pas... Je l'ai retrouvée par hasard... Notre fils... Notre seul fils... Et là, il est tout jeune, avant toutes les mauvaises histoires...

« Mais Lady Cynthia a dit, avec la même voix très effrayante :

« — Il n'y a pas d'avant... Il n'y a jamais eu de fils.

« Elle a quitté le salon et moi je l'ai suivie parce qu'un esprit me conseillait de le faire.

« Lady Cynthia s'est rendue dans une pièce où se trouvait un grand meuble en demi-cercle tout chargé de bouteilles. Elle a bu très vite, verre plein après verre plein, le whisky.

« Ses yeux devenaient toujours plus noirs, plus brillants, et sa figure blanche, blanche, étroite, étroite. Puis elle a posé cette petite image sur le meuble entre deux bouteilles, et elle s'est mise à lui parler. Comme si, vraiment, elle avait eu devant elle un homme qu'elle détestait entre tous les hommes. Son regard et sa bouche étaient aussi durs que pierre, tandis qu'elle disait : "Tu as été chassé du plus ancien, du plus honoré des régiments du Roi pour tes folies, tes fautes, tes désobéissances. Et cela encore, je l'ai pardonné... J'ai payé tes dettes... J'ai voulu te marier comme il convient. Mais tu t'es accroché à une fille de rien et tu l'as épousée. Tu as osé la faire entrer dans ma famille ! Puis elle est allée rouler ailleurs. Alors tu nous as envoyé Daisy. Depuis ce moment, tu es mort pour nous tous. Mort ! Mort !"

« Disant cela, Lady Cynthia a pris l'image de son fils et l'a mise en morceaux, en tout petits morceaux. Et moi, parce que sa figure me faisait trop peur, je me suis enfui. »

Zelma la bédouine, à ces mots, poussa un long ululement que d'autres femmes reprurent de rangée en rangée. Et elles se lamentaient :

- Elle a lacéré son fils !
- La folle !
- La maudite !
- Le malheur était sur cette maison !
- Ne le porte pas sur nous, vagabond bossu !

Et le pêcheur aveugle, Abdallah, cria à son tour :

- Allah est miséricordieux qui m'a enlevé la lumière, sans que j'aie eu l'occasion de voir ce que tes yeux ont contemplé.

Et le doux vieillard Hussein qui vendait du khôl dit à Bachir avec amitié :

— J'espère que tu t'es échappé pour de bon et pour toujours, car rien de favorable ne pouvait plus t'arriver en ce lieu.

Et Bachir lui répondit :

— C'était bien là ma pensée, ô mon père, et je n'attendais plus que la nuit pour ouvrir la petite porte avec mon fil de fer tordu.

— Mais tu ne l'as pas fait, car je sens ton récit encore loin de sa fin, dit l'écrivain public Mohamed.

— C'est juste, reconnut Bachir.

Et il reprit :

« L'ombre du soir n'était pas encore venue quand s'est présenté le tailleur arabe auquel (vous en souvenez-vous, mes amis ?) Lady Cynthia avait ordonné de prendre mes mesures. Il apportait un habit de la soie la plus magnifique et sa couleur était d'un vert brillant et il m'allait à merveille. Lady Cynthia en a été très satisfaite ; puis elle m'a ordonné de l'enlever, disant : "Il faut qu'il soit tout neuf demain, car demain sera un grand jour." Elle n'a rien ajouté et sa figure était très mystérieuse. Quand elle m'a quitté, j'ai interrogé le tailleur et tous les domestiques en état de me comprendre. Personne n'a été capable de me dire ce qui devait se passer le lendemain. Alors je suis resté. J'avais trop envie de savoir. »

— Nous le voulons, nous le voulons aussi... cria l'auditoire.

Mais au lieu d'apaiser cette impatience, Bachir demanda soudain :

— Vous rappelez-vous, mes amis, la semaine de fêtes étonnantes qui ont attiré chez nous encore plus de voyageurs qu'à l'ordinaire, et qui s'appelait la grande semaine de Tanger ?

On répondit avec une sorte d'enivrement :

— Comment peux-tu demander cela, Bachir ?

— Comment ces beautés pourraient-elles être sorties de la mémoire ?

— Les danses sur les places !

— Les musiques militaires de toutes les nations !

— Les feux d'artifice.

— Les courses des voiliers.

— Et, dans le stade qui sert d'habitude aux jeux et aux sports, le défilé des voitures ornées et parées magnifiquement.

À cette réplique, Bachir leva la main et demanda encore :

— Dans ce défilé, vous souvient-il, mes amis, d'une automobile découverte, la plus longue de toutes, conduite par une grande vieille dame très droite, ayant auprès d'elle une petite fille aux longs cheveux d'or ?

À quoi Ibrahim, le beau marchand de fleurs, répondit le premier :

— Tant de roses et d'iris l'enveloppaient que je n'en vends pas la moitié dans un mois.

Mais d'autres voix couvraient déjà la sienne.

— Et tout l'arrière était plein d'animaux et d'oiseaux.

— Des chiens de race inconnue.

— Les singes de toutes tailles.

— Les deux gazelles.

— Les perroquets géants.

Alors Bachir demanda une troisième fois :

— Et parmi les bêtes, vous avez bien remarqué, je pense, la plus étrange de toutes, habillée de vert et bossue dans le dos aussi bien que de face ?

Il y eut un long, très long silence, puis Abderraman, le badaud, éclata le premier :

— Par ma barbe, cria-t-il, et par celle, sacrée, du Prophète, c'était donc toi ?

Bachir inclina son menton vers sa bosse avant, d'une manière à peine visible, mais cela suffit pour susciter un tumulte effréné.

— Toi ? entouré par ces iris et ces roses ?

— Toi ? au milieu de ces bêtes rares et précieuses ?

— Toi ? habillé de la sorte ?

— Toi ? mené par cette femme si puissante ?

— Toi ? dans la voiture la plus belle ?

Bachir abaissa les yeux à cet instant et dit d'un air modeste :

— En effet, aucune automobile n'a été accueillie par autant de battements de mains que la nôtre et c'est nous, en effet, qui avons obtenu la plus haute récompense.

On entendit alors la voix aigre de Sayed, le lecteur public :

— Mais pourquoi, dis-nous, pourquoi avoir retenu ta langue si longtemps ? Et comment se fait-il que le jour même toute la ville n'ait pas retenti du récit de ta gloire ?

— C'est justement ce qui me reste à conter, dit Bachir.

Et il reprit.

« Une musique militaire qui avait traversé le détroit, et venue tout exprès de la forteresse de Gibraltar, jouait sans

arrêt, pendant que les voitures décorées roulaient sur la piste l'une après l'autre. Et les musiciens sont encore tout vivants dans mon esprit et dans le vôtre, ô mes amis, j'en suis sûr. Car leurs instruments n'étaient pas ceux – flûtes, fifres, cuivres ou tambours – que l'on voit à l'ordinaire chez les soldats étrangers, mais d'énormes cornemuses, pareilles à des outres géantes, en peau de bouc, et qui chantaient d'une manière lente et déchirante ainsi que nos propres chansons. Et, de plus, ces musiciens, qui appartenaient pourtant, assure-t-on, aux régiments les plus illustres et les plus virils du Roi d'Angleterre, étaient habillés d'une jupe couleur safran et si courte que nos filles les plus effrontées rougiraient de les mettre. Et sur leurs épaules étaient jetées des peaux de léopard. »

— Oui, ils étaient bien tels que tu les dépeins, s'écria Ibrahim, le jeune marchand de fleurs.

Mais Zelma, la bédouine tatouée aux yeux hardis, récrimina :

— On les voyait si mal... De loin... De biais...

— C'est juste, vous étiez placés vers le fond du stade, aux places gratuites, sur les gradins des pauvres, dit Bachir.

Et il poursuivit :



« Mais j'ai pu, moi, le mendiant, les contempler de plus près que n'importe qui, puisque notre voiture est passée deux fois, et lentement, lentement, tout contre la plateforme sur laquelle ils jouaient.

« Et ainsi j'ai pu admirer, avant que d'arriver devant lui, le chef des musiciens que vous ne pouviez même pas apercevoir, car les autres l'entouraient de trois côtés. Il

portait, lui, des pantalons étroits et noirs et une tunique écarlate. Il était si grand, si fort, et le pommeau de la canne immense avec laquelle il battait la mesure ressemblait si bien à un astre étincelant, que je n'entendais plus les applaudissements et que je ne pensais plus à ma gloire. Je me sentais ébloui par tant de beauté, tant d'éclat. Cet homme était le seigneur des cornemuses. Et cependant que les musiciens allaient et venaient le long de la plate-forme d'un pas dansant, tout en soufflant dans leurs outres merveilleuses, lui, il se tenait droit, raide et complètement immobile, et seuls les moulinets de sa canne montraient qu'il était vivant. Et plus nous approchions de lui, plus il devenait magnifique ! Ses yeux n'étaient fixés sur rien d'autre que le ciel d'horizon ; la foule n'existait pas pour lui ; ni les voitures qui attiraient l'attention de tous.

« La nôtre pourtant était si extraordinaire, et si violents les battements de mains et les cris par lesquels on la saluait, que le chef des cornemuses a baissé son regard vers nous. Ses yeux ont glissé sur les fleurs, les bêtes et sur moi avec indifférence, mais ils se sont arrêtés soudain sur Daisy, la petite fille aux cheveux de fée.

« Alors, le bâton immense est resté suspendu dans l'air, le pommeau a cessé de briller et les cornemuses ont perdu leur cadence.

« Lady Cynthia n'a même pas détourné la tête, notre voiture a dépassé les musiciens. L'homme rouge et noir a brandi sa canne de nouveau et tout est rentré dans l'ordre. Le trouble n'avait duré qu'un instant. »

— Es-tu bien sûr de n'avoir pas rêvé ? demanda Mohamed, l'écrivain public. J'étais là-bas avec tous mes amis et nous n'avons rien remarqué de pareil.

— Rappelle-toi, répondit Bachir, que je me trouvais tout contre l'estrade.

Et il ajouta doucement :

— Rappelle-toi aussi que les esprits de la musique m'ont suivi depuis ma naissance et que, par eux, mon oreille se réjouit ou souffre des sons plus que celles des autres hommes.

— Il a raison, il a raison ! s'écrièrent tous ceux qui avaient entendu chanter l'enfant bossu.

Et Bachir continua :

« Le défilé des automobiles a pris fin. Alors il y a eu la distribution des récompenses, puis on a prononcé des discours, puis des gens sans nombre sont venus faire des louanges à Lady Cynthia. Il était nuit quand nous sommes revenus au domaine de la Montagne. Une fois là-bas, je n'ai eu qu'un désir : me montrer dans Tanger, vêtu de mes habits étonnants et faire connaître toute ma gloire. Mais il m'a fallu attendre encore longtemps. Car Lady Cynthia avait ordonné un banquet pour tous ses serviteurs et, comme elle y prenait part elle-même, j'ai dû rester jusqu'au bout. Enfin, chacun a gagné son lit, les lumières se sont éteintes. Alors, contre la fraîcheur de nuit, et pour ne pas me faire remarquer trop vite, j'ai jeté un vieux burnous sur mon splendide costume vert et je me suis échappé, grâce à mon fil de fer tordu, par la petite porte qui lui obéissait si bien.

« Les rues de la vieille ville étaient, malgré l'heure avancée, encore pleines de gens et ces gens étaient plus bruyants, plus joyeux qu'à l'ordinaire. La fête continuait dans les esprits et le sang. On achetait, on criait, on mangeait, on riait davantage. Et les plus pauvres étaient les plus heureux, parce que, en cette semaine de grands spectacles, ils profitaient de toutes les merveilles autant que les plus riches et qu'ils savaient mieux s'en réjouir. »

— Ceux qui avaient des yeux, ceux qui avaient des yeux, gémit Abdallah, le pêcheur aveugle. Mais pas moi.

— Et c'est pour toi, mon père, que je conte les choses plus longuement, dit Bachir avec gentillesse.

Et, tandis que l'aveugle lui adressait une bénédiction, Bachir poursuivit :

« En vérité, personne encore ne me remarquait. Je n'en ressentais pourtant aucune peine ou même inquiétude. Je savais bien qu'il me suffirait de laisser tomber le vieux burnous par lequel mon splendide costume vert était caché pour attirer sur moi et l'étonnement et la louange et pour me faire offrir, contre mes récits, plus de brochettes grasses, de gâteaux au miel et de thé très sucré que mon ventre n'en pouvait contenir. Mais, d'abord, je tenais à retrouver Omar et Aïcha, ou, à leur défaut, d'autres amis des rues, car une escorte empressée fait honneur à celui qui veut se montrer dans tout son éclat.

« Ainsi donc j'allais par les carrefours et les ruelles, sans trop me hâter, sûr de briller bientôt à tous les regards. Soudain, d'un passage plus étroit et plus sale que les autres, est venu jusqu'à moi un chant qui m'a fait oublier mes recherches. Ce n'était pas un de ces airs espagnols, arabes, ou andalous, ou juifs, auxquels nous sommes si bien habitués dans ces quartiers. Et, un jour plus tôt, je n'aurais pu deviner sa nature. Mais, pendant le défilé des automobiles, j'avais déjà écouté la même plainte si douce et si terrible, et qui ne finissait jamais. C'étaient les cornemuses des soldats du Roi d'Angleterre, vêtus de jupes couleur de safran et de peaux de léopard.

« J'ai couru vers le fond de l'impasse, je suis entré dans le café, misérable entre tous, d'Antonio le Chauve, et il y avait bien là, en jupes de safran et peaux de léopard, trois

cornemusiers. Et avec eux le grand sergent à pantalons noirs et tunique rouge feu.

« Le croirez-vous, ô mes amis, dans cette manière de couloir, aux murs et au plafond humides, qui empestait la mauvaise fumée de tabac, la bière aigre et la crasse, j'ai trouvé ces musiciens et leur chef plus magnifiques encore que sur leur estrade pendant le défilé des belles voitures. Chez Antonio le Chauve, où un tas d'Espagnols et d'Arabes, et de Juifs, et de Maltais les plus pauvres se pressaient autour d'eux, leurs uniformes et leurs instruments paraissaient tout à fait admirables auprès d'une telle misère et de tant de haillons. Et cependant ils étaient des hommes simples, camarades et amis de tout le monde. Ils riaient gentiment des plaisanteries auxquelles ils ne comprenaient rien. Ils buvaient avec des guenilleux, des pouilleux, des mendiants, des voleurs. Sans cesse, tantôt l'un, tantôt l'autre prenait sa cornemuse. Et, cette fois, comme ils ne jouaient pas sur ordre, mais pour eux et leurs amis d'un soir, ils faisaient gémir, crier, geindre, supplier, lamenter tous les esprits cachés dans leurs outres merveilleuses et leur chant vous arrachait le cœur.

« Oh ! ils s'amusaient bien ces trois cornemusiers, et ils amusaient bien tous les autres. Mais pas leur chef à tunique de feu.

« Lui, il buvait beaucoup, tout seul, et son visage était si blanc, si raide et si fermé, que personne n'osait approcher de lui. Il avait l'air d'un seigneur enchaîné par les mauvais génies à sa propre infortune.

« La voix des cornemuses attirait toujours de nouveaux clients chez Antonio le Chauve et leur foule me poussait, me poussait sans cesse vers le coin où était assis le grand sergent immobile. Et cette poussée a fait tomber le vieux burnous de mes épaules, et mon splendide costume vert, qui montrait si bien mes deux bosses, est apparu soudain.

Mais la foule n'a pas eu le temps d'admirer mon vêtement. Une main, terrible par la force et la dureté, m'a pris au collet, soulevé de terre, et ma figure s'est trouvée à la hauteur d'une grande et belle figure, toute blanche avec des yeux tout pâles, presque blancs eux aussi. Puis une voix basse et sauvage et qui sentait l'eau-de-vie, a sifflé contre mon oreille : "C'est toi qui étais dans la voiture, derrière la petite fille ?" Et, me tenant toujours à bout de bras, le sergent à tunique de feu s'est levé, a fendu la foule ; et les cornemusiers continuaient de jouer : et nous sommes partis de la sorte. »

— Que tu as eu peur, j'imagine ! s'écria Abderraman le badaud.

« Oh ! oui, j'ai eu peur, dit Bachir, et encore davantage quand le grand sergent m'a rejeté sur les pierres de la rue et m'a ordonné de le conduire tout de suite auprès de Daisy, dans le domaine de Lady Cynthia. Et que pouvais-je faire contre lui ? Il était assez fort, assez ivre et assez fou pour faire éclater entre ses poings ma tête comme une coquille creuse.

« Nous sommes donc allés en taxi, sans dire un mot, jusqu'à la Montagne. Et nous nous sommes arrêtés assez loin de la demeure, pour ne pas éveiller les serviteurs. J'ai mené le sergent à la petite porte dérobée et je l'ai ouverte avec mon fil de fer tordu. Le chien de garde a commencé de gronder, mais je lui ai parlé en ami et il nous a laissés pénétrer dans le domaine.

« Il y avait un clair de lune très vif. Les pelouses, les vergers, les grands morceaux de terre couverts de fleurs et les bosquets d'arbres fleuris se voyaient comme à la lumière du jour, mais celle de la nuit laissait croire que ces beautés remplissaient les limites du monde. Et, tout en

marchant devant le sergent, je regardais de tous mes yeux autour de moi pour tout disposer au fond de ma mémoire, car je savais que je ne reviendrais plus en ces lieux... Et je pensais aux animaux et oiseaux merveilleux qui reposaient dans leurs enclos ou derrière leurs grilles, ou sur leurs perchoirs, ou en liberté, et j'aurais tant voulu les visiter une dernière fois, car eux aussi, je savais que je ne les reverrais plus. Mais le chef des cornemusiers était sur mes talons et ses jambes étaient longues et j'entendais son souffle lourd au-dessus de moi. Et j'avancais aussi rapidement que je le pouvais, sans faire de bruit, et je sentais mon cœur prêt à éclater d'angoisse, mais aussi de curiosité.

« Nous avons été assez vite en vue de la magnifique demeure et tout près du pavillon où habitait la petite Daisy. Je l'ai montré au sergent. "Va la chercher !" m'a-t-il dit, en remuant à peine les lèvres.

« Mon fil de fer tordu a ouvert aussi cette porte-là. J'ai réveillé Daisy. Elle n'a pas eu peur. Au contraire.

« Elle se rappelait à merveille le sergent, dans sa tunique de feu sur l'estrade, et plus haut d'une tête que les grands cornemusiers à peau de léopard. Elle était contente de le voir de près et croyait qu'il était venu pour jouer avec nous. Je ne l'ai pas détrompée. Ma seule pensée était de satisfaire la volonté du sergent redoutable. Et, en vérité, que savais-je de ses desseins ?

« S'il avait commencé par amuser gentiment Daisy, il aurait peut-être obtenu ce que son cœur désirait tant. Mais, lorsque la petite fille est apparue sur la pelouse, dans toute sa beauté et entourée par ses cheveux d'or et de soie qui brillaient au clair de lune, elle a été saisie, enlevée loin de terre. Le sergent immense et terrible s'est mis à la serrer, à l'écraser contre les boutons de sa tunique. Et il

grondait et gémissait en même temps : “Mon enfant, ma petite... mon enfant.”

« Alors me sont revenues en un seul souvenir, et l’image que regardait tous les jours, sous le *pankha*, le vieux Sir Percival, et les paroles sans pitié de Lady Cynthia, et la surprise pareille à la mort qui avait arrêté les mouvements du chef des cornemusiers, quand la voiture aux fleurs et aux bêtes était passée devant lui. Et j’ai tout compris et vous aussi, maintenant, mes amis, vous comprenez...

« L’homme à tunique de feu était le fils perdu et maudit de Lady Cynthia et de Sir Percival, et il tenait dans ses bras sa fille qu’il avait fait serment de ne plus jamais voir. Mais le destin aux mille détours l’avait offerte à ses yeux et il était venu reprendre la rose de son sang.

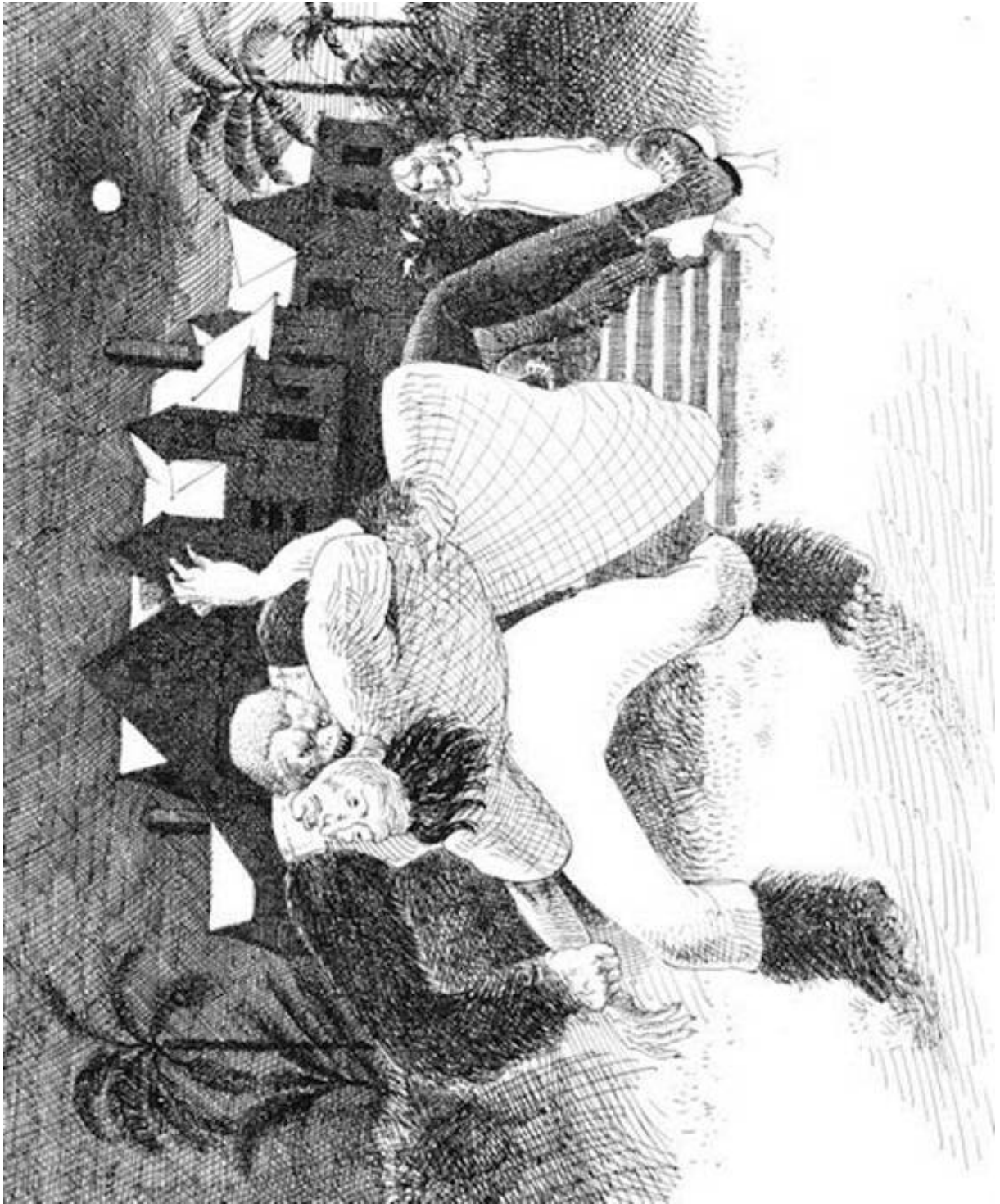
« Seulement Daisy, elle, était dans une ignorance entière de tant d’épreuves et de secrets. Pour elle, cet homme énorme et comme fou était un étranger qui lui faisait très mal et très peur. Elle s’est mise à pleurer, à hurler. Le sergent l’a descendue doucement sur la pelouse et a tendu la main pour caresser les cheveux de soie et d’or. Mais alors une bête enragée s’est élancée par derrière sur la tunique rouge et, aux grognements qui sortaient de sa poitrine, j’ai reconnu Bango. En vérité, mes amis, ce sergent des cornemuses était d’une force refusée à la plupart des mortels. Tout autre serait tombé sous le choc. Lui, il n’a fait que plier un peu et, saisissant Bango, il l’a rejeté contre le sol. Bango est resté un instant étourdi et j’ai supplié la petite fille :

« — Commande-lui, par tes yeux, de ne pas toucher à cet homme... Si tu savais...

« Je n’ai pas eu le temps de parler davantage. Daisy criait :

« — Bango, au secours ! Attaque, Bango... Attaque...

« Et le sauvage, cette fois, a sauté sur la gorge du sergent et, dans le clair de lune, ses crocs étaient féroces, pointus, énormes. Et il visait la veine qui porte le sang et la vie. J'étais sûr que le grand chef des cornemusiers allait l'arrêter, l'étrangler avec ses mains de fer. Mais il ne s'est pas défendu tout de suite. Sa force semblait embarrassée, empêchée par la voix de la petite fille aux cheveux de soie et d'or qui était sa fille et qui criait avec haine et fureur : "Attaque, attaque, Bango ! Mords... Tue !..." »



« Quand le grand sergent a levé les bras, il était trop tard d'un instant. Les crocs de Bango s'étaient refermés sur la veine de vie. Les bras du chef des cornemuses sont retombés et il a chancelé une fois, deux fois, trois fois, et Bango avait la face inondée du sang qu'il faisait jaillir de la

veine coupée. Mais ses dents ne lâchaient pas la gorge. Enfin, la tunique de feu s'est abattue à terre d'un seul coup.

« À ce moment, la porte de la demeure principale s'est ouverte avec fracas et Lady Cynthia s'est montrée sur le perron avec Sir Percival. Trois serviteurs, armés de fusils, les suivaient. Aucun d'eux ne m'a vu, car, aussitôt, je me suis aplati contre la pelouse et j'ai roulé jusqu'au buisson le plus proche et m'y suis terré.

« Ainsi, sans être aperçu moi-même, j'ai pu tout regarder et tout entendre. Mais mon corps entier tremblait sous mon splendide vêtement vert, déchiré par les épines et les ronces.

« Lady Cynthia s'est approchée du sergent étendu, s'est penchée sur son visage, l'a bien examiné au clair de lune. Puis, elle a considéré Daisy. La petite fille caressait Bango et lui, il léchait le sang encore frais sur ses babines. Alors Lady Cynthia a dit aux serviteurs :

« — Emportez le corps ! C'est un simple accident arrivé à un soldat ivre...

« Ensuite, elle a dit à Daisy :

« — Va dans ma chambre, tu coucheras là désormais.

« Ensuite, elle a dit à Sir Percival :

« — Que le chef de la police vienne ici tout de suite, et, en même temps, le consul d'Angleterre. Je leur expliquerai...

« Alors, Sir Percival a demandé en hésitant :

« — Mais qui... enfin... qui donc était ce soldat mort ?

« Et Lady Cynthia lui a répondu :

« — Il faut téléphoner tout de suite, comme j'ai dit.

« Sir Percival l'a laissée et la vieille dame est restée quelques instants sur la pelouse, grande, droite, immobile,

avec ses yeux terribles tournés vers la lune.

« Bango se léchait les babines.

« — Je te ferai abattre sans que tu souffres, lui a dit Lady Cynthia doucement.

« Enfin elle est rentrée dans sa maison splendide.

« Alors je me suis glissé hors du buisson, j'ai repris mes vêtements ordinaires et je me suis enfui plein de terreur...

« Sans doute, j'ai couru trop vite et sans doute tant de sentiments, et si violents, étaient trop en une seule journée pour mon cœur. À mi-chemin de Tanger, mes jambes ont fléchi et j'ai roulé dans un champ. Là, j'ai dormi, dormi, dormi. Le soleil s'en allait déjà du côté où il se couche quand je suis arrivé aux faubourgs. La fatigue me tenait encore. Je me suis traîné vers le milieu de la ville. Mais soudain, aux abords de la place de France, j'ai commencé à courir... Je venais d'entendre des cornemuses.

« En effet, sur le boulevard, les soldats en jupes couleur de safran et à peaux de léopard défilaient vers le port. Leurs outres merveilleuses chantaient et se lamentaient sur leurs pas. Et, les menant, avançait un sergent immense, vêtu d'un pantalon noir et d'une tunique rouge feu qui agitait une longue, longue canne dont le pommeau étincelait comme un astre. »

Aux pieds de Bachir, et d'une façon suraiguë, Zelma la bédouine gémit :

— Un revenant ! Le Prophète nous garde ! Un revenant !

— Mais non, calme-toi, bonne femme, lui dit Abderraman le badaud, ils ont habillé un soldat de la même manière.

— Ou bien, remarqua l'écrivain public Mohamed, ils ont fait venir de Gibraltar un nouveau chef de musique...

Et Bachir leur répondit :

— Pour en avoir le cœur net, j'ai décidé de suivre les cornemusiers jusqu'à leur navire.

— Hé bien, hé bien ? lui demanda-t-on de toutes parts.

— Le destin est nouveau à chaque instant, soupira l'enfant bossu.

Puis, il dit :

« Nous n'étions déjà plus loin du port. Mais alors, venant en sens inverse, est apparue, cuivres soufflant, tambours battant, fifres chantant, une autre musique militaire. La Légion espagnole débarquait à son tour, pour la grande semaine de Tanger. Et, bien en avant, seul, sans gardien, se tenait un sanglier énorme et magnifique, tout harnaché de cuirs et de grelots brillants. Il marchait au pas des soldats et ses grelots sonnaient en cadence.

« Alors, j'ai suivi le sanglier. »

Bachir avait terminé son histoire.

Une longue rumeur d'approbation et de louanges à l'égard du conteur courait dans l'auditoire. Mais une voix méchante vint interrompre ce concert.

— Dis-nous, ô Bachir, demanda Sayed, le lecteur public, dis-nous ce qui t'a donné le courage de parler aujourd'hui, après nous avoir si longtemps caché ta gloire ?

— Je le dirai très volontiers, répliqua Bachir. Lady Cynthia est maintenant en Angleterre, où elle doit laisser Daisy dans une école très religieuse et très austère. Je l'ai appris par son chauffeur, ce matin, ici même.

Alors Bachir se tourna vers Omar et Aïcha. Le petit garçon enleva son grand fez, la petite fille tendit son

tambourin et ils recueillirent ce que les fidèles voulurent bien y jeter.

Le rezzou

Quand Bachir se présenta de nouveau sur la place, il fut tout de suite entouré par une foule beaucoup plus nombreuse encore que la fois précédente. Il vit ainsi qu'il avait assuré fermement sa renommée de conteur et il commença son récit avec exaltation.

« Que l'homme se connaît mal, ô mes amis, s'écria Bachir. J'avais le pouvoir de m'éviter le plus grand chagrin, la peine la plus vive. Ce choix était dans mes mains. Et j'ai pris parti contre moi-même. Pourquoi ? Allah m'est témoin, ce petit âne m'était aussi cher que mes yeux ! »

Mais, parmi les auditeurs de Bachir, tous n'étaient pas ses amis, et l'un d'eux le montra tout de suite.

— Voilà maintenant qu'il s'agit d'un âne, grommela Nahas, le vieux prêteur d'argent (et une salive, jaune comme du fiel, se mit à couler sur sa barbe au poil terne et pauvre). Un âne ! Nous ne sommes pas des enfants stupides pour nous amuser avec des histoires de bourricot.

— Tu étais pourtant, dit Bachir, bien heureux d'avoir le tien, ramasseur de pesetas, quand tu le poussais, l'autre nuit, au clair de lune, et chargé de sacs pleins d'argent...

— On ne te demande rien, marqué par le diable, cria le vieux Nahas en brandissant sa canne. N'es-tu pas ici seulement pour faire des récits ? Qu'est-il arrivé à ton âne blanc ?

— Maintenant tu cours trop vite, répliqua Bachir. Laisse-moi dire comment Allah a ordonné les événements et par

quels détours il les a fait aboutir.

Des voix s'élevèrent dans la foule :

— Raconte selon ton désir.

Et Bachir commença :

« J'étais, dit-il, cette fois encore, avec Monsieur Flaherty, mon ami à la moustache rouge. »

Mais il fut interrompu de nouveau.

— Ô ma mère ! Toujours lui ! s'écria Zelma, l'effrontée bédouine en se redressant un peu sur ses jambes repliées sous elle et recouvertes de cuir brut. Ô ma mère ! Je donnerais bien la moitié de ces quatre œufs que j'ai apportés à vendre pour connaître ton ami !

— Hé quoi, ma tante ? demanda doucement Bachir. Tu veux encore un enfant qui ne ressemble en rien à son père légitime ?

Le tumulte des rires empêcha d'abord la bédouine de répondre. Puis elle cria :

— Sois tranquille, je n'en aurai jamais un avec deux bosses, ou seulement une.

Mais elle riait aussi.

Et Bachir reprit :

« Nous allions donc à travers le port : M. Flaherty parce qu'il n'avait rien d'autre à faire et moi parce que j'aime à écouter les aventures qu'il a connues sur les sept mers et à voir ses yeux bleus briller sous ses sourcils rouges.

« Mais, ce matin-là, mon plaisir était gâté par le ciel contraire. La pluie me battait au visage et le mauvais vent qui vient du côté froid me perçait d'une bosse à l'autre

comme une lance très pointue. M. Flaherty, lui, qui portait des souliers épais, des gants, un gros manteau et un chapeau à larges bords, se sentait très heureux. Cette pluie et ce vent lui rappelaient son pays, son île d'Irlande. Et il disait que la fraîcheur de l'air faisait du bien à sa santé.

« Si les paroles de M. Flaherty sont justes, ô mes amis, alors le temps d'hiver est un temps de riche. Mais pour ceux qui vont pieds nus, et le corps mal nourri, mal couvert et qui dorment dans la rue, le soleil est un grand frère, même au plus fort de son été. Il engourdit la faim et endort le souci. »

— La pluie n'est bonne que pour la terre, dit pensivement Fuad le cultivateur aux épaules étroites.

Fatima, la vieille qui n'avait plus d'âge et qui n'était que plis, rides et nœuds, gémit :

— Le charbon de bois que nous faisons au douar, il n'est jamais à nous et c'est pour en chauffer les autres que je viens de si loin l'offrir.

— Et moi... Et moi... dirent plusieurs hommes.

Alors Bachir se fâcha ou fit semblant de se fâcher (cette fois, on ne pouvait pas savoir).

— Comment arriverai-je à vous faire un récit animé et fidèle, s'écria-t-il, quand vous discourez à ma place ?

— Silence, silence, pria Hussein, le doux vieillard qui vendait du khôl. Les génies de la parole et de la mémoire vont se troubler chez cet enfant.

— Silence, répéta Selim, le sévère marchand d'amulettes.

Ismet, le débardeur sans travail, agita ses bras lourds en grondant :

— Silence.

Tout le monde obéit et Bachir s'écria :

— Écoutez, ô mes amis, écoutez d'abord l'histoire des trois cents chevaux perdus.

Et, assuré que cet effet de surprise lui valait plus d'attention que prières ou menaces, Bachir poursuivit rapidement :

« Au commencement de notre promenade, mon ami Flaherty et moi nous ne savions rien de l'affaire. Mais en approchant du bas port et des bassins où se trouvent les yachts de contrebande, nous avons entendu un bruit très étrange. Cela ressemblait aux sifflements d'une tempête lointaine et aux roulements affaiblis du tonnerre quand il voyage sur les côtes d'Espagne. Nous avons marché vers le bruit. Le vent nous apportait toujours plus fort des plaintes aiguës, terribles et le son de mille marteaux sur mille enclumes. On eût dit, ô mes amis, que tous les *chaitanes* hurlaient ensemble.

« En plein soleil, je n'aurais pas eu peur. Mais, avec la pluie, le ciel bas et noir, les mâts nus sous le vent et les quais déserts, j'ai dit à M. Flaherty :

« — Allons-nous-en, les esprits sont mauvais en ce lieu.

« Il ne m'a pas entendu, je crois. Quand sa curiosité est en route, rien ne peut l'entraver. Je me suis caché derrière son large dos et j'ai suivi. Le bruit devenait tellement effrayant que ma peau se levait sur ma nuque. Enfin M. Flaherty s'est arrêté, s'est écarté et j'ai vu les chevaux.

« On les avait tous enfermés à l'intérieur d'un enclos à claire-voie et à ciel ouvert. Allah tout-puissant, quel spectacle ! Ce n'étaient plus des chevaux mais des bêtes sauvages et folles. Trempés par la pluie, frappés par le vent, à l'étroit, ils se cabraient, ruaient, mordaient, piétinaient le sol. Et ils hennissaient, hennissaient sans arrêt dans la fureur, dans le désespoir, en rejetant la tête, avec des yeux insensés, et leurs naseaux pleins d'écume.

« Ils se lançaient les uns sur les autres pour arracher et manger les crins des queues et des crinières. Ou encore ils donnaient de grands coups de mâchoires dans les planches pour ronger quelque lambeau de bois. Et ils essayaient de boire la pluie en écartant leurs grandes lèvres pendantes.

« Allah tout-puissant ! Je grelottais maintenant de crainte et non plus de froid.

« M. Flaherty tremblait aussi, mais lui, c'était de colère. Car il a l'amour des chevaux. On dit que, dans son pays, dans son île, tous les gens sont ainsi.

« Trois Espagnols, garçons d'écurie, se tenaient devant l'enclos sous la pluie, maigres, sales, effrayés. M. Flaherty les a interrogés durement, contre son habitude :

« — D'où arrivent ces bêtes ?

« — De Barcelone, ont-ils dit. Mais ce ne sont pas des chevaux espagnols. On les a fait venir par bateau d'une île, plus loin que l'Angleterre.

« — Irlande ! a crié M. Flaherty, et sa figure est devenue aussi rouge que sa moustache.

« — Oui, oui, c'est ce pays-là, ont dit les pauvres Espagnols.

« La pluie tombait, le vent soufflait. Les bêtes souffraient de faim, de soif, de froid, tournaient, ruaient et hennissaient, hennissaient toujours.

« — Des chevaux ! Et des chevaux d'Irlande ! a crié mon ami Flaherty.

« Puis, comme il parle mal l'espagnol, il m'a ordonné d'avoir toutes les explications des garçons d'écurie. Ce n'était pas facile parce qu'ils me parlaient de choses où je n'entends rien. Ils parlaient d'un pays tout petit et en pleine montagne qu'ils appelaient Andorra et qui touche l'Espagne. Et les chevaux avaient été amenés de l'île de M. Flaherty, par mer, à Barcelone, en Catalogne, pour être

conduits dans Andorra. Mais ce n'étaient pas des chevaux de montagne et, pour cette raison, le chef de la police à Barcelone avait pensé que les chevaux n'étaient pas vraiment pour le pays d'Andorra, mais pour ailleurs, en contrebande. Et il avait chassé du port le bateau des chevaux. Et pour faire entrer les chevaux sans papiers il n'y avait pas d'autre pays que Tanger. Alors ils étaient venus ici l'avant-veille et le bateau était reparti, les laissant. Et, depuis deux jours, ils étaient là, sans rien savoir de plus.



« — Il n'y a pas deux villes comme Tanger, a dit alors M. Flaherty.

« Ces paroles, il en est coutumier, et, quand il s'en sert, il me cligne toujours de l'œil. Mais, cette fois, il a oublié de le faire. Et il a crié rudement aux garçons d'écurie :

« — Qu'est-ce que vous attendez pour leur donner à boire et à manger ?

« — Avec quel argent ? ont demandé les pauvres Espagnols. Nous n'avons même pas de quoi nous acheter du pain.

« Alors M. Flaherty a sorti son portefeuille, mais il n'avait presque rien dedans. Il dépense toutes ses pesetas pour acheter des boissons qui enivrent et dont il se réjouit avec ses amis.

« Et les chevaux hennissaient toujours.

« Alors, M. Flaherty s'est détourné avec violence et s'est mis à marcher si vite vers la ville que j'ai dû courir tout le long du chemin.

« Tout à coup, il s'est arrêté, a pris sa moustache dans son poing et il a dit à mi-voix :

« — Il n'y a dans Tanger qu'un homme, un seul, qui peut arranger cette affaire tout de suite.

« M. Flaherty a fait un mouvement pour se remettre en route, mais il ne l'a pas continué et il tenait toujours sa moustache rouge dans son poing et il tirait dessus en me regardant. Tout à coup, il m'a demandé :

« — Tu sais qui est M. Evans ?

« — Bien sûr, ai-je dit. Tout le monde le sait dans la ville, mais je ne lui ai jamais parlé.

« — Cela ne fait rien, a répondu M. Flaherty. Moi, j'ai trop parlé de lui. Je veux dire que je me suis trop moqué des chiens et des chats qu'il soigne et des vieilles folles qui lui donnent de l'argent pour les soigner et de leurs petits cris et de leurs manières. Tu as vu toi-même Lady Cynthia avec ses perroquets, ses poneys, ses singes...

« Les yeux de M. Flaherty sont devenus gais et il a commencé d'imiter la terrible Lady Cynthia dans sa

ménagerie et puis d'autres femmes de la société. Et je riais beaucoup. Soudain, il a pris un air coupable et soupiré :

« — Tout ça c'est très bien... mais les chevaux irlandais...

« Il m'a mis la main sur l'épaule en disant doucement :

« — Mon petit Bachir, va chez M. Evans et raconte-lui ce que nous avons vu... C'est tout...

« Et M. Flaherty est entré dans un bar, et moi je suis allé à l'Hôpital des Animaux Malades.

« J'étais passé mille fois devant cette maison qui, vous le savez bien, se trouve à quelques pas d'où nous sommes, et la porte en est toujours grande ouverte. Mais, bien que j'aime à tout connaître dans la ville et dans la vie, je ne m'étais jamais décidé à entrer là. L'odeur des médecines infidèles, qui sentent la mort, m'en avait empêché. Et aussi la vue de ces chiens galeux, de ces chats dégoûtants, de ces bourricots couverts d'ulcères et de pustules qu'on y amène chaque jour. Et surtout la peur que me donnait M. Evans, le médecin de toutes ces bêtes. Il était fou, me disais-je. Car je pensais qu'un homme devait l'être pour passer toutes les heures de sa vie à soigner des animaux immondes, sans même prendre d'argent.

« Mais cette fois j'étais obligé de le voir. Car M. Flaherty me l'avait demandé, de tout son cœur. Et c'est mon ami.

« Je suis donc entré dans l'Hôpital des Animaux Malades en faisant de mon mieux pour ne pas voir et même pour ne pas respirer. Un infirmier arabe, après beaucoup de palabres, m'a mené chez M. Evans, dans une chambre blanche pleine de remèdes et d'instruments. Il tenait sur ses genoux un ignoble chat, tout en os et en plaies, et lui caressait doucement la nuque. Le chat avait très peur, mais bientôt il s'est calmé. M. Evans le caressait toujours. J'ai voulu lui parler.

« — Un instant, a dit M. Evans.

« Il a fait signe à un autre infirmier arabe qui lui a donné une sorte d'étui en verre étroit et long, muni d'une aiguille à un bout et d'un ressort à l'autre. M. Evans, avec la rapidité la plus extraordinaire, a enfoncé l'aiguille dans la nuque du chat en même temps qu'il appuyait sur le ressort. Et le chat est devenu un cadavre. L'infirmier arabe l'a emporté.



« — Tu vois, m'a dit paisiblement M. Evans, quand on ne peut plus guérir une pauvre bête, elle reçoit ici la mort sans souffrance.

« Je n'ai pas osé parler tout de suite. Il me regardait avec des yeux trop grands, trop calmes, trop doux, des yeux de sorcier. Et sa figure était aussi blanche que sa longue blouse. Et si maigre et immobile qu'elle semblait faite en plâtre. Il n'y avait que son sourire qui était d'un homme très fatigué mais tout de même vivant. Quand il m'a demandé si je venais à cause d'un animal malade, alors j'ai pu lui parler des chevaux.

« M. Evans, sans même me répondre, a enlevé sa grande blouse. Puis il a donné quelques ordres aux infirmiers et on voyait bien que, malgré sa voix si tranquille et si lente, il savait se faire obéir – et nous sommes partis. En chemin, il a essayé de se faire expliquer par moi comment et pourquoi ces chevaux étaient abandonnés dans notre port et j'ai essayé de lui raconter l'histoire : Irlande, Barcelone, Andorra, police, douane, papiers. Il courbait son dos creux, ses yeux étaient vides et il disait :

« — Je ne comprendrai jamais rien à ces choses d'ici... Jamais... non, vraiment...

« Mais, quand il a vu l'enclos où les bêtes affamées et folles hennissaient, hennissaient sous la pluie, il est devenu de nouveau très droit et il a repris son regard de sorcier. Il est entré dans l'enceinte, au milieu des trois cents chevaux qui piétinaient, mordaient et ruaient. "Il est mort", disaient les garçons d'écurie en faisant la grande conjuration des infidèles, qui est le signe de croix. Mais croyez-moi, ô mes amis, aucun des chevaux n'a touché M. Evans. Et même, à mesure qu'il passait entre eux et qu'il leur disait des mots que nous ne pouvions pas entendre, ils se calmaient, baissaient la tête et soufflaient avec douceur. J'ai compris alors pourquoi les gens de chez nous qui ont approché

M. Evans l'appellent le Prophète des Bêtes Blessées. Cela donne à rire à ceux qui ne le connaissent pas et j'avais fait comme eux. Mais là, mes amis, je ne riais plus. C'était de la magie. »

— Allah est grand, murmura le bon vieillard Hussein, en inclinant sa tête blanche tout enturbannée.

— Allah donne des pouvoirs à qui les mérite ! s'écria Selim, et il agita les amulettes qu'il vendait.

Et Bachir reprit :

« Quand M. Evans est sorti de l'enclos, il a ordonné à deux garçons d'écurie de le suivre. J'ai couru derrière eux. Et M. Evans est allé acheter de l'avoine, du fourrage, des grands baquets pour l'eau, des brosses, des étrilles, des couvertures. Il a dépensé tout ce qu'il avait, – des paquets et des paquets de gros billets de pesetas, – pour des chevaux qui n'étaient pas les siens. C'était de la folie.

« Et M. Evans a donné sa folie à tous les puissants de la ville. Il s'est adressé à Lady Cynthia et à d'autres grandes dames anglaises et à de riches Américaines et à de nobles Espagnoles et au bel officier, chef de la police, et aux puissants fonctionnaires du gouvernement. Et à tous il a pris beaucoup de pesetas pour faire manger les chevaux. Et il a obtenu pour eux un grand pré, derrière la Rivière des Juifs, où ils pouvaient bien s'amuser.

« Pendant une semaine, M. Flaherty et moi nous sommes allés les voir tous les matins. Et le cœur de M. Flaherty se réjouissait à regarder les chevaux irlandais, courant et jouant, bien propres et le ventre plein. Mais, au bout de cette semaine, il est devenu inquiet. "Trois cents bêtes à nourrir, disait-il, c'est très cher, même pour des gens riches. Ils vont en avoir vite assez."

« Je lui ai demandé alors si on ne savait rien du propriétaire des chevaux.

« — Le propriétaire ! a-t-il répondu. Mais ils sont sûrement plusieurs. Une sorte de bande. Il y en a peut-être un en Irlande et un autre à Gibraltar et un autre en Algérie et un autre à Malte. Et le temps qu'ils s'entendent et qu'ils s'arrangent avec les papiers, la douane et le reste, les chevaux auront le temps de crever.

M. Flaherty s'est mis alors à tirer sur sa moustache rouge et il a réfléchi longtemps. Puis il a dit : "Au diable les propriétaires !" Et il a lâché sa moustache, et il a dit encore : "Il n'y a pas deux villes comme Tanger..." et il m'a cligné de son œil qui riait.

« Le jour suivant, j'ai vu M. Flaherty au café de la Douane avec le vieux sage M. Ribaudel, et mon ami était si occupé à sa conversation qu'il ne m'a pas fait signe. Et, le jour suivant, dans le patio du *Minzah*, j'ai vu M. Flaherty avec le bel officier, chef de la police. Et, le jour suivant, j'ai vu M. Flaherty avec Rahib l'Hindou, bon musulman et bon maquignon. Et, chaque fois, l'attention de mon ami était si bien prise qu'il ne m'a pas remarqué.

« Moi, en vérité, je souffrais dans mon orgueil. Tous ces grands palabres secrets, je le sentais, je le flairais, avaient rapport aux chevaux. Ces chevaux, j'avais été le premier à les découvrir avec M. Flaherty. Et c'était moi qui avais parlé d'eux au Prophète des Bêtes Blessées. Et on me cachait tout ! Aussi, quand j'ai rencontré M. Flaherty dans la rue, je lui ai présenté ma bosse de derrière. Et il a tout de suite compris pourquoi, car il est, chez les infidèles, mon meilleur ami. Il s'est mis à rire et il m'a crié :

« — Bachir, toi qui fus au commencement de l'histoire, tu vas en voir bientôt la fin.

« Qu'auriez-vous fait à ma place, ô mes frères ? »

Un grand murmure s'éleva de l'assistance.

— Parle, ô bon conteur, parle !

— Tu nous fais brûler d'impatience, démon bossu !

— Qu'est-il arrivé, toi qui sais les choses ?

Et Bachir continua :

« Un soir, dans la petite automobile de M. Flaherty, nous sommes allés jusqu'à la Rivière des Juifs. De là, nous avons marché vers le pré des chevaux. Mais les chevaux n'étaient plus dans le pré. En deux longues files, ils s'éloignaient vers le sud. On voyait vaguement leurs croupes au clair de lune, et aussi les cavaliers qui les emmenaient.

« Alors, d'une haie, un gros homme est sorti. À sa démarche et à son haut turban, je l'ai reconnu pour Rahib l'Hindou, pieux musulman et grand maquignon.

« — Le rezzou s'est bien passé ? a demandé M. Flaherty.

« — Selon la permission d'Allah, notre maître, a dit Rahib l'Hindou.

« Et il a dit ensuite de sa voix qui semble toujours chanter des prières :

« — Les valets espagnols sont derrière la haie, solidement attachés et la bouche pleine de chiffons, comme il le fallait. On les retrouvera demain matin sans qu'ils aient pris mal, car la nuit est douce, par la grâce d'Allah notre maître.

« Et les bêtes seront bien traitées ? a demandé M. Flaherty.

« — Tu peux en être assuré par le Prophète, a dit Rahib l'Hindou. Les gens de Larache savent s'occuper des chevaux, et puis ils les ont payés assez cher pour en prendre bon soin.

« Et Rahib, le pieux, a sorti de son burnous un gros sac qui sonnait clair le vif argent, et il a dit à M. Flaherty :

« — Voici ta part, que Dieu protège tes entreprises.

« M. Flaherty a pris le sac et nous sommes revenus près de la voiture, à la Rivière des Juifs. J'ai dit alors :

« — C'est un faux rezzou, n'est-il pas vrai ?

« — Il fallait bien placer les pauvres bêtes, a dit M. Flaherty. Et si, un jour, leurs propriétaires s'inquiètent d'elles, personne ne peut rien contre des voleurs.

« — Mais les valets espagnols, eux, vont se plaindre au chef de la police, ai-je dit alors.

« — Il aime les chevaux autant que moi, a répondu M. Flaherty.

« Il a jeté le sac à l'arrière de la voiture. Je l'ai félicité sur l'argent qu'il venait de gagner par son intelligence.

« — Mais je ne le garde pas ! s'est-il écrié.

« Puis il s'est mis à rire, disant :

« — Je fais comme les vieilles folles, je le donne à ton ami Evans.

« Il a mis l'automobile en marche et nous sommes rentrés à Tanger. »

Déjà, Bachir ordonnait à Omar et Aïcha de faire la quête, lorsque Nahas, le prêteur d'argent, se mit à crier :

— Tu nous triches, tu nous voles, mendiant sans foi ! Tu nous avais promis l'histoire d'un petit âne blanc.

— Il fallait bien que vous sachiez d'abord comment j'ai connu le Prophète des Bêtes Blessées, dit Bachir.

Et il s'engagea à conter la suite dès le lendemain.

Le petit âne blanc

Et le lendemain, devant une foule toujours plus dense, Bachir raconta l'histoire du petit âne blanc.

« Après l'affaire des chevaux perdus, commença-t-il, je me suis mis à travailler pour M. Evans, le Prophète des Bêtes Blessées. N'allez pas croire, ô mes amis, que c'était dans son hôpital. Je ne sais pas rester sur place. En outre, les odeurs des médecines et des animaux en douleur me dégoûtaient toujours autant. Et leur Prophète continuait à me faire peur avec sa figure de plâtre et ses yeux si doux. Il aimait trop les bêtes pour être vraiment un homme, et les bêtes l'aimaient trop. Quand il ouvrait la chair d'un chien pour le soigner, le chien lui léchait la main. Et même quand son aiguille faisait entrer la mort dans les animaux qu'il ne pouvait plus guérir, on aurait dit qu'il leur donnait le miel le plus suave. Il en piquait ainsi chaque jour : chats, ou chiens, ou bourricots, ou mulets, ou chevaux. Et bien d'autres bêtes passaient chez lui : des cochons, des dindons, des veaux, des lapins, des chèvres, des singes. »

— Des singes ! Ô mes yeux ! s'écria Zelma, la bédouine hardie. Comment étaient-ils faits ? Grands ? petits ? gentils ?

— De toutes les tailles, ma tante. Et certains plus sages que la plupart des femmes, répliqua Bachir.

— Bien dit, bien dit, déclara Hussein, le bon vieillard qui vendait du khôl.

Et beaucoup d'hommes l'approuvèrent.

Et Bachir reprit :

« Mais avec tous ces animaux de l'hôpital, moi je n'avais rien à faire. Mon travail était dans la rue. Quand je voyais un mulet, ou un cheval, ou un âne très faible, ou très malade, ou très battu, j'avais à trouver le nom du maître et le dire à M. Evans. Et M. Evans appelait celui-ci et, de gré ou de force, sa bête devait venir à l'hôpital pour y être soignée. »

À ce moment, un tumulte assourdissant de protestations et de querelles éclata dans l'assistance. Ce fut Caleb, le porteur d'eau, qui fut le premier à crier :

— Je le sais bien, maudite soit sa blouse blanche ! Il m'a obligé par la police à lui laisser trois jours mon mulet sur qui je charge mes outres en peau de bouc.

— Mais il te l'a rendu plus vigoureux que jamais et, en trois jours de soins, il a gagné trois ans de vie, répliqua Mohamed, l'écrivain public.

— Allah, ni le Prophète, n'ont jamais prescrit la bonté pour les animaux ! glapit le vieux prêteur Nahas, et sa barbe rare et molle fut inondée d'une salive jaune comme le fiel.

— Mais ni Allah ni Mahomet n'ont ordonné d'être cruel envers une créature vivante, dit le bon vieillard Hussein qui vendait du khôl.

— Et les infidèles ! cria Selim en agitant ses amulettes qu'il offrait au bout d'une longue perche, les infidèles nous appellent barbares de tant faire souffrir nos animaux.

— Et eux, est-ce qu'ils ne font pas souffrir les musulmans ? hurla Ismet, le débardeur sans travail, tandis que la fureur gonflait son cou de taureau.

— Et pourquoi, se mit à vociférer l'aïeule Fatima, ses doigts crochus levés comme des griffes, pourquoi les femmes auraient-elles pitié de ces êtres sans âme ? Nos maris, nos frères et nos fils nous traitent plus mal que leurs buffles et que leurs bourricots !

— Mais aussi quand l'âne est à bout, c'est nous qui devons porter sa charge ! lui cria Zelma la bédouine.

Et, de proche en proche, de rangée en rangée, tous et toutes se joignirent à la dispute. Si bien que, leur ayant laissé le loisir de perdre un peu leur souffle, Bachir dut ordonner à la petite Aïcha d'agiter très fort son tambourin pour rétablir l'attention et le silence.

Alors il dit :

— En vérité, ô mes amis, quant à moi je me moquais bien des mulets et des ânes fourbus ou malades. La vie est dure pour tous, n'est-il pas vrai ? Mais pour chacun que je désignais au Prophète des Bêtes Blessées, il me donnait une peseta. C'était plus facile et plus amusant de chasser de la sorte que de cirer des bottes ou crier des journaux. Et les animaux souffrants ne manquent pas, Dieu merci, à Tanger.

— Tu as toutes les chances dans tes deux bosses, grogna le vieux Nahas.

— Et de quoi te plains-tu, ô grand-père de tous les usuriers ? lui répondit Bachir. Il y a dans cette ville encore plus de pauvres qui ont besoin d'un prêt.

Ayant laissé rire comme il convenait aux dépens du méchant prêteur, Bachir déclara d'une voix plus grave :

— C'est ainsi que j'ai trouvé ce petit âne blanc.

Alors, dans l'auditoire on se rappela que, la veille, Bachir, en commençant son récit, avait parlé de cet âne, et on comprit qu'il entrait maintenant dans le vif de son histoire. Les épaules se penchèrent en avant et les yeux, dans les

faces bistrées, bronzées, blanches ou noires, mais surtout chez les femmes voilées, brillèrent davantage.

Et Bachir reprit :

« Un soir, je venais de la place de France avec Omar et Aïcha. Ils avaient bien mendié et j'avais décidé que nous irions à un café maure dans la Kasbah pour y boire du thé bien sucré et manger des gâteaux aux amandes et au miel. Le chemin passait par la rue du Statut et devant son *foundouk*. J'ai toujours aimé cet endroit pour son odeur de caravanes et pour les contes qu'y font les voyageurs. Et depuis que je travaillais pour M. Evans j'y trouvais en outre du profit, car, après les longues étapes, la faiblesse des bêtes apparaît mieux. Mais, cette fois, je ne pensais pas au *foundouk*. J'étais riche jusqu'au jour suivant – et à quoi sert de l'être davantage puisque tout l'avenir est dans les mains d'Allah ? – et j'étais pressé d'arriver à la Kasbah avant la nuit, car, sans le soleil, la menthe du thé a moins de saveur et le miel des gâteaux n'est pas aussi doux.

« Mais le destin, ô mes frères, est nouveau à chacun des pas que l'homme pose devant lui et je n'ai pas eu à descendre les marches du *foundouk* pour voir le petit âne blanc. Il était à l'extérieur et il s'appuyait contre le mur.

« Comment, ce soir-là, étaient faits mes yeux et mon cœur ? Sans doute autrement que les autres jours, car je n'ai jamais ressenti cela auparavant, et plus jamais depuis : j'ai été saisi tout de suite par ce petit âne d'une amitié qu'on ne peut pas imaginer pour une bête. Et quelle bête ! Pas un seul parmi vous tous, mes amis, qui avez connu tant de bourricots malingres, estropiés, pustuleux, trébuchant de faiblesse et de maladie, pas un seul n'a vu, j'en suis sûr, pareille laideur et pareille misère.

« Ce petit âne-là, s'il s'appuyait au mur du *foundouk*, c'est qu'il ne pouvait plus tenir debout tout seul. Il était

écorché vif. Le pus lui coulait de cent plaies et des naseaux. Les mouches faisaient sur lui de grands paquets gonflés et remuants sans qu'il eût la force de remuer la queue ou la tête pour les chasser. Tout ce qu'il pouvait faire était de tendre ses flancs qui saignaient et laissaient pendre des lambeaux de peau, de chair et de poils. Mais il ne parvenait même pas à les décoller des côtes, qui semblaient lui couper la peau.



« Pourquoi me suis-je arrêté près de lui ? Pourquoi, Omar et Aïcha me pressant de gagner la Kasbah, leur ai-je donné l'argent afin qu'ils m'attendent au café maure ? Était-ce que le petit âne avait le garrot et le ventre si gros qu'il semblait, lui aussi, bossu des deux côtés ? Ou bien qu'il m'a regardé avec tant de douleur et de confiance ? Ou bien que le Prophète des Bêtes Blessées m'avait donné son mal et que mon heure était venue ?

« Pour savoir cela, il faut être mieux éclairé que je ne le suis, ô mes frères. Mais j'ai laissé Omar et Aïcha courir vers la Kasbah, et moi, je suis descendu dans le *foundouk* pour chercher qui était le maître du petit âne appuyé contre le mur. »

— Et j'espère qu'il a nourri ta curiosité à grands coups de bâton, grommela Caleb, le porteur d'eau.

— Ton esprit est aussi rance que tes peaux de bouc, lui répondit Bachir, car si j'avais trouvé un maître à ce petit âne, il n'y aurait plus d'histoire et tu serais bien vexé, toi qui m'écoutes la bouche grande ouverte, ô marchand d'eau, comme si tu mourais de soif.

Et, laissant Caleb tout étourdi, Bachir continua :

« En effet, j'ai fouillé entièrement le *foundouk*, la cour, les écuries, les boutiques - et j'ai interrogé tous les amis que j'ai là-bas - sans découvrir à qui appartenait ce petit âne. Et les gens qui sont venus le voir avec moi ont tous dit qu'il avait été abandonné là parce qu'il allait crever. Alors, j'ai résolu de le conduire chez M. Evans.

« Vous savez que la route est courte de la rue du Statut à l'Hôpital des Animaux Malades. Eh bien, mes amis, elle m'a semblé plus longue que pour aller jusqu'à ces souterrains du cap Spartel, que les étrangers appellent les grottes

d'Hercule. C'est que le petit âne était trop faible pour avancer tout seul et je devais le soutenir sans cesse de mon bras et de mon épaule, de mon dos et de ma bosse arrière. Son sang et son pus se mélangeaient à ma sueur, les passants ou s'étonnaient ou se moquaient et les garçons des autres bandes qui vivent dans la rue, me voyant impuissant, nous jetaient des pierres. Mais je n'ai pas lâché le petit âne : je savais que s'il tombait il ne se relèverait plus.



« Enfin, nous voilà dans l'hôpital du Prophète des Bêtes Blessées.

« J'ai laissé le petit âne appuyé contre le mur de la cour intérieure et j'ai appelé M. Evans. Il faisait déjà nuit, mais M. Evans était encore à l'hôpital, bien qu'il y vienne toujours avant tout le monde. D'écurie en écurie et de cage en cage, il visitait pour la dernière fois de la journée ses animaux malades. Quand il a entendu ma voix, il s'est

approché du petit âne, portant une grande lanterne lui-même, car les infirmiers arabes étaient partis. Il a promené la lanterne tout autour du bourricot, et il a dit :

« — Aide-moi à le mener dans le hangar du fond.

« J'ai compris tout de suite : c'était là que M. Evans faisait mourir sans souffrance les animaux de grande taille. Mais j'ai demandé tout de même :

« Il faut donc le tuer ?

« — C'est le mieux pour lui, a dit M. Evans.

« Je voyais ses yeux, plus tranquilles et plus tristes que la nuit. J'ai eu très mal dans mon cœur pour ce petit âne tout écorché et tout bossu. Et j'ai demandé encore :

« — On ne peut rien faire pour lui rendre la vie ? Rien ?

« Alors, M. Evans a relevé sa lanterne sur ma figure et il m'a examiné en silence, presque aussi longtemps qu'il l'avait fait pour le bourricot perdu. Enfin il a dit lentement, lentement :

« — Si quelqu'un peut essayer, c'est toi, Bachir.

« — Moi, ai-je crié. Moi infirme, moi ignorant ?

« — Quelquefois, l'amitié vaut mieux que le savoir, a répondu M. Evans.

« Je n'ai pas très bien deviné ce qu'il voulait me faire entendre, et je n'ai pas eu le temps d'y penser davantage parce qu'il s'est mis à parler d'une voix tout à fait différente, comme un maître d'école. Et il m'a dit :

« — Tu vois, cet animal a été poussé plus loin que ses dernières forces et il est vidé de son souffle. Regarde bien au garrot, au ventre, aux genoux, aux tendons. Tu découvres partout des entailles terribles. Elles ont été faites par une mauvaise selle ou un bât trop lourd, et aussi par des pointes de fer qui piquaient ou déchiraient profondément la peau pour faire avancer le bourricot

malgré sa fatigue et sa faiblesse. Mais le pire, ce sont les soins qu'on a voulu lui donner. Sur chacune de ces blessures à vif, le fer rouge a été appliqué par un maître barbare. »

À ce moment, Caleb, le porteur d'eau, se redressa à demi et cria de toute la puissance de sa voix habituée à héler la pratique :

— Pourquoi barbare ? Nos pères et les pères de nos pères ont fait ainsi.

— C'est juste, c'est juste, dit le cultivateur Fuad. Le plus petit enfant des campagnes sait que, sur les bêtes, le feu guérit tous les maux.

Bachir qui, à l'accoutumée, s'en tirait par une moquerie ou une gentillesse, perdit soudain son égalité d'humeur et répondit avec emportement :

— Le père de vos pères, les enfants des campagnes, dites-vous ! Est-ce qu'ils ont étudié dans autant d'écoles et lu autant de livres et acquis autant d'expérience et de savoir et de sorcellerie que M. Evans, le Prophète des Bêtes Blessées ? Le feu guérit tout, dites-vous encore ! Est-ce que vous avez vu ce petit âne blanc ? C'est du fer rouge qu'il mourait. Il avait tant de brûlures que son corps ne respirait plus et chaque endroit brûlé pourrissait sur lui-même. Je vous le dis : il mourait par le fer rouge.

Alors Kemal, le charmeur de serpents qui, bien qu'au premier rang, n'avait point parlé jusque-là, car il usait peu du langage des hommes, intervint :

— Calme-toi, conteur de bon aloi, dit-il. Moi qui connais les peaux les plus fines dans la race des bêtes, j'atteste que tu as raison.

Ce propos rendit à Bachir et la régularité du souffle et la paix du cœur. Il poursuivit donc avec une courtoisie

extrême :

« Si vous avez entendu de moi quelques paroles trop vives, ô mes amis, ce n'est pas moi, en vérité, qui les ai dites, c'est le Prophète des Bêtes Blessées, car je rapporte seulement son discours. Et il m'a dit encore :

« — Oui, Bachir, à cause du mal fait par le fer rouge à ce petit âne, le savoir des hommes assure qu'il va mourir. Mais lui - c'est très important, Bachir - lui, il a encore le désir de la vie. Je le vois à ce qu'il épuise ses dernières ressources à ne pas se coucher. Il sait que s'il le fait une seule fois, pour un seul instant, c'est la fin. Et il lutte afin de rester debout. Tu vas lui venir en aide. Je mettrai dans tes mains toutes les médecines, je te montrerai à t'en servir, mais déjà tu possèdes la meilleure, et c'est l'amitié. Tu vois, la mort est dans ce petit âne, et ma science me fait penser qu'elle est inévitable. Mais, tout de même, lui et toi, à vous deux, en le voulant beaucoup, vous pouvez tenter de me donner tort.

« Ayant parlé ainsi, M. Evans a fait sortir deux mulets peu malades d'une écurie et nous y avons mené le petit âne en le soutenant chacun de notre côté. Au plafond était fixée une barre très solide, à laquelle pendait une sangle ouverte. Je l'ai passée sous le ventre du petit âne et je l'ai ajustée sur lui, de façon à ne pas toucher son échine à vif. Il pouvait alors rester debout sans fatigue, parce qu'il était comme suspendu dans l'air. Pour tout cela je ne faisais que suivre, vous le pensez bien, les ordres de M. Evans.

« Puis je l'ai accompagné dans la grande chambre de l'hôpital où il garde toutes ses médecines et nous avons fait deux voyages pour rapporter à l'écurie ce qu'il fallait. Ô mes amis, si vous aviez vu ces bouteilles, ces boîtes, ces pots, ces tubes, ces flacons, ces jarres, ces poudres, ces pâtes, ces aiguilles, ces pilules, ces liquides ! Et certaines médecines sentaient le poisson, d'autres les œufs pourris,

et d'autres les herbes sèches, et d'autres, beaucoup d'autres, rien du tout. Celles-là, j'avais à les reconnaître par leur couleur ou par la forme des fioles ou des boîtes qui les contenaient. Car, après m'avoir expliqué leur usage et l'ordre dans lequel j'avais à m'en servir, M. Evans m'a laissé seul avec le petit âne.

« Alors, mon vrai travail a commencé. Tantôt j'appliquais des morceaux de coton trempés dans une eau qui bouillonnait, tantôt j'enlevais les croûtes avec une pince, tantôt je nettoyais les naseaux avec une pâte, tantôt j'étendais des onguents sur l'échine, tantôt je faisais avaler des pilules qui rendent la vigueur et forment un sang nouveau, tantôt je donnais des piqûres contre la chair pourrie... Et j'avais à faire dix autres choses que j'ai oubliées maintenant. »

— Et tant mieux que tu les aies oubliées ! glapit alors Fatima, l'aïeule édentée.

Elle souleva ses deux mains que l'âge avait nouées comme des serres et en frappa ses seins tellement vides et flétris qu'ils lui tombaient jusqu'à la ceinture. Et elle gémit :

— J'ai nourri des garçons et des filles qui sont morts en bas âge sans qu'on leur donne le moindre soin ! Et les enfants de ceux qui ont survécu ont eu le même destin et ce destin continue pour mes arrière-petits-fils.

— C'est vrai, c'est vrai aussi pour nos familles ! cria l'assistance.

Bachir répondit de la voix la plus douce :

— Je le sais, ô grand-mère, je le sais, mes amis. J'ai peu d'années sans doute, mais je les ai vécues, depuis que je sais que je vis, sans abri, sans parents et parmi des enfants de la même condition que la mienne. Et combien en ai-je vu

tremblant dans la fièvre et dans le mal mortel, seuls, affamés, couchés dans la poussière ou la boue de la rue, le ventre gros comme une outre, et couverts de mouches. Et qui se souciait de ces enfants, sauf ceux qui avaient à ramasser leurs cadavres petits et légers ? Et moi-même, quand j'ai été malade, je me suis trouvé sans plus de secours qu'un chien crevé, et je n'ai gardé mon souffle que par la volonté d'Allah. Oui, mes amis, je sais mieux que vous peut-être quelle est la destinée pour les fils de pauvres.

Ici, Bachir fit une pause et promena sur les visages qu'il avait devant lui ses yeux bruns tout chauds et tout lumineux du soleil de midi. Et il demanda plus doucement encore qu'il ne venait de parler :

— Mais en quoi est-ce la faute d'un petit âne qui se meurt du fer rouge ?

En même temps qu'il posait cette question, Bachir avait arrêté son regard sur le plus insensible, le plus endurci parmi ceux qui l'écoutaient. Et le vieux Nahas, qui avait la réputation de peser au plus juste dans ses balances de prêteur les monnaies et les pierres précieuses, marmonna en hochant la tête :

— Je ne trouve point de contrepoids à ce que tu viens de dire.

Alors Bachir continua :

« Toutes les médecines et tous les soins que je donnais tenaient éveillé le petit âne, et c'était là une grande partie de leur utilité. Car s'il s'endormait ou même se laissait engourdir, il était perdu, m'avait dit M. Evans. On ne lutte plus dans le sommeil, m'avait-il dit, et le petit âne devait lutter, lutter sans arrêt pour prolonger son souffle de vie jusqu'au moment où repos, soins et médecines commenceraient d'avoir leur effet. Alors, m'avait enseigné

M. Evans, la chair pourrait s'aider elle-même ; en attendant, il fallait que le petit âne, par sa volonté, aide sa chair. Et le petit âne le savait très bien, car il était très intelligent. Et il se laissait manier par moi du mieux qu'il pouvait et il avalait tous les remèdes que je lui donnais. Et il ménageait sa pauvre respiration. Et il tenait les yeux aussi grands ouverts que lui permettait le pus qui collait ses paupières. Et il me regardait de temps en temps, comme pour me dire : "Tu vois, Bachir, je veille, je veille ; je vis, je vis."

« Toutefois, il était si malade et fatigué, et couvert de blessures que, parfois, il n'en pouvait plus. Je sentais qu'il laissait porter son corps uniquement par la sangle qui pendait du plafond et que le désir de vie l'abandonnait. Ses yeux restaient ouverts sans doute, mais ce n'était plus des yeux qui voyaient. Ils se couvraient d'une sorte de peau grise comme chez les aveugles. Et, en vérité, ô mes amis, j'entendais les vers immondes de la mort lui étouffer le cœur.

« Alors, laissant ou la fiole, ou l'onguent, ou l'aiguille que j'avais à la main, je caressais son museau et je lui parlais. Je l'encourageais. "Tu as un ami maintenant, petit âne, lui disais-je. Tu n'es plus seul et perdu dans cette grande ville. Tu vas guérir, tu vas guérir. Je te le promets, moi, Bachir, qui t'aide dans ton souffle. Tu connaîtras de nouveau le bon soleil, l'ombre douce, l'eau fraîche. Encore un peu de courage, mon petit. Tu vas guérir, tu vas guérir."

« Dans ces paroles, je mettais toute la force de mon corps, depuis les jambes jusqu'à la tête, et d'une bosse à l'autre. Et ma force entraît dans ce petit âne. La peau grise qui lui couvrait les yeux devenait plus mince, devenait transparente, s'en allait. Et il pouvait me voir, et il pouvait comprendre ce que je lui disais, car il était vraiment très intelligent. Le désir de vivre lui revenait. Il me regardait à travers la peau de ses yeux, avec remerciement ; il

abandonnait son museau sur mon épaule ; même il bougeait une oreille. Alors je recommençais à le piquer, à le laver, à le panser, à le nourrir de médecine. Et je l'aimais encore davantage.

« Puis la peau grise s'étendait de nouveau sur sa vue, et les immondes chenilles de la pourriture avançaient vers son cœur sans défense. Et moi, il fallait que je retrouve dans mon amitié les maîtres-mots contre la mort. Cela devenait toujours plus difficile, parce que la fatigue m'empêchait de vouloir et d'espérer autant que je devais le faire pour nous deux. Et plusieurs fois j'ai pensé que jamais, jamais plus le petit bourricot ne me regarderait avec toute sa confiance et ne bougerait l'oreille. Mais justement cette pensée me faisait trop souffrir et la souffrance réveillait mon courage, et ce courage passait dans le petit âne. Et tout recommençait.

« Mes amis, je ne saurais vous dire si cette nuit a été très longue ou très courte, mais quand le matin est venu j'ai été tout surpris de voir entrer M. Evans, et il m'a semblé entendre son propos comme dans un rêve. "Le bourricot respire encore, et c'est déjà très étonnant. Mais rien n'est changé. Il ne tient que par un souffle. À chaque instant la vie peut le quitter. La seule espérance de le sauver est toujours dans ton amitié pour lui, Bachir."

« Et M. Evans est allé s'occuper des autres bêtes malades. Et parce qu'il faisait grand jour, j'ai aperçu toutes les saletés du petit âne qui avaient inondé l'écurie, et j'ai senti sa puanteur, et j'ai reniflé dans mes habits, et à travers leurs trous, sur ma peau, l'odeur du sang flétri, du pus séché et de la chair en pourriture. Le désespoir m'a pris. Je me suis dit que tout ce que je pouvais entreprendre serait inutile. J'ai pensé au soleil, à la rue, à Omar et Aïcha, aux gâteaux de miel. Et je me suis dirigé vers la porte, sans plus vouloir regarder le petit âne mourant.

« Alors, lui, il s'est mis à braire, faiblement. Si faiblement que je l'entendais à peine, mais cela m'a forcé à me retourner vers lui et j'ai vu ses yeux. Et ils étaient pleins d'une grande intelligence et d'une grande misère. Et ils disaient : "Vas-tu me laisser, Bachir, toi mon ami, toi, mon seul ami ? Tu sais bien que si tu pars, je n'aurai pas la force de vivre. Et j'ai si grand désir moi, aussi, de revoir la lumière, de retrouver la chaleur, de trotter gaiement à travers les rues joyeuses, de me rouler dans l'herbe des champs..." »

« Et je me suis approché du petit âne, et il a mis son museau sur ma bosse de devant ; c'était un effort terrible pour sa faiblesse. Aussitôt j'ai vu son regard devenir aveugle, et son corps inerte pendre sur la sangle qui le soutenait. Et j'ai pensé que je l'avais tué en voulant l'abandonner. Alors, je me suis maudit de mon peu de courage et n'ai plus désiré rien que lui rendre le souffle. J'ai employé à cela tout ce que la nuit m'avait enseigné. Mais cette fois, la mort était encore plus près. Et j'ai senti que je ne pouvais plus rien. Alors, ô mes amis, j'ai subi la honte des larmes. Vous le savez, les enfants sans famille et sans abri ne peuvent pas pleurer, ou bien ils sont traités en esclaves. C'est la loi de la rue. Même les plus petits, même les filles la connaissent. Regardez Omar, regardez Aïcha : leurs yeux sont toujours secs. Hé bien, moi qui suis leur chef et, déjà, un homme, moi, Bachir, de tous le plus dur, je me suis mis à sangloter à cause de ce petit âne mourant et j'ai passé mes bras autour de son col écorché, déchiré et brûlé. Et j'ai appuyé mes larmes contre sa tête. Ainsi étais-je faible et lâche, quand j'ai senti quelque chose de tiède et tendre caresser ma joue. C'était une des oreilles du petit âne qui remuait. Une fois encore il revenait au désir de vie.



« Je l'ai soigné toute la journée, éprouvant tantôt la crainte ou la joie, tantôt l'espoir ou le tourment, selon qu'il répondait ou non aux médecines et à ma voix. Et le soir est tombé. Et tous les infirmiers, ayant quitté l'hôpital, le Prophète des Bêtes Blessées est entré, avec sa blouse blanche dans l'écurie, de plus en plus sale, de plus en plus empestée. Il a examiné longtemps, très longtemps le petit âne. Pendant ce temps, j'ai regardé sa figure pour essayer de savoir. Mais elle ne disait rien, cette figure de plâtre. Et on ne pouvait rien deviner dans les trous profonds où étaient ses yeux. Enfin, M. Evans m'a commandé : "Veille encore mieux que tu n'as fait jusqu'à présent. Cette nuit sera la plus difficile. Car les remèdes commencent d'avoir leur effet et cet effet peut être violent, trop violent pour un bourricot épuisé à ce point. Veille bien, Bachir."

« M. Evans m'a enseigné les nouvelles médecines que je devais ajouter aux anciennes et leur ordre, et leur quantité. Et puis il est parti. Et je suis resté avec la grande lanterne

et les ombres que faisait mon corps deux fois bossu, sur les murs et sur le plafond, et ce petit âne accroché à la sangle, qui s'étouffait, s'étranglait, râlait, s'abandonnait, reprenait souffle, se défendait, recommençait à vivre, recommençait à mourir.

« Moi-même, ô mes amis, je n'avais pas mangé, ni dormi pendant des heures et des heures sans fin, et tous mes membres me faisaient un mal terrible et mon cœur souffrait encore davantage. Mais je n'y pouvais rien. N'avais-je point promis de tenir au Prophète des Bêtes Blessées et, surtout, au petit âne ? Et n'était-ce pas ma faute si celui-ci continuait de souffrir, puisque j'avais empêché M. Evans quand il avait voulu, dans sa sagesse, lui donner la mort sans douleur ?

« Hélas ! l'homme est moins ferme que son orgueil. Je ne pourrais vous dire comment cela est arrivé. Tout ce que je sais, tout ce que je me rappelle, c'est que je me suis senti secoué gentiment, puis plus fort. La lumière du jour et la fraîcheur du matin étaient dans l'écurie, et M. Evans se penchait sur moi. Et moi je me trouvais, sur le sol tout gluant de saletés immondes, entre les pattes du petit âne.

« J'ai compris que je m'étais laissé prendre par le sommeil, que j'avais oublié toutes mes promesses. Je me suis levé d'un saut et mon cœur est devenu une pierre pesante. Le petit âne avait fermé les yeux, il ne bougeait plus, il ne résistait plus, il pendait sur la sangle. Alors j'ai crié à M. Evans :

« — Bats-moi, ô Prophète des Bêtes Blessées, frappe-moi jusqu'à ce que le sang me sorte par les oreilles et par les bosses ! Car je me suis endormi et le petit âne est mort.

« Mais au lieu de colère un sourire est venu à M. Evans – et sur sa figure de plâtre c'était extraordinaire – et il m'a répondu :

« — Il n'est pas mort du tout, mais, comme toi, il s'est endormi et, je pense, en même temps.

« Alors seulement j'ai vu que les flancs creux du petit âne et la peau arrachée, coupée, brûlée, pourrie qui les recouvrait, se soulevaient régulièrement, paisiblement.

« — C'est sa meilleure médecine, a dit encore M. Evans, et il l'a eue par toi.

« Puis il a ordonné à un infirmier arabe de bien laver l'écurie, et moi, il m'a emmené sous un jet d'eau chaude avec beaucoup de savon mousseux. Puis il m'a donné chemise et culotte propres et aussi cinq pesetas.

« — Va manger et respirer l'air des rues, a dit M. Evans. Mais reviens vite, ce bourricot a encore très besoin de toi.

« Ces dernières paroles m'ont rendu très heureux. J'avais craint que M. Evans, maintenant, voudrait soigner lui-même le petit âne. Et je lui ai juré que, aussitôt assouvie ma faim qui était grande, je serais de retour. Et je suis venu en courant, ici, acheter du pain et des brochettes d'agneau dont j'avais très envie, pour retourner avec ma nourriture à l'Hôpital des Animaux Malades et voir comment allait se réveiller le petit âne. »

À cet instant, Bachir s'arrêta et reprit haleine. D'abord, tout le monde en fut satisfait. On pouvait de la sorte mieux goûter ce qui avait été dit et, en même temps, se préparer au plaisir d'entendre la suite. Mais Bachir, la tête baissée, se recueillait trop longtemps.

— Tu as perdu la mémoire ? grinça le vieux Nahas en déplaçant d'un coup sec la balance de prêteur placée sur ses genoux.

— Je le voudrais, je le voudrais de toute mon âme, répondit Bachir sans lever le front.

La bédouine Zelma, qui était aussi prompte à pleurer qu'à rire, gémit alors :

— Hélas ! hélas ! en revenant, tu as trouvé le petit âne mort !

— Allah n'a pas voulu nous accorder cette grâce, soupira Bachir.

Il soupira encore ; il frissonna et dit à voix basse :

— En sortant de l'Hôpital des Animaux Malades, j'ai aperçu Saoud le Riffain.

Mais, à ce nom, l'enfant bossu, comme malgré lui, redressa la tête. Ses traits prirent soudain une expression dure et hardie. Ses yeux également. Et tout son visage se trouva animé par une dévotion et une violence singulières. Il répéta très haut et presque en chantant :

— Saoud... Saoud... Saoud...

Puis il s'écria, avec une fièvre qui n'était plus seulement celle du conteur :

— Ô mes amis, comment vous le dépeindre ? Vous avez vu, de temps à autre, passer ici, parmi vos éventaires, quelques-uns de ces hommes étonnants qui descendent des montagnes ou arrivent du grand Sud. Ils sont plus pauvres que nous, mais ils portent la tête en seigneurs et en chefs. Ils sont aussi décharnés que les sloughis sans nourriture, mais ils sont forts et rapides, et infatigables. Ils n'ont ni champ, ni bétail, ni toit, et souvent pas même de sandales. Mais ils ne tiennent à rien, sauf au poignard qui ne quitte jamais leur ceinture ; car les yeux possèdent le monde.

— Tu veux parler de ces nomades sans loi qui vont comme des ombres aux alentours des douars ? demanda craintivement Fuad, l'honnête cultivateur.

— De ces bandits toujours prêts à couper la gorge d'un marchand respecté ? cria l'usurier Nahas.

— Ils se battent seulement au couteau et toujours pour tuer, gronda Ismet, le débardeur aux bras puissants.

Et Hussein, le bon vieillard qui vendait du khôl, dit doucement à Bachir :

— En vérité, mon fils, il n'est pas sage pour toi de fréquenter cette espèce d'hommes.

Bachir secoua impatiemment la tête et ses boucles brunes s'agitèrent au vent qui soufflait du détroit.

— Sans doute, sans doute, s'écria-t-il, chacun de vous a raison en ce qui touche sa personne. Mais moi, qui ne possède même pas une motte de terre, ni une miette d'argent, qui n'ai pas une pierre pour m'abriter et pas de famille à chérir, pourquoi voulez-vous que je sois prudent ou sage ? Allah ne m'a pas donné d'autre bien à perdre ou à défendre, que le bien de liberté. Et pour cela, je suis l'ami des gens qui vous font peur. Rien ne les entrave et ils n'ont rien à ménager. Ils portent l'odeur de la route et de la piste, des rochers et du sable. Ils ne baissent leur regard devant personne. Dans leur sac à vivres, il n'y a point de place pour la crainte ou le souci. Ils sont vêtus de haillons qui ne sentent jamais la misère. Je vous le dis, ce ne sont pas des hommes pareils aux autres : sur eux, on respire la liberté.

L'enfant bossu éleva son regard au-dessus des visages par lesquels il était entouré.

— Et tous, ils sont droits comme des lances, dit Bachir.

— On croirait que tu connais une entière tribu de ces fainéants à poignard, gronda le débardeur Ismet qui, pour vigoureux qu'il fût, avait les jambes torses et le dos lourd.

Et Selim, le marchand d'amulettes, qui cachait son goitre sous un collier de barbe, remarqua aigrement :

— Ce faiseur de contes rêve à haute voix. Les vrais nomades qui, dans une année, viennent au Grand Socco,

vous savez tous qu'on peut les compter sur les doigts d'une main.

— C'est juste, répliqua Bachir. Mais l'an passé j'ai suivi un Syrien du nom de Chakraf qui vendait bijoux en cuivre ou argent ciselé à travers marchés et foires. Et nous sommes arrivés ainsi jusqu'au Maroc des Français, sur la frontière, dans une ville qui porte le nom d'Alcazar Kébir. Et cette ville est pleine de vagabonds qui s'y croisent, gens du Rif, du Sahara, de l'Atlas et du Souss, et là-bas, à travers le marché immense, on rencontre plus de caravaniers portant poignard que de changeurs d'argent, ici, dans la rue des Siaghines ?

— Hé bien ? Hé bien ? crièrent des voix surexcitées.

— Hé bien, continua Bachir, de tous ces hommes libres, fiers et intrépides, aucun n'était aussi intrépide, fier et libre que Saoud le Riffain.

— Raconte, ô mon cœur, raconte bien son aspect, et fais-moi courir les fourmis dans la nuque, pria Zelma, la jeune bédouine, d'une voix mal assurée.

Et Bachir reprit :

« Il était plus grand que tous les autres, et encore plus élancé, dit Bachir. Il avait la poitrine dure, la ceinture mince, les jambes longues et la démarche la plus noble. Autour de son cou, fin et robuste, tombaient jusqu'aux épaules des cheveux noirs et luisants, et sauvages. Je ne vous ai pas encore parlé de sa bouche large, aux lèvres bien serrées, ni de ses yeux si perçants et immobiles. Mais à quoi bon ? Qui n'a point connu Saoud ne peut connaître la force et la beauté de l'orgueil chez un homme libre.

« Et, n'attendant pitié de personne au monde, il n'en portait non plus pour personne. Et pas davantage pour moi. Et voilà ce qui m'a tant attaché à Saoud. Les amis que je

me suis faits, vrais croyants ou infidèles, ils ont tous commencé par me plaindre. C'est toujours dans leur charité qu'ils m'ont d'abord accueilli, parce que j'étais mendiant et deux fois difforme.

Tous, mais non pas Saoud. Il n'a que dégoût pour les estropiés, et plutôt que de jeter l'aumône à une main tendue, il la trancherait de son poignard. Croyez-moi, la misère et l'infirmité n'ont en rien attendri Saoud le jour où il m'a porté quelque bienveillance.

« Ce jour-là, je me tenais derrière le comptoir où le Syrien avait étalé sa marchandise dans un souk d'Alcazar Kébir. Debout, près de lui, je hélais les passants et la vantais à grands cris. Soudain ma gorge s'est resserrée sur ma voix : Saoud approchait...

« Je ne l'avais jamais vu, mais j'ai reconnu en lui du premier coup d'œil ce que j'admirais, ce que j'aimais le plus et le mieux. Lui, cependant, il s'était arrêté à deux pas du comptoir et nous considérait avec des yeux qui ne cillaient point. Vous connaissez les façons de ces hommes étranges dans un bazar ou un souk. Ils se plantent pour des heures devant les marchands, une main sur leur poignard, sans bouger le corps d'une ligne, et le regard tout aussi immobile. »



À ces mots, Fuad, le paysan craintif, accomplit plusieurs gestes pour conjurer le sort et s'écria :

— Qu'il n'en vienne plus avant douze et douze fois douze lunes ! Ils me glacent le sang.

— Quand je vois l'un d'eux, je plie mes balances, dit le prêteur Nahas.

— Et moi, je fais sonner toutes mes amulettes, dit Selim le marchand de magie.

Et Bachir continua :

« Si, au milieu de Tanger, et gardés par une police nombreuse et attentive, les hommes tels que Saoud vous effraient, ô mes amis, pensez à ce que ressentait Chakraf, un marchand peureux au fond d'un souk, dans l'Alcazar Kébir, la ville sauvage, sous le regard du grand Riffain, au grand poignard. Le malheureux, qui n'osait pas lever la tête plus haut que le comptoir, feignait de regarder sa marchandise, mais ses épaules, ses mains et ses genoux tremblaient et de grosses gouttes de sueur lui descendaient le long du nez. Quant à moi, je n'éprouvais pas de crainte, et je n'y avais aucun mérite. J'étais comme affamé de contempler encore et encore Saoud qui, vêtu de guenilles aussi pauvres que les miennes, semblait un fils de roi. Et je ne songeais pas à éviter ses yeux. Il m'a considéré avec fixité quelques instants ; je n'ai pas détourné mon regard. Alors il a promené sa main gauche - celle qui ne reposait pas sur son arme - le long de notre éventaire et l'a refermée sur les deux bracelets les plus gros. J'ai touché du coude Chakraf. Il n'a fait que trembler davantage.

« Alors j'ai dit courtoisement :

« — Chacun de ces bijoux vaut huit cents pesetas espagnoles, mais pour toi, guerrier du Rif, nous abaisserons ce prix d'un quart.

« — Je ne marchande pas, je prends, a dit Saoud.

« Et je lui ai répondu :

« — Tu ne feras pas cela.

« Et il a demandé :

« — Qui voudrait m'en empêcher ?

« — Moi, s'il le faut, ai-je dit.

« Et de sous ma chemise j'ai sorti la fronde qui ne me quitte jamais et j'avais mis, dans son cuir, la plus ronde, la plus grosse des pierres. De si près, en pleine tempe, elle pouvait être mauvaise, même pour lui. Et qu'Allah m'enlève la vue si je mens, j'étais prêt au lancer.

« Je ne sais quel esprit m'inspirait en cet instant et m'armait contre la peur. Sans doute celui de Saoud lui-même.

« Le Riffain s'est mis à rire, c'est-à-dire que ses lèvres se sont écartées un petit peu, en silence, et les pointes de ses dents ont brillé, fortes, aiguës et blanches comme celles des hyènes.

« — Je ne sais pas tout ce qu'il y a dans tes deux besaces, a dit Saoud en montrant mes bosses, mais le courage n'y manque point.

« Il a laissé les bijoux et s'est éloigné, marchant comme doivent marcher les fils de roi.

« — Qu'as-tu fait, qu'as-tu fait ! gémissait Chakraf. Deux bracelets valent-ils pour toi plus que la vie ? Il va revenir et nous couper la gorge !

« Saoud est revenu, en effet, et il m'a dit :

« — Montre-moi comment tu tires à la fronde.

« Je l'ai suivi hors du souk et, priant Allah en moi-même pour que l'œil soit juste et ferme la main, j'ai ajusté un petit oiseau qui passait très haut, très vite. Et il est tombé à mes pieds. Saoud s'est mis à rire à sa façon. Et il a dit :

« — Élevé chez nous et avec un fusil, tu serais déjà redoutable.

« Et moi j'ai senti mon cœur devenir tout brûlant et léger, et j'ai répondu :

« — Un fusil ! Mais je n'en ai jamais tenu de ma vie !

« — Dans nos douars, chacun possède le sien, et même les garçons de ton âge, a dit Saoud, mais il n'y en a jamais assez pour ceux qui veulent être libres.

« Il m'a promis ensuite de me rencontrer le lendemain pour me parler davantage. Mais je ne l'ai pas revu dans Alcazar Kébir, et les gens qui, là-bas comme ici, font métier de tout savoir, racontaient qu'il était parti, la nuit, avec un vieux Maltais qui s'occupait, en secret, du commerce des armes. »

Bachir essuya son front moite du revers de la main et Kemal, le charmeur de reptiles, en profita pour lui parler très lentement parce qu'il usait peu du langage des hommes. Il demanda :

— Quand tu as retrouvé Saoud ici, n'était-ce pas aux premiers jours de l'été, peu de temps après la fin du Ramadan ?

— Comment le sais-tu ? s'écria Bachir.

— En arrivant, il m'a vendu deux très belles bêtes qu'il avait capturées en chemin, dit Kemal. Elles travaillent bien.

Il modula sur sa flûte mince une mélodie stridente et dansante ; deux serpents sortirent leur tête horrible du sac qui reposait sur les cuisses du charmeur. Elles se balancèrent quelques instants puis, obéissant à un mot magique de Kemal, disparurent. Et Bachir put poursuivre :

« Ainsi, dit-il, en sortant de l'Hôpital des Animaux Malades, j'ai retrouvé Saoud le Riffain, au grand poignard, et à la démarche de fils de roi. Il avançait d'un pas lent, le corps élancé comme l'aiguille des minarets, et, plus encore que dans Alcazar Kébir où l'on rencontre beaucoup de

nomades semblables à lui, il semblait être ici le seul homme vraiment libre sous sa djellabah noire en haillons.

« Il s'est souvenu de moi sans effort. Ne suis-je pas en effet reconnaissable entre tous, comme le serait un poisson velu ou un cheval à cornes ? Et il a ri, en avançant un peu les pointes de ses dents, et il a demandé si j'avais toujours ma fronde. Et je l'ai montrée, car elle ne me quitte point. Et il a ri encore. Et mon cœur était si bien à lui, que j'ai oublié d'un seul coup le Prophète des Bêtes Blessées, son hôpital et le petit âne. Mes pensées et mon cœur ne pouvaient plus être les mêmes quand j'étais auprès de Saoud le Riffain.

« Comme il n'avait aucun ami dans notre ville, il m'a emmené dans un café maure, aux portes de la Kasbah. Je l'ai suivi avec reconnaissance, humilité, orgueil brûlant. C'était le bonheur.

« Nous avons mangé des beignets aux œufs tout trempés d'huile, des amandes frites, des brochettes d'agneau bien grasses et des piments farcis, et des gâteaux pleins de miel. Nous avons bu des verres et des verres de thé à la menthe, si bien sucré qu'une cuillère pouvait s'y tenir debout. Mon ventre était un paradis. Et Saoud me traitait en homme, en compagnon. Et il me disait des histoires plus belles que des contes.

« Il parlait des chasses à l'antilope sauvage ; et des djinns des sables, et des fleurs dans le désert du Sahara, et des caravanes, et des palmeraies, et de ces hommes qui portent toujours des voiles bleus, et des guerriers invincibles qu'on chante dans les tribus.

« Nous étions assis contre le sol, à la terrasse du café maure, bien à l'aise sur nos jambes repliées. Tout autour beaucoup de bons musulmans pauvres faisaient de même, conversant, rêvant, dormant, sous leur djellabah ou leur burnous. Le soleil était chaud sur les portes de la Kasbah, sur les murailles, et, plus loin, sur la mer. La foule montait

et descendait la rue aux marches larges. Saoud parlait toujours. Et mon âme également était un paradis.

« Soudain tout a changé. Des étrangers – il y en avait bien une dizaine –, des hommes et des femmes, se sont arrêtés devant notre terrasse. Celui qui les conduisait je le connaissais bien, c'était Ali, le guide des riches voyageurs. D'habitude, il les emmène sur le toit de l'ancien palais des Sultans, parce que là se trouve le café maure le plus cher, le plus propre, et avec la vue la plus belle. Mais ces étrangers étaient curieux de vivre pour une fois, et pour quelques instants, comme les pauvres de Tanger. Seulement, ils ne pouvaient pas s'asseoir par terre dans leurs beaux habits, et Ali le guide a demandé au patron du café de mettre sur la terrasse des tables et des chaises. Pour cela, il fallait de la place. Mais le patron savait qu'il tirerait plus d'argent à ces dix étrangers qu'à cent de ses clients ordinaires et il a ordonné à tout le monde de se serrer ou de partir. Tout le monde a obéi, mais Saoud est resté là où il était. Et moi avec lui. Et quand les étrangers ont été installés, Saoud s'est levé, a craché à leurs pieds et a quitté la terrasse. Le patron a couru derrière lui, criant : "Arrête, tu n'as rien payé. Mon argent ! Mon argent !" Et Saoud a dit : "Esclave obèse, pour toi je n'ai qu'une monnaie." Et il a tiré à demi son poignard hors du fourreau de cuir. Et nous avons descendu la rue qui mène à la basse ville.

« Au bout des marches, j'ai demandé à Saoud :

« — N'en va-t-il pas de même avec les riches étrangers dans le Maroc des Français d'où tu viens ?

« À ce moment, j'ai eu peur, tant les dents de Saoud ont ressemblé à celles d'une hyène, et, cette fois, il ne riait point. Il m'a saisi par le cou et ses doigts étaient de fer et il serrait si fort que mes os pliaient, et il a dit :

« — Il n'y a pas un Maroc des Français, et il n'y a pas un Maroc des Espagnols et il n'y a pas un Maroc de Tanger ! Pour moi, tous ces pays n'en font qu'un, et c'est mon pays, le pays de mes pères, fidèles à la vraie foi, guerriers et hommes libres.

« Le sang me frappait aux oreilles et je ne savais pas si c'était à cause de la main furieuse de Saoud ou de ses paroles magnifiques. J'ai crié :

« — Lâche mon cou, je t'en prie. Je ne suis qu'un enfant difforme et sans force, mais je pense comme toi.

« Saoud a bien regardé mes yeux et il a vu la vérité de mes sentiments. Il a laissé sa main sur mon cou, mais au repos, en amitié. Et il a médité quelque temps. Puis il m'a demandé si je connaissais bien les environs de Tanger.

« — Même aveugle, je pourrais me promener tout seul du cap Malabata aux grottes d'Hercule, ai-je répondu.

« Et Saoud m'a dit :

« — Alors, tu vas me conduire sur-le-champ à l'endroit qui a pour nom Sidi Kacem.

« — Mais Sidi Kacem est bien loin, ai-je dit, nous n'y serons pas avant le soir.

« — Rien ne peut me convenir davantage, a dit Saoud.

« C'est alors que je me suis souvenu du petit âne qui m'attendait à l'Hôpital des Animaux Malades. Je l'avais déjà trop longtemps abandonné. Pris entre deux désirs, je ne savais que faire et Saoud a cru que j'avais peur de la fatigue.

« Il m'a dit :

« — Sois tranquille, quand tu ne pourras plus mettre un pied devant l'autre, je te porterai sans peine, et tes deux bosses.

« J'ai senti la chaleur de la honte autour des pommettes et au creux de mes genoux, mais que pouvais-je répondre à Saoud ? Pouvais-je dire à un homme, à un chasseur, à un guerrier comme lui que j'hésitais à rester en sa compagnie, en son amitié, pour aller soigner un bourricot ? C'était acquérir pour toujours son mépris, son dégoût. Et je fus pris d'un sentiment mauvais contre le Prophète des Bêtes Blessées, et son hôpital, et ma pitié et mon imbécillité, et contre le petit âne lui-même. Et j'ai crié avec rage :

« — Suis-moi, ô Saoud, si tu peux me suivre.

« Excusez-moi, mes amis, de paraître immodeste, mais telle est la vérité : je suis bon coureur et même, parmi tous les garçons qui vivent dans les rues, le meilleur de beaucoup. Ce don m'est venu malgré moi. Quand j'étais un enfant sans force et sans jugement, tous les autres me persécutaient à cause de mon corps infirme ; la fuite était ma seule défense. Ainsi, mes jambes sont devenues très rapides et mon souffle profond.

« Donc, je me suis élancé hors de la ville, dans la direction du soleil couchant, certain de distancer Saoud, car les hommes forts, s'ils ont plus de résistance, vont à l'ordinaire moins vite que les garçons de mon âge. Mais Saoud n'était point pareil aux hommes que j'avais pu connaître dans Tanger ou ses alentours. Il n'avait pas mené sa vie dans un souk ou derrière un comptoir, ou encore courbé sur un champ. Il m'a rattrapé en quelques bonds. J'ai espéré alors le dépasser par l'endurance. Là encore, j'ai vu bientôt la vanité de mon orgueil. Saoud se tenait à mes côtés sans effort. Sa foulée était longue, souple et facile, et son souffle léger. Et il continuait de porter, sous ses longs cheveux que le vent de la course chassait en arrière, la tête aussi droite que l'aiguille des minarets. S'il avait voulu, c'était moi qui n'aurais pas été capable de le suivre. Mais au lieu de m'humilier, il m'a dit sans moquerie, comme à un égal :

« — Pourquoi nous hâter ainsi, Bachir ? À cette allure – car tu cours presque aussi bien que les garçons de ma tribu – nous arriverons bien avant le soir. Et il sera trop tôt pour moi.



« Alors, nous avons marché l'un près de l'autre, d'un bon pas tranquille, et tour à tour la poussière des chemins et l'herbe des sentiers étaient douces à nos pieds nus. Ô mes

amis, combien il est merveilleux de faire route avec un tel compagnon, sans rien d'autre dans la tête que l'amitié et la liberté ! Nous traversons des ruisseaux, des douars, des bois, des champs cultivés. Tout était riant à la chaleur de midi. Mais Saoud ne partageait pas mon plaisir. "Cette terre, disait-il, est trop douce et trop molle. Elle affaiblit ses habitants. Regarde-les Bachir... Crois-tu qu'ils sont capables de manier et d'aimer un fusil ? Et, sans fusil, il n'y a pas d'hommes libres."

« Ainsi, nous avançons vers le grand Océan, du côté où le soleil se couche. Mais à mesure que se rapprochait l'endroit où je devais conduire Saoud, il aimait mieux le pays qui devenait désert et très sauvage. Et quand nous sommes arrivés, enfin, au sommet de la haute colline de sable qui cache aux voyageurs venant de l'intérieur des terres la plage de Sidi Kacem, alors Saoud a poussé un long cri aigu, comme une prière.



« Car, en vérité, ce que nos yeux ont découvert à cet instant, était bien fait pour montrer à l'homme toute la grandeur d'Allah. Nous nous trouvions sur une grande dune balayée par le vent et plantée de bosquets d'oliviers sauvages. Et devant nous, à perte de vue, couraient d'autres dunes, tout à fait désertes, tout à fait nues, de plus en plus basses et elles finissaient sur une plage immense, et là commençait le grand Océan, celui qui n'a pas d'autre

borne que le ciel. Dans cet espace il n'y avait pas un être humain, pas une bête, pas une habitation, sauf sur notre main droite, caché par les oliviers, le marabout de Sidi Kacem et, à côté, la maison de son gardien. Et comme le soleil touchait déjà la mer, la blanche coupole du marabout devenait couleur de rose. Et je pensais, ô mes amis, que d'âge en âge, chaque soir, le mausolée du saint avait vu le grand soleil tomber dans le grand Océan.

« Mais Saoud nourrissait d'autres soucis. "Il y a encore trop de lumière, m'a-t-il dit. Je dois attendre que la nuit vienne." »

« Nous nous sommes étendus sur la crête de sable, la tête sur des racines d'oliviers sauvages. Et Saoud m'a parlé des dunes sans eau, sans vie, qui, après Agadir, s'étendent jusqu'au Rio de Oro et qu'il avait traversées le long du grand Océan. »

Bachir demeura songeur un instant, puis :

« Quand la nuit a été bien sombre, dit-il, Saoud s'est dirigé vers le tombeau du Saint et j'ai cru qu'il allait y entrer pour lui adresser une prière. Mais il ne l'a pas fait et il est allé jusqu'à la petite maison voisine, celle du gardien. La porte s'est ouverte et un homme qui tenait une lampe à huile nous est apparu sur le seuil. Il portait une gandoura blanche, très propre, et sur la tête le turban vert des pèlerins pieux qui ont été à La Mecque, mais noué selon la façon qui se pratique dans la secte des Darkaoua. »

— Attends, s'écria Selim, le vendeur d'amulettes, en secouant, au bout de son bâton, sa marchandise cliquetante, attends ! N'était-ce pas le cheikh qui par la suite...

— Attends toi-même, répliqua vivement Bachir, chaque chose viendra en son temps, en sa place. Pour l'heure dont je parle je ne savais rien de cet homme sauf qu'il m'inspirait un respect profond, puisque Saoud, que je n'avais vu plier devant personne, s'est courbé très bas devant lui, et a baisé le pan de sa gandoura.

Et Bachir reprit :

« L'homme au turban vert a élevé sa lanterne vers moi et Saoud a dit : "Ce garçon m'a servi de guide. Il est prompt et sûr."

« Alors le seigneur darkaoua m'a dit : "Paix et vertu sur toi." Et il a dit encore : "Tu seras utile un jour à la liberté des fidèles. Mais, ce soir, tu vas attendre Saoud devant le tombeau de Sidi Kacem en méditant à la vie de ce grand saint."

« Puis Saoud est entré dans la maison du gardien et la porte s'est refermée sur les deux hommes.

« Et j'ai bien essayé, d'abord, de suivre le conseil du chef darkaoua. Mais mon intelligence est faible et mal instruite. De Sidi Kacem, je savais seulement qu'il avait été fils de roi, et qu'il avait tout abandonné pour se retirer en ce lieu désert. Ce n'était pas assez pour y penser longtemps. Et la lune s'était levée et tout prenait vie. Alors je suis descendu sur la plage et je me suis amusé avec les vagues et le sable. Puis j'ai regagné le sommet de la grande dune et je me suis assis entre les oliviers sauvages. Et j'ai commencé de rêver, et, aujourd'hui encore, je ne saurais dire si mes songes étaient ceux du sommeil ou d'un esprit éveillé. Je me voyais compagnon de Saoud et le suivant partout, dans tous ses voyages. Et je me sentais si bien, et c'était si merveilleux, que je suis revenu à moi seulement avec le soleil déjà très haut.



« J'ai couru à la pauvre maison près du tombeau de Sidi Kacem. Elle était ouverte et vide. Le cheikh darkaoua n'était plus là. Ni mon ami Saoud au grand poignard. Il n'y avait que les traces de leurs pas sur le sable. Elles se séparaient très vite et se perdaient en terrain dur.

« Je me suis senti seul, abandonné, désespéré. Et je me suis souvenu de l'Hôpital des Animaux Malades et je me

suis mis à courir de toutes mes forces vers Tanger.

« Vous avez oublié, j'en suis sûr, ô mes amis, combien m'était cher ce petit âne que j'avais amené chez le Prophète des Bêtes Blessées. Et quoi d'étonnant à cela puisque moi-même je l'avais si longtemps oublié ? Mais sur le chemin du retour, les sentiments que, par honte devant Saoud, j'avais méprisés et chassés de mon cœur, se sont mis à me poursuivre comme du feu. Je revoyais le bourricot épuisé, déchiré, s'appuyant contre le mur du *foundouk*, et la misère de ses yeux, et leur confiance, et les soins que je lui avais donnés, et le besoin qu'il avait de moi. Toute ma pitié, toute mon amitié reprenaient une force terrible. Et je pressais ma course jusqu'à en étouffer.

« "Il est en train de mourir... Il est mort... Il est déjà aux mains des débitants de charogne... Et c'est mon œuvre... Je l'ai voulu ainsi. Je l'ai rejeté... Je l'ai renié..."

« Voilà ce que je me suis dit à chaque instant, à chaque foulée qui me rapprochaient de la ville.

« Et, en vérité, je ne sais pas comment j'ai pu arriver si vite, et là, forcer mes jambes à me porter toujours plus vite jusqu'à l'Hôpital des Animaux Malades. Mais quand je me suis trouvé devant ses murs, mon souffle m'a quitté par crainte encore plus que par fatigue, et j'ai dû attendre longtemps avant de pouvoir avancer. Enfin j'ai passé le seuil, et, sans chercher à voir M. Evans, j'ai marché vers l'écurie où avait été mis le petit âne. La porte en était fermée et j'ai dû la pousser deux fois pour entrer, tellement mon bras était faible. Je savais, je sentais que par ma faute le petit âne était crevé et qu'une autre bête malade avait déjà pris sa place.

« Et une fois dans l'écurie j'en ai eu la certitude. Il y avait bien là un bourricot enveloppé d'une sangle, mais il se tenait si fermement sur ses pattes, et son œil avait tant de clarté, de brillant, que ce ne pouvait pas être le même

petit âne. Je me suis approché de lui en hésitant. Et alors, ô mes amis, il a commencé à braire avec gentillesse, avec gaieté ; ses oreilles, toutes les deux, se sont agitées de haut en bas et de bas en haut, et il a tendu son museau vers mon cou. Il me reconnaissait, il m'accueillait, il me faisait fête.

« Mais alors même je n'ai pas cru ce que je voyais. Je m'étais senti trop coupable, j'avais trop porté l'assurance du malheur. Un seul homme pouvait m'en délivrer. Et j'ai osé interrompre dans son travail M. Evans, qui était en train de mettre du plâtre à la patte cassée d'un chien. Je pensais qu'il allait me faire des reproches très durs, mais le Prophète des Bêtes Blessées m'a parlé doucement :

« — Tu as remis le bourricot sur le chemin de la vie, a-t-il dit. À présent il est sauvé, mais ses plaies seront très longues à guérir, si on ne le soigne pas avec attention et une application très grandes. Ici, personne n'a le temps de le faire. Veux-tu encore t'occuper de lui ?

« J'ai crié alors :

« — Que mes bras et mes jambes se dessèchent et qu'Allah tout-puissant me couvre de pustules plus nombreuses encore que le petit âne, si je l'abandonne de nouveau avant qu'il ne soit sain et fort comme il ne l'a jamais été.

« Puis je me suis élancé vers l'écurie et le petit âne s'est mis de nouveau à braire de joie et à remuer les oreilles et je me suis serré contre lui, et la poitrine me faisait mal à force de bonheur.

« M. Evans est venu un peu plus tard, avec beaucoup de médecines, et disant :

« — Il s'agit maintenant de faire disparaître le plus vite possible la peau brûlée, morte, et de fortifier la peau neuve et tendre qui va se former à la place.

« Il m'a expliqué ensuite la façon de faire les pansements tout à fait propres et d'étendre les onguents et de mettre les poudres, et d'enlever les croûtes. Ces soins étaient assez compliqués sans doute, mais quand je pensais à ceux que j'avais eus à donner au petit âne pendant les deux nuits que nous avons passées à l'Hôpital des Animaux Malades, tout me semblait d'une facilité surprenante.

« Il faut dire qu'il se prêtait avec la plus grande gentillesse aux pinces qui le meurtrissaient, aux liquides qui le brûlaient. Il savait que j'étais son ami, et il savait que si j'étais forcé de lui faire mal c'était pour son bien. En vérité, ce petit âne était très intelligent.

« Et il était encore très jeune et très joueur. Tantôt il faisait semblant de me mordre et tantôt il attrapait dans ses dents un pan de ma chemise et tantôt il me chatouillait l'oreille avec son oreille. Les forces lui revenaient vite.

« Un jour, M. Evans a dit que le bourricot n'avait plus besoin d'être soutenu et c'est moi qui ai défait la sangle par laquelle il était enveloppé. Ô mes amis, si vous aviez vu avec quels ménagements le petit âne a fait ses premiers pas, puis comme il a pris de l'assurance, et de quelle mine fière il s'est mis à marcher autour de l'écurie ! C'était une joie de le regarder. Soudain, il s'est affaissé contre le sol et j'ai eu très peur. Mais le Prophète des Bêtes Blessées m'a retenu alors que je voulais porter secours au bourricot :

« — Ne crains rien, Bachir, a-t-il dit, ce petit âne sait très bien ce qu'il fait. Il n'est pas tombé, il n'a pas glissé, il s'est couché volontairement parce qu'il peut, enfin, s'y risquer sans péril. Vois donc !

« En effet, le petit âne agitait ses sabots, ruait en l'air, et poussait des braiements de grand plaisir. Il s'amusait beaucoup.

« À partir de là, nous avons vraiment commencé à devenir bons camarades, le petit âne et moi. Avant, je ne

pensais qu'à le voir survivre et pour lui j'étais seulement un guérisseur. C'était assurément une profonde amitié. Mais on ne se connaissait pas. Maintenant, nous n'avions plus d'autre souci que de passer notre temps ensemble. Car je ne le quittais point pour ainsi dire. Je dormais dans l'écurie, sur la même botte de paille et contre lui, ce qui me tenait bien chaud. Le matin je lui donnais des soins, je le nettoyait, puis je lui portais à manger, puis je le faisais promener dans la cour, et on s'amusait à se dépasser l'un l'autre, et quand il m'obéissait bien je lui donnais des carottes jeunes et fraîches. Je les achetais avec l'argent que me rapportaient Omar et Aïcha, qui admiraient beaucoup les tours que j'enseignais à ce petit âne très intelligent. Puis j'avais à le soigner encore et nous faisions la sieste tous les deux. Ensuite, on s'amusait de nouveau dans la cour. Le soir venait. Je le nettoyait une dernière fois, je lui préparais une litière fraîche et on s'endormait côte à côte.

« Les jours passaient de cette manière. Chaque matin, le petit âne se réveillait plus robuste, plus gai, plus affectueux. Il apprenait le bonheur de vivre. Et chaque matin, j'examinais sa peau et je la voyais renaître, petit à petit, pouce par pouce. On eût dit une étoffe qui se recousait d'elle-même, par le dedans. L'arrière-train et les flancs ont été les premiers à guérir, puis les genoux, puis les paturons. J'ai eu un peu plus de mal avec la tête, mais elle est devenue bien claire, elle aussi. L'échine seule est restée longtemps à vif et mouillée de pus. Enfin, elle a commencé de sécher. Alors M. Evans m'a dit de conduire le petit âne par une laisse hors de la ville, jusque dans un pré qui appartenait à l'Hôpital des Animaux Malades :

« — Il est temps que ce bourricot reprenne le goût de l'herbe et du grand air, a dit M. Evans.

« Vous allez bien rire du pauvre Bachir, mes amis, quand vous saurez que ces paroles de M. Evans, au lieu de me faire ressentir une joie nouvelle, m'ont glacé de peur. J'ai

vu dans un seul instant le petit âne écrasé par une lourde automobile, étouffé par la foule, lapidé par les enfants des rues. On aurait dit que je n'avais jamais croisé des centaines de bourricots trotinant sans dommage à travers Tanger et se frayant un chemin dans la presse la plus serrée. Mais, pour moi, le petit âne que j'avais connu si faible, mourant et ne revenant que peu à peu à la vie, n'était en rien pareil aux autres. Il me semblait encore si fragile, si délicat, qu'il devait rester à l'abri de tout dans l'Hôpital des Animaux Malades. Et j'ai dit à M. Evans que je me sentais incapable de faire ce qu'il m'ordonnait.

« — Très bien, a répondu le Prophète des Bêtes Blessées, ce sera donc un de mes infirmiers qui mènera le bourricot à sa première promenade.

« Tout mon sang est alors monté à ma tête et j'ai osé, moi, indigne, crier avec colère à M. Evans.

« — Un infirmier ? Je ne veux pas ! Jamais !

« J'étais comme fou à la pensée de ce petit âne mené par un homme qui ne l'aimait pas, qui ne l'avait pas soigné, qui ne saurait point le protéger contre les dangers des rues, qui ne prendrait même pas la peine de chasser les mouches de son dos encore malade. Et aussi je ne pouvais pas supporter l'idée qu'un autre verrait le petit âne dans son premier plaisir de liberté. Je lui ai donc passé un licol aussi doucement que j'ai pu et nous sommes sortis.

« Lui, il marchait sans crainte, dignement, les naseaux larges ouverts, respirant toutes les odeurs et s'en réjouissant. Mais tant que nous avons été dans la ville, j'ai tremblé. Je tournais la tête sans arrêt, à droite, à gauche, en avant, en arrière. Et je couvrais de mon corps le petit âne dès que je voyais approcher de nous un bourricot estropié, galeux ou saignant. Et vous savez mes amis, si Tanger en est plein !

« Seule la paix de la campagne a mis fin à mon anxiété. Et j'ai laissé trotter le petit âne, en courant derrière lui, jusqu'au pré où je devais le conduire. Mais là quelle récompense ! Si vous aviez vu comment le petit âne s'est roulé dans l'herbe, si vous aviez entendu ses braiements bienheureux ! Et il se relevait et se frottait contre moi, et s'échappait et je le poursuivais, et il se jetait par terre ! Quels jeux nous avons eus ! Le matin tout entier a passé comme un instant.

« Quand l'heure est venue de rentrer, je l'ai brossé avec mes mains pour lui enlever brindilles et débris de terre et je me suis reculé pour voir s'il était bien propre. Alors, ô mes amis, je n'en ai pas cru mes yeux tant le petit âne était beau. Je pense qu'à l'Hôpital des Animaux Malades je m'étais trop penché et de trop près sur son corps qui guérissait peu à peu ; là-bas je n'apercevais plus que les plaies et les croûtes. Tout à coup, dans le pré, je l'ai vu enfin tel qu'il était vraiment : blanc comme lait ; avec la peau la plus fine, la plus neuve du monde ; et un poil léger et doux ainsi que des cheveux d'enfant.

« Or, tandis que je le contemplais dans l'admiration et le ravissement, ma vue a semblé se brouiller en même temps que mon esprit. Au lieu de la prairie sur laquelle, à cet instant, mes pieds étaient posés, j'en ai aperçu une autre bien plus grande, bien plus riche et très fleurie, qui se trouvait dans un magnifique domaine de la Montagne. Et là, harnaché de soie et d'or, avec son ruban bleu au cou, jouait un petit âne sans pareil à aucun autre, qui appartenait à une petite fille belle et méchante entre toutes. Et pourtant ce merveilleux petit âne ressemblait exactement à l'estropié, au galeux du *foundouk*, au bourricot mourant que j'avais soigné à l'Hôpital des Animaux Malades.

« Ai-je couru à lui ? Au contraire, me suis-je approché en hésitant ? Tout ce que je peux dire c'est que mes mains

étaient très faibles, très froides, quand j'ai pris l'une de ses oreilles, puis l'autre pour les examiner... Et je suis devenu tout entier tremblant et glacé quand j'ai retrouvé les marques de reconnaissance que rien n'efface : deux étoiles à sept pointes. Car, chez la terrible vieille dame Lady Cynthia, ce petit âne portait les mêmes étoiles. »

Une vaste et heureuse rumeur éclata aux dernières paroles de Bachir. Rien ne pouvait donner à la foule un aussi vif plaisir que de voir cheminer ensemble les péripéties d'un conte et les volontés du destin.

— Alors, c'était bien lui, ô mes yeux ! s'écria Zelma la bédouine, en élevant les bras à la hauteur de son front tatoué.

Et Mohamed, l'écrivain public, expliquait avec passion à ses voisins :

— La terrible vieille dame l'a cédé à un marchand, qui l'a revendu et le bourricot est allé de maître en maître, s'abîmant de plus en plus, jusqu'à ne plus rien valoir.

Et Abderraman, le badaud, s'étonnait sans mesure :

— Mais toi, disait-il à Bachir, toi, tu l'as remis sur pied, sans savoir ce que recouvrait cette peau en guenilles !

— C'était écrit ! Assurément ! cria Selim, le marchand d'amulettes.

— Assurément ! Assurément ! c'était écrit ! approuva la foule.

Alors, le sage vieillard Hussein, qui vendait du khôl, demanda doucement à l'enfant bossu :

— Mais ce petit âne, là-bas, dans la propriété de la Montagne, il ne pouvait souffrir ton approche ? N'est-ce pas que tu nous as raconté ?

Et Bachir répondit avec déférence au bon vieillard :

— Ta mémoire est aussi fidèle que ton âge est vénérable, ô mon père. Et tel, en effet, le petit âne s'était montré à mon égard, si bien que, l'ayant retrouvé, j'ai fait, sans réfléchir, plusieurs pas en arrière, par crainte d'un nouvel affront ou de quelque ruade.

— Hé bien, qu'a-t-il fait, lui ? s'écria Zelma la bédouine.

Et son impatience fut soutenue par des voix très nombreuses. Alors, Bachir poursuivit :

« Hé bien, ce petit âne m'a regardé fixement, tristement. Et ses yeux étaient d'une intelligence incroyable. Et ils me disaient : "Je t'ai reconnu tout de suite et dès le seuil du *foundouk* où je mourais de mauvais traitements. Je n'étais plus, alors, arrogant et stupide et gâté par les riches, comme au temps où je t'ai repoussé parce que tu sentais la misère. J'avais souffert tant et tant, que j'en étais arrivé à mieux comprendre les choses de ce monde. À présent, je t'aime ainsi que mon sauveur et mon prince."

« Ainsi m'a parlé le petit âne avec ses yeux. Puis il s'est avancé vers moi et il a posé son museau sur ma bosse avant et ses longues oreilles qui remuaient ont éventé ma figure comme des ailes. Et dans mon bonheur je n'ai plus pensé à son ancienne inconduite. »

Hussein, le pieux vieillard qui vendait du khôl, fit alors cette remarque :

— En l'oubliant, tu as montré de la sagesse, mon fils, car on voit beaucoup de têtes gonflées par les honneurs ou la fortune qui ne sont pas celles d'un simple bourricot.

— Bien dit ! bien dit ! cria la foule.

Et Bachir poursuivit :

« M. Evans se trouvait dans la cour de l'Hôpital des Animaux Malades, quand j'y ai ramené le petit âne tout blanc, tout brillant, tout luisant de santé.

« — Tu sais, m'a dit le Prophète des Bêtes Blessées, je ne pourrai plus le garder longtemps, il faudra que je le donne à un maître.

« À ces paroles, mes genoux ont commencé à faiblir. Oh ! je savais bien que cela devait arriver un jour, mais ce jour me paraissait impossible. Et voilà que M. Evans l'annonçait.

« Le petit âne est venu poser son museau contre ma bosse de devant qui l'amusait beaucoup, je l'ai caressé tristement derrière les oreilles, et mes doigts ont senti sous son poil si doux la seule trace impossible à effacer, les étoiles à sept pointes, dont l'avait marqué son premier propriétaire. J'ai repoussé vivement le petit âne qui allait bientôt appartenir à un autre. Lui, il a secoué la tête et m'a regardé avec étonnement.

« M. Evans m'a dit alors :

« — Je crois qu'il n'est pas content de son nouveau maître.

« Je n'ai pas compris, mais M. Evans m'a dit encore :

« — Tu vois bien : il est content de toi.

« Cette fois mes genoux ont eu peine à me porter. Tout s'est mêlé dans ma tête et j'ai murmuré :

« — Est-ce que vraiment... par Allah miséricordieux, est-ce qu'il me faut croire... est-ce que tu ne ris pas de moi ?

« M. Evans a baissé plusieurs fois sa figure de plâtre et il a dit :

« — Tu as fait revenir le bourricot de la mort, il est à toi.

« Mais je ne pouvais pas croire encore et j'ai crié :

« — Ce petit âne, ce merveilleux petit âne blanc ?

« Et le Prophète des Bêtes Blessées m'en a donné l'assurance la plus solennelle. Alors je me suis courbé pour embrasser le bas de sa blouse.

« En vérité, ô mes amis, les meilleurs parmi les infidèles ont des manières étranges. M. Evans a fait brusquement un pas en arrière et, m'ayant défendu avec sévérité de le remercier ainsi, m'a quitté sans ajouter un mot. En d'autres circonstances j'aurais sans doute souffert d'un pareil changement d'humeur, mais comment aurais-je pu y songer à cet instant ? Un museau doux et tiède est venu se poser sur ma bosse. Celui de mon petit âne blanc... »

Même si une émotion trop vive n'avait coupé alors le récit de Bachir, il eût été empêché d'en poursuivre le cours tout de suite, tellement fut violent le tumulte des questions, des cris, des exclamations, des suppositions qui éclata autour de lui.

— Tu as eu aussi un bourricot à toi ? s'écria Caleb, le marchand d'eau. Et plus beau que le mien ?

— Mais comment as-tu fait pour le nourrir ? demanda Fuad, le bon cultivateur.

— Pourquoi ne l'as-tu montré à personne ? cria Zelma la bédouine. J'aurais tant voulu caresser son poil aussi tendre que des cheveux d'enfant.

— C'est qu'il l'a vendu tout de suite. Et pour un bon prix, j'en suis sûr, glapit le prêteur Nahas.

— Je pense plutôt qu'il l'a caché pour ne pas faire de jaloux, dit le doux vieillard Hussein qui vendait du khôl.

Et Selim, agitant ses amulettes, et Ismet, roulant ses muscles de débardeur et bien d'autres encore, montrèrent à leur façon et selon leur nature les sentiments qui leur étaient inspirés par la nouvelle qu'un enfant deux fois

bossu, et mendiant, avait été le maître d'un merveilleux petit âne.

Enfin Bachir leva sa main droite, obtint le silence, et poursuivit en ces termes :

« Vous aurez la réponse à tous vos étonnements, je le jure. Mais apprenez d'abord que personne parmi vous n'a pu être aussi émerveillé que moi quand j'ai compris - et fini par croire - que le petit âne m'appartenait. Oh ! je le sais, bien peu de ceux qui m'écoutent ici ont connu la richesse ou même un lendemain assuré. Le plus pauvre cependant possède quelque chose à lui : quand ce ne serait qu'une touffe de blé, une mesure, un tapis, un serpent, un poulet, une femme. Or, pensez mes amis, que je n'ai rien eu jamais. Pensez que, dans ce domaine, et à moins d'être insensé, m'étaient interdites même les bénédictions de l'espérance. Et voilà que le petit âne blanc, digne d'un enfant de roi, devenait ma propriété, mon bien, était à moi, à moi. À moi !

« Certains de vous ont demandé comment j'entendais pourvoir à son existence. Oh ! je n'ai pas été inquiet un instant. Si j'avais eu assez d'esprit et de chance jusque-là pour assurer ma nourriture et celle d'Aïcha et d'Omar, je saurais bien satisfaire à la faim d'un petit bourricot, me disais-je. Quelque travail en plus et quelque ingéniosité y suffiraient aisément. Et quand le petit âne serait devenu vraiment tout à fait guéri, c'est lui qui m'aiderait. J'irais l'offrir, avec moi pour guide, aux enfants des riches étrangers comme ceux que j'avais regardés souvent tandis qu'ils se promenaient sur des bourricots de louage. Et mon petit âne à moi, étant le plus beau, le plus gai, le plus sage, et le plus intelligent, on le demanderait sans cesse. Mais je ferais bien attention à ce qu'il ne se fatigue pas. Et que la selle soit toujours bien propre et bien ajustée. Et pour cela je demanderais conseil à mon ami Flaherty à la moustache

rouge parce qu'il savait tout ce qui concerne le harnachement. Et pour la selle j'irais voir le propriétaire du *foundouk* parce qu'il en a toujours à bon prix, que les caravaniers lui laissent en gage. Et je pouvais lui en échanger une contre mes chansons qu'il aime beaucoup...

« Tels étaient les projets que j'ai faits et les rêves que j'ai rêvés dans la journée où j'ai reçu le petit âne blanc en cadeau de M. Evans, le Prophète des Bêtes Blessées. Et j'ai continué ces projets et ces rêves le lendemain matin et les matins qui ont suivi, tandis que je menais le petit âne dans son pré. Quelques-uns se sont étonnés ici de ne pas m'avoir vu l'y conduire. C'est que je partais à l'aube et ne revenais le chercher que le soir tombé. Et je prenais bien soin de suivre les ruelles les plus désertes. J'avais tant de bonheur que cela m'effrayait. Je redoutais pour le petit âne les esprits envieux qui se cachent dans le cœur des méchantes gens et aussi le mauvais œil. En outre, je voulais étonner tout le monde à l'instant où j'apparaîtrais montant le petit âne sur une selle magnifique.

« Or, cela était encore impossible. D'abord, je n'avais pas de selle, et, même si je l'avais eue, je n'aurais pas eu la cruauté de la mettre sur le dos du petit âne, car son échine et son garrot étaient encore à vif. La peau commençait bien à repousser, mais plus fine, plus transparente que ces très minces feuilles de papier avec lesquelles les fumeurs roulent leurs cigarettes. Une fois, par impatience, j'avais essayé dans le pré de m'asseoir sur le petit âne. J'avais employé pour cela les précautions les plus grandes et fait tout au monde pour rendre encore plus léger mon corps qui, malgré mes bosses, n'est pas lourd. Hé bien, mon petit âne a rué si fort, lui si gentil à l'ordinaire, que j'ai sauté sur l'herbe pour ne pas tomber. Ensuite, tout le long du jour, il a refusé de s'amuser avec moi.

« Il me fallait donc attendre l'instant de ma gloire - une semaine environ, avait dit M. Evans.

« En attendant, je me rendais chaque soir au *foundouk* pour y gagner en chantant la selle que j'avais déjà choisie et qui était superbe, toute de cuir bleu avec beaucoup de clous qui semblaient tout à fait en or.

« Et là, une nuit, mon destin a croisé de nouveau le destin de Saoud. »

Bachir ferma les yeux et se tut, attendant le bruit familier des voix curieuses et la rumeur des commentaires. Mais aucune parole ne s'éleva du cercle des visages qui se fermaient sur lui. Et, forcé par le silence plus qu'il ne l'eût été par un flot d'objurgations, Bachir reprit :

« Saoud était en train de s'entretenir dans la cour du *foundouk* avec des caravaniers très maigres, tous armés de poignards et que je n'avais jamais vus à Tanger. Je l'ai reconnu parmi la foule des voyageurs et des marchands malgré la mauvaise lumière des lampes en plein air. Je l'ai reconnu tout de suite et de loin et sans même distinguer son visage qui n'était pas tourné de mon côté. Saoud seul avait le cou pareil à l'aiguille des minarets, sous des cheveux aussi luisants et sauvages. Et mon cœur s'est mis à frapper très rudement contre mes côtes, et, sans savoir pourquoi, j'ai eu un mouvement pour m'enfuir. Mais j'ai voulu attendre encore un instant pour bien admirer comment il avait l'air d'être, en ce lieu de passage, le seigneur de tous les hommes et de toutes les bêtes.

« Cet instant a suffi. Saoud avait sans doute le sang de la nuque très sensible aux regards car ses yeux sont allés de mon côté. J'avais beau être petit et chétif et noyé dans la foule du *foundouk*, il m'a découvert. Alors il m'a souri en avançant ses dents d'hyène et je suis allé à lui. Et il m'a salué en égal d'âge et d'amitié. Et il a congédié les hommes de caravane. Et il m'a emmené manger comme un riche

dans un restaurant près des remparts. Et là il m'a demandé si je voulais l'accompagner de nouveau à Sidi Kacem le jour suivant. Et il m'a dit que le chef Darkaoua aurait plaisir à me parler.

« À ce moment encore, un esprit m'a conseillé de fuir Saoud. Mais pourquoi aurais-je refusé ? Le petit âne, cette fois, était guéri. Quant aux cicatrices de son dos, il lui serait profitable de passer un jour sans aller au pré où l'herbe, à cause des chaleurs de l'été, commençait à devenir sèche et mordante. Et je pensais au plaisir de faire la route avec Saoud le guerrier, aux histoires qu'il me raconterait, aux oliviers sauvages sur la dune, à la coupole blanche du tombeau du Saint et à l'homme au turban vert, si grave et mystérieux.

« Nous sommes partis le lendemain, à l'heure de midi, et nous avons marché sans nous hâter, Saoud voulant arriver à Sidi Kacem encore plus tard que le jour où je l'y avais conduit. Cette fois, d'ailleurs, il n'avait pas besoin de guide. Il connaissait bien le chemin et même il a pris souvent des sentiers détournés que je ne lui avais pas indiqués. On voyait qu'il avait fait plusieurs voyages dans cette région, seul ou avec d'autres que moi. Cependant il ne me l'a pas dit. Et il ne m'a pas dit davantage où il était allé pendant son absence, ni pourquoi il tenait si fort à rejoindre Sidi Kacem seulement à la nuit noire. Et moi, je ne lui ai rien demandé. La courtoisie m'en empêchait. Et aussi, malgré ma curiosité qui était grande, le sentiment du secret me donnait un vif plaisir. Que pouvais-je craindre auprès du grand Saoud, qui avançait avec légèreté et nonchalance, ses cheveux sauvages flottant sur les épaules, sa main sur le long poignard et chantant à mi-voix les chants de guerre de sa tribu ?

« De temps en temps, je prenais ma fronde et je faisais tomber un oiseau. Et une fois que la chose avait été très

difficile et que j'avais tout de même réussi, mon ami Saoud m'a dit :

« — Dans quelques lunes, tu viendras me retrouver et je te donnerai un fusil, parce que, alors, je serai riche en armes, et je t'apprendrai à tirer.

« Et mon cœur s'est gonflé d'orgueil et j'ai pensé que j'arriverais chez Saoud sur mon âne blanc et ma selle bleue. Mais je ne lui en ai rien dit, pour lui ménager la surprise.

« Il faisait tout à fait obscur quand nous sommes parvenus au sommet de la dune où poussaient les oliviers sauvages. Là, presque à la lisière du bosquet, Saoud m'a dit :

« — Je te laisse pour quelques instants, mais, cette fois, ne bouge pas. Je t'appellerai sous peu.

« Il a disparu sans aucun bruit, dans la direction du tombeau qu'on ne pouvait plus voir. Je me suis assis sur mes jambes repliées, rêvant à mon ami Saoud et à mon petit âne blanc... Et personne au monde ne pouvait se sentir plus riche que moi.

« L'air était sombre et doux. Il n'y avait pas de lune et on n'entendait rien que le bruit du grand Océan sur le sable et un très petit murmure que faisaient les feuilles des oliviers sauvages.

« Soudain, ô mes amis, je me suis trouvé debout et mon sang était tout froid et mon corps tout raide et dur d'épouvante. Des cris terribles s'élevaient dans la nuit si calme, du côté où se trouvait la coupole de Sidi Kacem et la maison du gardien. Et puis des coups de feu ont retenti qui semblaient des coups de tonnerre. Et d'autres cris terribles, et d'autres coups de feu.

« La tête me tournait, et tout raide que j'étais, je tremblais très fort. Alors j'ai entendu contre mon oreille la

voix étouffée et sifflante de Saoud. "En bas, vite." Nous avons roulé le long de la pente sablonneuse jusqu'au pied de la dune et nous avons rampé vers un fossé recouvert d'une haie. Quand nous nous sommes trouvés dans le creux, bien cachés, Saoud m'a dit :

« — Arrache deux morceaux à mon burnous.

« J'ai fait comme il ordonnait, ce qui était facile, car son burnous n'était que haillons. Et Saoud m'a dit encore :

« — Attache très fort l'un de ces morceaux à ma cheville et l'autre à mon poignet, du côté de la droite.

« Je lui ai obéi et j'ai senti qu'à ces deux endroits le sang coulait beaucoup et que les os étaient brisés.

« — C'est bien, a dit Saoud, cependant que, tout tremblant, j'essuyais mes mains poisseuses contre les bords du fossé, le sable aura bu les traces du sang et maintenant l'étoffe va les garder.

« Sa voix était calme et son souffle égal. Pourtant il devait beaucoup souffrir. Il a dit encore :

« — Ces policiers étaient des fils de chiennes, des bâtards qui tiraient mal parce qu'ils avaient peur de mon poignard. Et ils auront peur de lui jusqu'à l'aube. Nous aurons le temps de revenir à Tanger, si tu m'aides comme il convient.

« Je lui en ai fait serment et il m'a répondu :

« — Je le savais. Tu es un homme avant l'âge, Bachir, et malgré tes deux bosses. Et tu es un ami.

« Saoud s'est tu pour quelques instants et, après ces paroles, j'ai compris que je n'avais plus peur et que j'avais reçu, dans ce fossé à l'odeur de terre et de sang, une force nouvelle pour toute la vie. Et Saoud a continué :

« — J'avais fait ta louange au cheikh Darkaoua, et il voulait t'employer pour ses grands desseins, car c'est un

homme de foi et de courage qui ne se résigne pas à voir son pays aux mains d'étrangers infidèles. Et il avait fait venir un bateau de fusils, et je devais les mener dans l'Atlas. Mais après t'avoir quitté j'ai trouvé près du tombeau du Saint ces fils de chiennes. Ils avaient tout appris par des traîtres et arrêté le cheikh. »

— Voilà, voilà, c'est bien ce que j'avais dit, cria Selim en faisant sonner très fort ses amulettes. J'ai entendu parler de l'affaire ici et dans la Kasbah.

— Et moi, à travers le port, gronda Ismet le débardeur.

— Et parmi les bourgeois qui sont mes clients, dit Caleb le porteur d'eau. Ils avaient tout lu dans les journaux. C'était une aventure terrible.

Et d'autres voulaient intervenir dans ces propos, mais Zelma la bédouine poussa un long you-you de pleureuse qui couvrit toutes les voix. Ensuite, elle demanda :

— Dis-nous, dis-nous vite, je t'en supplie, petit bossu, ce qui est arrivé au beau Saoud. Est-il mort dans le fossé maudit ?

— Oh ! non, Saoud n'était pas un homme à quitter la vie pour si peu, dit Bachir.

Et il poursuivit :

« C'est à grands et furieux coups de son long poignard que Saoud avait échappé aux policiers.

« — J'en ai touché plusieurs, disait-il, tantôt à la gorge, tantôt au ventre et tantôt aux yeux. Et ces fils de chiennes avec tous leurs fusils, ont seulement réussi à me blesser. Et ils n'oseront pas bouger durant la nuit. Donc si nous parvenons à Tanger avant le jour, et que j'y trouve une cachette jusqu'à demain soir...

« — Tu l'auras, tu l'auras, et la meilleure qui soit ! ai-je dit en pensant à l'Hôpital des Animaux Malades et à l'écurie dont j'étais encore le maître.

« — Alors demain, tu iras au *foundouk*, a dit Saoud, et tu trouveras les caravaniers du Sud à qui tu m'as vu parler. C'est eux qui devaient transporter les armes. Peut-être voudront-ils m'emmener. Et maintenant aide-moi à sortir de ce fossé. Il faut commencer notre route.

« Ô mes amis, j'avais déjà beaucoup appris de Saoud, mais ce n'était rien auprès de la leçon qu'il m'a enseignée sans dire une parole dans cette marche de retour. J'ai vu par lui qu'un homme, s'il le veut en vérité, peut traîner son corps impuissant derrière une âme indomptable. Et que, alors, Allah le soutient et le porte. Car moi, qui ai accompagné Saoud, je vous le demande : comment aurait-il pu accomplir sans cela un si long chemin avec une cheville traversée d'une balle et dont j'entendais sans cesse crier les os rompus ?

« De temps à autre, à vrai dire, il s'appuyait sur mon épaule et faisait quelque distance en sautant sur une jambe. Mais il reprenait très vite son pas habituel et, de nouveau, ses os criaient. Quant à lui, sa bouche ne s'est jamais ouverte pour une imprécation ou une plainte. Et si des gens nous avaient croisés, d'abord sur les sentiers, puis sur le grand chemin, personne n'aurait pu soupçonner son tourment. Et même pour moi il était invisible, à cause de la nuit qui me cachait le visage de Saoud. Seulement, parfois, j'entendais ses dents grincer comme la scie sur une pierre et, quand il devait s'appuyer sur moi, je sentais que toute sa peau était trempée et brûlante par la sueur de la souffrance. »

— Je reconnais bien là ces hommes du grand Sud, dit lentement Kemal, le charmeur de serpents. Mourants, ils

sont capables de ramper pendant des lieues à travers le désert pour arriver au point d'eau.

— Tel, en effet, était Saoud, s'écria Bachir.

Et il poursuivit :

« Sa cheville rompue l'a si peu empêché d'avancer que la nuit était seulement à sa moitié lorsque j'ai ouvert la porte de l'Hôpital des Animaux Malades, puis celle de l'écurie réservée pour quelques jours encore à mon petit âne blanc...

« Là, enfin, Saoud a reconnu qu'il avait un corps. Il s'est laissé tomber par terre et, tandis que j'allumais la lanterne, la respiration sortait en sifflant de sa gorge comme d'une outre percée. Mais dès que l'écurie s'est un peu éclairée, Saoud, sans rien me demander, a rampé jusqu'au seau d'eau fraîche que j'apportais chaque nuit et il a plongé sa tête dedans et il a bu comme une bête. Et alors j'ai vu qu'il avait passé dans sa ceinture, près du poignard, son bras cassé pour bien le maintenir pendant la marche.

« C'est seulement après avoir vidé le seau – car sa soif était immense – que Saoud s'est étendu sur la paille qui me servait de lit. J'ai voulu l'arranger pour le mieux, mais Saoud m'a repoussé de sa main gauche, disant : "La mollesse n'est pas bonne pour le guerrier blessé." Et il a fermé les yeux et grincé des dents.

« Jusque-là, et à cause de ses premiers efforts et mouvements désordonnés, Saoud n'avait pas aperçu mon petit âne qui dormait dans un coin obscur et moi, pris par tant d'aventures et d'émotions terribles, je n'avais pas encore eu le temps de penser à sa présence.

« Or, mes amis, c'est mon petit âne lui-même qui a tout fait pour attirer notre attention. Soudain, j'ai entendu, venant de son côté, un grand bruit de sabots et de

halètements. Je suis allé à lui et je l'ai trouvé debout sur sa litière et frémissant, frissonnant, tremblant, grelottant, comme s'il avait été aux pires instants de sa maladie. Et il ruait follement contre le mur auquel il s'appuyait comme s'il avait voulu l'effondrer pour s'enfuir à travers. Je n'ai pas eu le temps de le caresser pour lui rendre le calme : Saoud avait déjà ouvert les yeux. D'abord il a parlé comme en délire. "Allah m'envoie un cheval !" a-t-il crié. Puis son regard a cessé d'être celui du rêve et un dégoût immense est venu sur toute sa figure, encore plus sauvage qu'à l'ordinaire par l'effet de la douleur. Il a parlé comme en crachant : "Ce n'est qu'un sale bourricot." Puis il s'est relevé sur le coude gauche et il a dit encore : "Mais pour sortir avant le jour des terres qui appartiennent à la police de Tanger, cela me suffira."

« Et d'abord ces paroles n'ont pas eu de sens pour moi ; puis, au moment où elles commençaient d'entrer dans mon esprit, je me suis trouvé incapable d'y réfléchir davantage, car, à la voix de Saoud, mon petit âne est devenu vraiment fou. Il s'est mis à tourner sur lui-même et l'écume lui sortait des naseaux. Alors j'ai voulu voir d'où venait son mal et je l'ai éclairé de mon mieux avec la lanterne. Et ce faisant j'ai enfin compris ce que voulait Saoud et tout mon sang s'est tourné contre lui. Et j'ai pensé "Jamais il n'aura mon merveilleux petit âne blanc."

« J'ai rabaissé la lanterne jusqu'au sol et j'ai crié :

« — Oublie la pensée qui t'est venue Saoud... Mon petit âne est encore trop mal guéri pour porter même un enfant.

« Saoud s'est mis à rire et cela m'a semblé plus terrible que de l'entendre grincer des dents. Et il a dit :

« — La peur t'a dérangé la tête. Ce bourricot est gras et luisant à souhait. J'en ai fait marcher sous moi, qui saignaient de la gueule et boitaient des quatre sabots. Lève donc encore ta lanterne sur lui.

« Et j'étais si fort sous l'influence de Saoud que j'ai fait comme il le voulait.

« Alors, mes amis, j'ai vu dans les yeux de mon petit âne une épouvante plus grande qu'il n'en avait eue quand il était à la porte de la mort. Et Saoud s'est écrié :

« — Par tous les djinns des sables, Bachir, tu es encore plus sorcier que bossu. Tu as ressuscité mon bourricot !

« Je me suis tourné vers Saoud, assuré qu'il était en proie aux fièvres du délire, et c'est sur lui que j'ai dirigé la clarté. Ses yeux brûlaient sans doute, mais ils n'en étaient pas moins pleins de raison.

« — Ton bourricot ? Que veux-tu dire ? ai-je demandé sans entendre ma propre voix.

« Et il a répondu :

« — Oui, oui ! le bourricot qui m'a porté jusqu'à Tanger, et deux fois mien puisque je l'ai volé en route, dans un pré, aux environs d'Alcazar Kébir.

« Et tandis que je restais sans parole, Saoud s'est mis à rire de nouveau et il a dit :

« — Ce bourricot était bien portant avant que je ne le monte et il n'avait pour marque sur tout le corps qu'une étoile à sept pointes derrière chaque oreille.

« Et Saoud a ri encore, disant :

« — Tu vois, lui, il m'a reconnu dès le premier instant.

« Alors, seulement alors, j'ai su que j'entendais la vérité. C'était Saoud qui avait estropié, meurtri, épuisé, déchiré, brûlé le petit âne sur toute la longue route qui va d'Alcazar Kébir au *foundouk* de Tanger et c'était lui qui avait abandonné ce petit âne à la porte du *foundouk* pour l'y laisser crever. Et c'était par terreur de Saoud que mon petit âne blanc se couvrait d'écume et avait la mort dans les yeux.

« Mon corps est devenu de pierre à la pensée que Saoud voulait le reprendre et j'ai dit :

« — Ton bourricot est mort, Saoud, tu l'as tué. Celui-ci, je l'ai soigné, guéri, sauvé. Il n'aura jamais qu'un maître, et c'est moi.

« — Bâtard à deux bosses ! a grondé Saoud. Et il a saisi son poignard de la main gauche. Seulement, sans mon aide il ne pouvait pas se relever. Il a bien commencé de ramper vers moi en se tordant comme une couleuvre mais je lui ai crié :

« — Si tu avances, je m'enfuis avec mon âne.

« J'ai commencé d'ouvrir la porte de l'écurie et le petit âne blanc s'est rué vers elle. Saoud s'est laissé glisser sur la paille et je n'ai jamais vu tant de mépris sur le visage d'un homme, et ses paroles ont ressemblé à des crachats.

« — Que le Prophète me pardonne, a-t-il dit, de t'avoir pris pour un homme et libre et ami des hommes libres et d'avoir voulu te donner un fusil.

« Alors, ô mes amis, alors, et jusqu'à cet instant je n'ai pas compris ce qui s'est passé en moi, mon esprit a vu des choses que mes yeux n'avaient jamais contemplées : des montagnes barbares et de grands déserts merveilleux et des caravanes et des files de guerriers à cheval... Et j'ai pensé à Saoud tel qu'il était dans Alcazar Kébir, et sur la route de Sidi Kacem et à notre retour. Le plus beau, le plus fier, le plus endurant, le plus libre... Et j'ai senti que Saoud devait rejoindre les pierres et les sables de la liberté. Il le devait à n'importe quel prix.

« Et j'ai empêché mon petit âne blanc de gagner la cour, et j'ai refermé la porte. Et tout a été dit entre Saoud et moi.

« Il m'a tendu son poignard ; il m'a ordonné de découper la sangle qui avait soutenu le petit âne de manière à faire un étrier pour sa cheville rompue. J'ai obéi, et je lui ai

rendu son poignard. Puis j'ai mis la bride au petit âne et je l'ai tiré jusqu'auprès de Saoud. Et comme le petit âne se débattait dans l'épouvante, Saoud l'a frappé du manche de son poignard à l'endroit le plus sensible, sous les yeux, au-dessus des naseaux. Et le petit âne s'est tenu tranquille. Puis, de mes mains, j'ai assisté Saoud pour monter sur mon petit âne blanc. Et Saoud est retombé de tout son poids, lourdement, durement sur la peau si tendre, si fragile. Le petit âne a frissonné, mais sans essayer de se défendre.

« Je les ai conduits tous les deux à la porte de l'Hôpital des Animaux Malades. Et comme je ne me décidais pas à lâcher la bride de mon petit âne blanc, Saoud a tiré avec sa main gauche le poignard de sa gaine et lui a piqué le garrot. Et le petit âne a fait un bond en avant.

« J'ai supplié alors :

« — Ne le presse pas trop, ne l'écorche pas trop, Saoud, il est encore bien faible.

« Et tandis qu'ils disparaissaient dans la nuit, j'ai entendu Saoud me crier :

« — Sois tranquille : Je trouverai bien en route, pour le soigner, assez de fers rouges. »



Bachir avait achevé mais Aïcha et Omar attendaient en vain qu'il leur fît signe de commencer la quête. Et Nahas, l'usurier, en profita pour se glisser doucement hors de la foule. Et Bachir qui, à l'ordinaire, avait les yeux si agiles, ne s'en aperçut point.

Et voyant cette amertume et cette affliction déchirantes, Hussein, le bon vieillard qui vendait du khôl, dit à Bachir :

— Tu as dû choisir entre ton amour de la liberté et l'objet de ta tendresse. Et, tout enfant que tu es, mon fils, tu as

fait un choix d'homme.

Mais ces paroles ne consolait pas Bachir. Et le pêcheur aveugle Abdallah cria à cet instant :

— Ne désespère pas, toi qui as des yeux, de revoir un jour ce que tu as aimé ! Je te l'ai dit une fois et j'ai eu raison. Je te le dis encore.

Mais Bachir demeurait sourd à sa voix.

Alors, un homme, très maigre et très basané, se leva dans la foule ; ses yeux étaient pleins de flamme sous le chèche noué selon la manière des *darkaouas* fanatiques. Et cet homme dit à Bachir :

— Apprends donc, bossu au cœur libre, que, bien avant de quitter la zone de Tanger, Saoud a été secouru par un groupe des nôtres à cheval. Ils fuyaient très vite et à coup sûr, ils n'ont pas été s'encombrer d'un bourricot. Un paysan a dû le recueillir.

— Allah le Grand ! Allah le Miséricordieux ! cria Bachir de toutes ses forces.

Il resta la face levée vers le ciel, tandis que ceux qui l'avaient écouté remplissaient de piécettes le grand fez rouge d'Omar.

— Merci, tous mes amis. À demain.

— Tu le jures ? lui demanda-t-on.

— Sur mes yeux, dit Bachir.



« Nous, pauvres captifs »

Mais Bachir, malgré son serment, ne vint pas le lendemain, ni le surlendemain, ni les jours et les jours qui suivirent. On s'étonna beaucoup sur la place du marché, entre vendeurs et chalands, de cette absence. Il en fut discuté longuement et avec passion. Les uns assuraient que, enrichi par ses quêtes, Bachir festoyait dans quelque faubourg, à la terrasse d'un café maure. Et d'autres enfin imaginaient pour lui toutes sortes d'aventures.

Omar et Aïcha se présentèrent et furent interrogés avidement. Mais ils étaient eux-mêmes à la recherche de Bachir – ce qui se voyait à leurs figures amaigries et apeurées d'enfants perdus –, et ne savaient rien de lui. Et, parce que les gens reprochaient à leur chef d'avoir manqué de parole, ils reçurent plus de gifles que d'aumônes. Ils allèrent donc mendier ailleurs et on ne les revit plus.

Et peu à peu on cessa de penser à Bachir. Et Sayed, le lecteur, retrouva une clientèle pour les récits qu'il épelait d'une voix monotone dans ses livres éculés.

Or, un matin, Sayed tressaillit d'inquiétude. Un chant aigu de flûte en roseau fendait la rumeur du marché et bientôt s'y joignit la cadence d'un tambourin et de ses grelots. Et déjà les gens abandonnaient Sayed et les acheteurs, les marchands laissaient leurs affaires, leurs éventaires pour courir à la rencontre de la flûte et du tambourin.

Alors retentit une grande clameur :

— Bachir !

— Voici Bachir !

— Enfin Bachir !

Le garçon aux deux bosses reprit sa place accoutumée et tous ceux – jusqu’au dernier – qui se trouvaient au Grand Socco se pressèrent autour de lui.

Et Bachir s’écria :

« Salut, ô mes amis ! Salut, ô mes frères ! Et ne jugez point que vous avez un parjure en face de vous ! Mais seulement un insensé qui s’est cru assez sûr du lendemain pour y attacher un serment, alors que le lendemain des hommes et même l’instant qui suit n’appartient qu’à leur maître, Allah, le Tout-Puissant. C’est pourquoi beaucoup de temps a passé depuis que vous ne m’avez aperçu, ô mes amis, ô mes frères. Et beaucoup de temps va s’écouler désormais avant que vous m’entendiez encore. Si jamais toutefois vous m’entendez. Et quand vous aurez connu par quelle chaîne d’épreuves et de miracles je suis aujourd’hui devant vous, alors vous comprendrez mieux le sens des paroles que je viens de prononcer.

« Écoutez donc, ô mes amis, ô mes frères, le dernier récit de Bachir deux fois bossu. »

Et sans laisser à son auditoire le temps de montrer curiosité, surprise ou émotion, Bachir commença :

« Le matin qui a suivi ma promesse, mon ami Flaherty m’a dit :

« — Je vais chez Hussein Menachibi. Viens, Bachir, viens me servir d’interprète.

« Et j’ai accompagné mon ami Flaherty, certain de venir ensuite ici, fidèle à ma parole. »

La foule qui écoutait Bachir se mit alors à crier impatientement :

— Qu'est-il arrivé ?

— Où donc allait ton ami aux cheveux rouges ?

— Qui était Hussein Menachibi ?

À quoi Bachir répondit avec humilité :

— Je vous dirai toutes choses exactement, mes amis.

Et il reprit :

« Hussein Menachibi est un des très grands lettrés du Moghreb. Mais quand j'ai quitté le port, en compagnie de mon ami Flaherty, j'ignorais cela et son nom même, comme vous en cet instant. Qui donc sommes-nous en effet et où avons-nous été instruits, pour connaître les princes de l'esprit qui, enfermés dans leurs bibliothèques, vivent au cœur de la sagesse du monde ?

« Or, Hussein Menachibi, célèbre par son savoir sur les écrits antiques de l'Islam, s'est acquis tant de gloire qu'elle a bien dépassé les terres de notre pays et même de tous les pays arabes. Et d'Angleterre et d'Amérique, on avait demandé à mon ami Flaherty d'aller le voir pour raconter dans les journaux les plus érudits comment pensait et vivait Hussein Menachibi.

« C'est là, mes frères, ce que j'ai appris de M. Flaherty, tandis que nous montions vers le sommet de la vieille ville, du côté qui regarde le Plateau des Marchands.

« La maison de Hussein Menachibi était claire, simple et spacieuse. On y voyait très peu de meubles, mais des livres, des livres, des livres ! Il nous a reçus dans la pièce d'apparat, garnie selon l'usage, le long des murs, par des divans bas, recouverts de laines colorées du Sud. Lui-même portait une djellabah légère de toile blanche, rayée de gris,

des babouches blanches et un fez. Mon plus grand étonnement a été de le trouver si jeune. Car, en faisant route vers sa demeure, et apprenant l'étendue de son savoir, je m'attendais à rencontrer un vieillard à barbe chenue. Or Hussein Menachibi semblait n'être même pas arrivé au milieu de la vie et son visage était lisse et son regard plein de rêves et de feu. Combien il a dû travailler pour, à son âge, amasser tant de savoir !

« Il nous a offert, selon l'usage, le thé parfumé à la menthe, puis il s'est mis à raconter à mon ami Flaherty quelques-uns des objets de son étude. Ô mes amis, que la langue arabe prononcée par la bouche d'un tel homme paraît différente de celle que nous parlons dans notre grossièreté. Comme elle devient souple et subtile, profonde et délicate et pareille à une broderie merveilleuse. Et que j'avais de peine à suivre Hussein Menachibi, et encore plus à essayer de traduire ses propos à mon ami. Tout mon corps en était trempé de sueur.

« Bientôt Hussein Menachibi nous a montré ses livres les plus beaux. Il les nommait à un serviteur qui connaissait de chacun la place exacte. Et j'enviais de toute mon âme ce serviteur. Car, Allah tout-puissant ! aucun velours, ni or, ni diamant n'est aussi doux, aussi précieux au regard et au toucher que ces manuscrits vénérables et sacrés et maniés depuis des siècles par des mains attentives et pieuses. Il y avait là des livres venus d'Espagne et de Damas, et de Bagdad et des Indes. Le père du père d'Hussein Menachibi avait déjà commencé à rassembler une bibliothèque. Lui, il y avait consacré toute sa fortune et sa science. En outre, ses admirateurs lui offraient leurs meilleures trouvailles.

« Et Hussein Menachibi faisait admirer à mon ami Flaherty les écritures des copistes antiques et les splendides enluminures. Et, le faisant, il avait des yeux d'amoureux. Et le serviteur apportait toujours de nouveaux manuscrits. Et le maître citait des vers ou des pensées

magnifiques. Et je me sentais un être indigne perdu dans une ignorance qui n'avait pas de fond.

« Enfin, les longs doigts, si légers et si pâles, de Hussein Menachibi ont ouvert un dernier livre avec un soin presque craintif. C'est que les pages en étaient usées et rongées au point qu'elles ressemblaient à une dentelle qui s'en va en morceaux. Et Hussein Menachibi a dit d'une voix qui tremblait un peu :

« — Ceci est un exemplaire unique. Je l'ai découvert, Allah m'aidant, au fond d'un grenier, chez un caïd dans le Souss. Et c'est un poème composé par le dernier roi maure d'Espagne et qui raconte les suprêmes combats qu'il a livrés sur la terre et sur la mer, avant de s'établir ici même à Tanger.

« Et j'ai traduit ce propos à M. Flaherty du mieux que j'ai pu. Et Hussein Menachibi s'est mis à lire quelques vers du roi arabe. Mais alors, ô mes amis, je n'ai plus été capable de proférer une parole et ma respiration a été arrêtée en moi. Car, alors, ô mes frères, ce n'est pas un poème que j'ai entendu. C'était, en vérité, le galop des étalons aux crinières folles et le sifflement des flèches rapides et le cliquetis des cimenterres et les cris terribles des guerriers. Et moi, je n'étais plus un enfant à deux bosses, mendiant à travers cette ville où nous sommes humiliés par toutes les nations du monde, mais le fils d'une race libre et souveraine qui a conquis la moitié de l'univers, élue d'Allah le Tout-Puissant et terreur sacrée des infidèles. »

Jamais encore – et même aux instants les plus pathétiques de ses récits – jamais Bachir n'avait eu dans la voix et le regard cet accent et ce feu inspirés. Et jamais il n'avait exercé sur ceux qui l'écoutaient pareille influence. Les corps émaciés par la misère, les visages qui portaient les stigmates des privations et des maladies et les haillons

eux-mêmes furent soulevés par une sorte de souffle. Les bras se dressaient, les yeux étincelaient et les bouches s'ouvraient sur des clameurs fiévreuses.

— Gloire au prophète !

— Gloire à ses guerriers !

Et, plus haut que tous les autres, retentit le cri de l'homme qui portait son chèche noué selon la manière des Darkaouas fanatiques.

— Ils reviendront les jours de gloire ! Ils reviendront !

Et le vieil Hussein, qui vendait du khôl, si sage et si doux, reprit lui-même :

— Ils reviendront ! Allah le veut !

Alors Bachir reprit :

« Hussein Menachibi a refermé très doucement le livre du roi maure et il l'a très doucement placé sur tous ceux-là qu'il nous avait déjà montrés. Et M. Flaherty, en le remerciant beaucoup, s'est levé. Et le serviteur est allé devant pour ouvrir les portes. Et Hussein Menachibi s'est incliné pour laisser le passage à son hôte. Ainsi, tous, ils me tournaient le dos. Alors, ô mes amis, ô mes frères, en un seul instant, j'ai pris sur la haute pile des livres le poème du roi guerrier et je l'ai enfermé dans mes haillons, contre ma peau, sous la bosse de devant. »



À ces paroles, des mouvements violents d'incrédulité, d'indignation et d'effroi, agitèrent la foule dont les nerfs n'avaient pas eu le temps de s'apaiser. Mais Sayed, le lecteur, fut le premier à crier :

— Quoi ! Tu as volé le livre sacré ?

— En vérité ! dit Bachir.

Et la foule gémit et hurla :

— Il l'a volé ! Il a volé le livre !

Et Mohamed, l'écrivain public, demanda :

— Mais pourquoi ? Pourquoi donc l'as-tu fait ? À quoi pouvait te servir, à toi illettré, ce manuscrit unique et sans prix ?

Alors l'usurier Nahas se mit à glapir :

— Il voulait le vendre ! Le vendre très cher.

— Ce n'est pas vrai ! cria Bachir de toutes ses forces.

— Ce n'est pas vrai, j'en suis certain, dit Hussein, le bon vendeur de khôl.

Et le Darkaoua se redressa, la main sur son poignard, et dit aussi, mais d'une tout autre voix :

— Ce n'est pas vrai.

Alors toute la foule cria :

— Alors pourquoi ? Pourquoi ?

Et Bachir répondit très humblement :

— Je ne le sais pas jusqu'à présent, ô mes frères. C'était un esprit en moi, tout-puissant, qui le désirait.

Et il y eut un grand silence. Et Bachir reprit :

« À l'ordinaire, quand je marchais avec mon ami Flaherty à la moustache rouge dans les rues de la ville, je me tenais aussi près de lui que possible, parce qu'il lui arrivait de me mettre la main sur l'épaule et que cela me faisait très plaisir. Mais, en sortant de chez Hussein Menachibi, je me suis écarté de M. Flaherty. Je le haïssais et, pourtant, de tous les étrangers, il m'était de beaucoup le plus cher. Mais j'aurais voulu voir disparaître de notre terre tous les infidèles, ou alors qu'ils y fussent en esclaves et non plus en maîtres.

« Nous avons passé sous la voûte devant l'ancien palais des Sultans du Maroc, devenu aujourd'hui café maure pour

les touristes. Un guide servile a couru après M. Flaherty, comme moi-même j'avais servilement couru derrière tant d'étrangers. Et M. Flaherty l'a renvoyé brutalement et je lui ai souhaité les pires adversités. Le livre du roi maure me brûlait la poitrine.

« Continuant notre chemin en silence, nous sommes arrivés place de la Kasbah.

« Or, M. Flaherty s'est arrêté devant la demeure qui occupait tout le coin de la place de la Kasbah. Et, tout en frappant à la porte très haute et très épaisse, il m'a dit :

« — Réjouis-toi, Bachir. Tu vas voir la plus belle maison du vieux Tanger.

« Et, en vérité, mes amis, quand deux serviteurs arabes en djellabah d'une blancheur sans tache ont ouvert les battants de la porte très haute et du bois le plus lourd, j'ai connu ce qu'il peut y avoir de noble et de magnifique pour abriter l'existence des hommes. Et d'abord la cour intérieure était presque aussi grande que la place de la Kasbah et toute couverte de belles dalles luisantes. Et des galeries voûtées, soutenues par des colonnes innombrables, l'entouraient de toutes parts. Et les dalles brûlaient sous le soleil et les galeries avaient la fraîcheur de l'ombre. Et sur les galeries s'ouvraient des salles immenses avec des plafonds de cèdre.

« — Tu vois, m'a dit M. Flaherty, tout ici a été refait à la façon ancienne, comme au temps des grands seigneurs arabes.

« Et il m'a raconté l'histoire de cette maison. Or, mes amis, à cause de sa position élevée au-dessus de toute la ville et toute la mer, ce lieu avait été autrefois bâti par nos ancêtres en forteresse de Tanger et citadelle de l'Islam. Les Anglais l'avaient prise, mais ensuite, les guerriers du Prophète les en avaient chassés. Et nos étendards ont flotté de nouveau sur les tours. Et puis, sont venus les temps de

faiblesse. Les guerriers ont dû quitter les salles profondes et des ânes les ont remplacés, car un marchand avait acheté la citadelle et en avait fait un *foundouk*. Enfin, un riche Anglais s'était rendu maître du bâtiment et l'avait aménagé magnifiquement pour sa famille.

« Voilà ce que m'a raconté M. Flaherty, et moi je pensais sans cesse : "Oui, cette demeure est admirable et merveilleusement reconstruite entre les murs énormes de notre vieille forteresse. Mais pourquoi ce sont des étrangers, des infidèles qui viennent en jouir ?"

« Et le maître de la maison s'est avancé à notre rencontre et il a invité M. Flaherty à boire des liqueurs de feu, et moi, il m'a dit d'aller jouer avec ses deux fils ; et l'un avait mon âge et l'autre un peu moins.

« Alors, je leur ai demandé à voir toute la demeure. Et ces garçons se sont montrés vraiment très aimables et très hospitaliers et, en temps ordinaire, j'aurais eu de l'amitié pour eux. Mais, d'étage en étage, de chambre en chambre, de tour en tour, et enfin sur le toit d'où l'on apercevait toute la ville, tout le port, tout le détroit, je serrais les dents toujours davantage et je me disais : "Un jour, ce chétif aux cheveux pâles, aux épaules étroites, plein de taches de rousseur, va hériter de ces splendeurs qui ont été les biens de nos ancêtres." Et je pressais, sous mes haillons, contre ma bosse de devant, le livre du roi maure.

« Enfin, nous sommes descendus dans une grande pièce souterraine.

« Les murs y avaient été nettoyés récemment, mais l'on avait laissé à leur surface des taches étranges. Je les ai examinées de près, l'une après l'autre, et j'ai découvert que c'étaient des dessins rehaussés d'un peu de couleur. Et les dessins représentaient grossièrement des bateaux avec des rangées de longues, longues rames et des ombres

d'hommes penchés sur les rames. Et mon cœur s'est mis à battre très fort contre le livre du roi maure.

« — C'était ici la prison de la forteresse arabe, m'a dit le petit garçon blond. Et là, tu vois, au coin de ce bateau, qui s'appelait alors une galère, on peut lire encore une inscription de ce temps en anglais. Et cette inscription dit : *Nous, pauvres captifs*. En effet, ce sont des captifs anglais qui ont dessiné cette galère et marqué cette plainte.

« Le garçon parlait doctement, comme pour m'enseigner les choses, et avec la satisfaction que montrent les propriétaires d'un bien en tout point remarquable. Son père devait discourir ainsi et il l'imitait, lui qui allait succéder un jour à son père dans la possession de ces trésors.

« Et alors, ô mes frères, un miracle s'est passé en mon sang. J'avais les yeux fixés sur les images des galères, sur l'inscription des prisonniers anglais et, en même temps, j'ai entendu dans ma poitrine, dans mon cœur, la voix du roi maure et je n'ai plus été dans une cave, sous la place de la Kasbah, mais sur la mer étincelante, au temps où nos ancêtres partaient en course contre les navires chrétiens. Et ils prenaient des navires à l'abordage et ils emmenaient en esclavage leurs matelots et capitaines. Et ils les enchaînaient sur des galères de l'Islam. Et les chrétiens ramaient pour porter au combat les fidèles. Et nos fouets claquaient sur leur dos nu. Et moi, Bachir, le capitaine bossu, je commandais à cette galère qui n'était plus peinte sur le mur, mais qui fendait, par les bras des esclaves chrétiens, la mer des grands pirates maures.

« Et j'ai crié tout cela et je devais être porté par l'inspiration véritable et avoir un visage terrible, car les deux garçons ont reculé devant moi, avec soumission et crainte. Et je me sentais le maître de ces lieux enchantés. »

Ici, Bachir s'arrêta et passa ses deux mains le long d'un visage illuminé. Et personne n'osa troubler sa vision. Et Bachir murmura :

— Oui, le maître.

Puis il laissa retomber ses mains et reprit :

« Or, à ce même instant, nous avons entendu un grand bruit de pas à travers les corridors sonores et deux policiers sont entrés dans la cave aux galères et ils m'ont saisi brutalement par les épaules.

« Et M. Flaherty, qui venait, courant, derrière eux, m'a crié :

« — Bachir, est-il possible ?

« Mais déjà les policiers palpaient mes vêtements. Et l'un d'eux en a tiré le livre du roi maure. Il m'a donné une gifle en criant :

« — Sale voleur bossu ! Stupide avec cela ! Allons, en route !

« Les deux petits garçons blonds, qui avaient eu si peur de moi, se sont écartés avec répugnance.

« — Attendez ! Attendez ! criait mon ami Flaherty aux policiers, mais ils ne l'écoutaient pas.

« J'étais un enfant arabe, j'appartenais à la loi du Mendoub. Un étranger ne pouvait rien pour moi.

« Le chemin n'a pas été long. La prison pour enfants se trouvait à un jet de pierre. »

Alors, faisant sonner aussi fort qu'il pouvait ses amulettes au bout de la longue perche, Selim cria :

— Mauvais signe est plus lourd que bon sentiment ! Achetez, achetez les charmes.

Et le Darkaoua dit avec rudesse :

— L'amitié pour les infidèles n'est pas un mérite aux yeux du Prophète.

Et Bachir continua :

« Ô mes amis, j'ignore si certains parmi vous ont connu la prison. Cependant, je le pense. Car il est impossible au pauvre de vivre sans offenser, simplement parce qu'il lui faut vivre, la loi des riches et des puissants. Et j'imagine sans peine quels souvenirs amers vous gardez de ces cachots. Mais aucune prison faite pour l'âge d'homme n'est aussi terrible, croyez-moi, que la prison des enfants, et surtout des enfants abandonnés.

« Songez-y, ô vous qui m'écoutez ! Personne ne nous défend, nous n'avons ni amis, ni parents. Qui se préoccupe si nous sommes jugés, si nous mourons de faim ou de coups ? Le gardien est le maître, le gardien est le bourreau des enfants de la rue et de la liberté.

« Oh ! que les murs sont noirs ! Oh ! que l'air est puant ! Oh ! qu'il faut ramper à la manière des vermines ! Et pourquoi, à l'ordinaire, tant de souffrance et tant de malheur ? Pour avoir pris un gâteau au miel à une devanture ou tiré quelques pesetas de la poche d'un riche étranger. Voilà, mes amis, les crimes qui valaient à mes compagnons des mois et des mois de châtement.

« Pensez donc à ce qui m'attendait pour avoir dérobé un livre sans prix ! Et, en effet, tous les gardiens disaient que je serais puni au moins de vingt années de prison. Vingt années ! Plusieurs vies ! »

À ce cri de Bachir, le vieil usurier Nahas répondit aigrement :

— Plusieurs vies, pauvre cervelle ! Jusqu'à la mort, c'est toujours la même.

Mais d'autres vieillards se rappelèrent mieux ce qu'ils ressentaient à l'âge de Bachir, pour le compte des ans, et hochèrent leurs barbes blanches avec mélancolie.

Et Bachir continua :

« Ma détresse était si profonde que mon âme était devenue une guenille plus pourrissante que celles qui couvraient mes os affamés.

« Or, un matin, dès l'aube, il y eut chez nous agitation très grande. On nettoyait nos cachots, on lavait nos haillons, on nous aspergeait d'eau. Les tables se couvraient de mets succulents. Matraques, gourdins et fouets étaient enfouis dans des cachettes sûres.

« Et, à l'heure de midi, un magistrat important est venu inspecter la prison.

« Le magistrat a été, naturellement, étonné et ravi par l'abondance de la nourriture et la douceur des gardiens. Puis, il nous a passés en revue, avec un bon sourire. Mais, quand il est arrivé devant moi, le notable arabe qui l'accompagnait a eu un mouvement de la surprise la plus vive et j'ai reconnu en lui Maksoud Abd-el-Rahman, le vieux notable féroce, au visage grêlé de petite vérole et ami influent de Sa Hauteur le Mendoub. Et je me suis souvenu comment, parce que je haïssais sa méchanceté et son orgueil, j'avais refusé de chanter pour lui plus d'une fois, et combien j'avais manqué de politesse envers ce puissant. Je me suis vu perdu à jamais.

« Et, en effet, après l'inspection et le départ du magistrat, j'ai été appelé chez le chef des gardiens. Et là, Maksoud Abd-el-Rahman m'attendait, et le chef des gardiens m'a donné à lui et il m'a emmené.

« Et je n'avais plus de force ni « de pensée, tant ma terreur était grande et mon esprit répétait seulement et sans cesse : "Pauvre Bachir !" »

Alors, les femmes sensibles qui se trouvaient dans l'assistance et celles-là, singulièrement, qui avaient des enfants en bas âge, gémirent en chœur :

— Pauvre ! Pauvre Bachir !

Et lui, il reprit :

« La voiture de Maksoud Abd-el-Rahman nous a conduits dans son palais qui est très magnifique, plein de terrasses, de jardins, d'arbres, de fontaines, et donnant sur la mer. Tant de splendeur, tant d'opulence m'ont rendu plus misérable encore. Ici le notable cruel que j'avais offensé était seigneur sans limite. Il avait le pouvoir de me faire mourir de faim, au fond d'une cave, de me faire bâtonner à mort, de m'écorcher vif. Qui l'eût su, ô mes amis ? Et même qui, le sachant, aurait fait quelque chose contre un homme aussi puissant ?

« Et Maksoud Abd-el-Rahman m'a dit :

« — Je t'ai fait chercher par toutes les rues de la ville et tout le long des plages, bossu maudit. Et tu étais sous ma main.

« Et je me suis senti comme au bord de la tombe.

« Puis Maksoud Abd-el-Rahman a médité, en faisant rouler entre ses doigts épais les grains de son chapelet d'ambre. Et il m'a dit encore :

« — Inconnues sont les voies d'Allah et de Mahomet, son Prophète.

« Et, à ces noms sacrés, un peu de chaleur est revenue dans mes membres transis. Mais Maksoud a repris

aussitôt :

« — Ta langue insolente mérite d'être coupée.

« Et j'ai cru, en vérité, mes amis, que j'allais défaillir. Et alors il a dit :

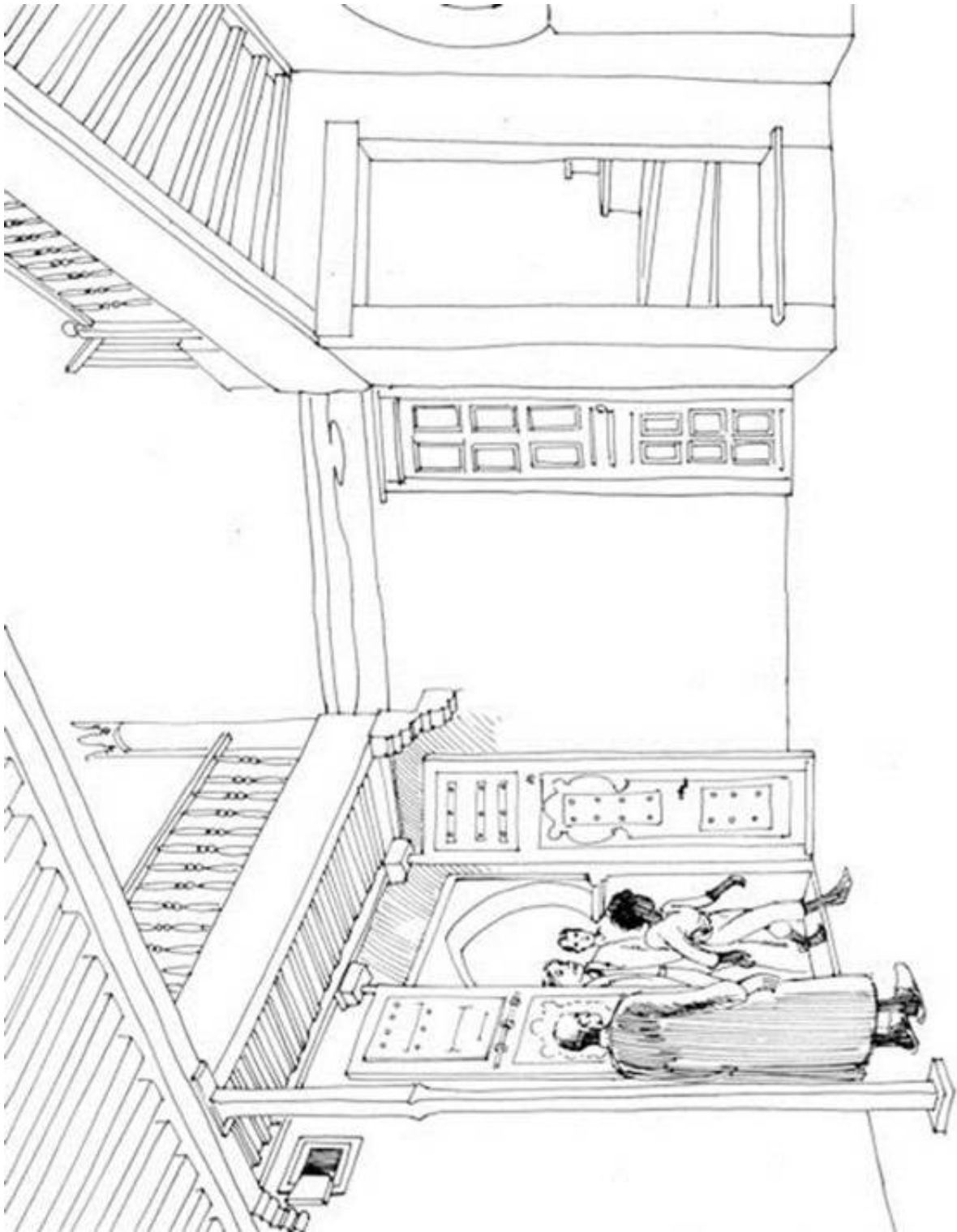
« — Seulement, j'ai besoin de ta langue. En effet, je prends femme à nouveau et je veux que tu chantes à mes noces. Et ton sort dépendra de ton art.

« Oh ! mes amis, je sais bien que je m'étais juré de ne jamais chanter pour cet homme dédaigneux. Mais je me suis jeté à ses pieds et j'ai embrassé le pan de son burnous.

« Et qui de vous, dites-moi, qui, n'aurait point fait de même ? »

Personne ne répondit, mais toutes les têtes s'inclinèrent dans un assentiment plein d'humilité.

Et Bachir continua :



« Je suis certain, mes amis, que vous avez profité quelquefois de la magnificence des noces princières. En

effet, les riches et les puissants aiment à montrer leur bonheur aux pauvres pour être mieux honorés par eux. Mais, pour vous, ces aubaines ont toujours eu lieu à la porte des cuisines et au septième jour des fêtes et l'on vous a donné les reliefs des reliefs des reliefs. Car, déjà seuls les maîtres et les invités de haut rang avaient goûté aux plats intacts, puis les principaux serviteurs s'étaient servis dans ce qui restait, et puis les serviteurs moyens avaient prélevé chacun le morceau le plus succulent dans ce qui était laissé. Et puis était venu le tour des plus bas domestiques. Et enfin, le vôtre. Et de cela encore, ô mes amis, le pauvre doit remercier Allah, le Tout-Puissant, car ces reliefs des reliefs des reliefs sont tout de même pour lui un festin étonnant et peut-être plus doux à son ventre que les plats les meilleurs à l'estomac fatigué des maîtres.

« Et j'ai, moi, le premier, souvent loué le Tout-Puissant et son Prophète sur le seuil des cuisines superbes.

« Mais, cette fois, mes amis, je me trouvais au cœur même de la fête.

« Or le palais de Maksoud était orné tout entier d'étoffes de velours et de soie aux couleurs les plus enchanteresses. Des jets de parfums et des feux de bois odorant embaumaient toute la demeure. Les fontaines chantaient. Le vent du soir agitait les branches des cyprès et des sycomores. Dans les allées, dans les antichambres, partout, s'alignaient les serviteurs de la maison de Maksoud, chacun avec la djellabah, la coiffure à la forme, à la couleur de son rang. Et Sa Hauteur le *Mendoub*, pour honorer son ami Maksoud, avait prêté pour les noces une partie de sa garde en armes. Et les soldats aux visages guerriers, habillés d'uniformes splendides, bleus, fauves et rouges, se tenaient tout le long des murs, le fusil à la main et bardés de cartouches étincelantes.

« Toutes les salles, à tous les étages, étaient pleines d'invités choisis pour leur noblesse, leur rang ou leur fortune. Ils étaient assis sur des divans somptueux, contre des coussins brochés d'or. Et on leur servait la nourriture la plus exquise sur des plats d'argent. Et il y avait là des princes arabes et des officiers français et espagnols, et tous les consuls et les plus riches banquiers. Et j'ai retrouvé parmi eux des figures de ma connaissance : la terrible vieille Lady Cynthia et Sir Percival, son mari, et M. Boullers le marchand d'or, et le bel officier chef de la police et mon ami Flaherty qui m'a fait beaucoup de clins d'œil joyeux sous ses rouges sourcils, et Hussein Menachibi, le lettré à qui j'avais volé le livre du roi maure.

« Et, un peu plus tard, le chef des serviteurs de Maksoud Abd-el-Rahman a invité quelques dames à rendre visite à la fiancée dont la vue était interdite aux yeux des hommes. Et je les ai suivies, car je n'étais qu'un enfant, un chanteur des rues, un bossu.

« Et nous avons vu, dans la salle réservée aux femmes, nous avons vu la fiancée. Elle était à peine plus âgée qu'Aïcha et presque aussi jolie. Elle était vêtue et parée comme une reine, mais son visage était blanc et immobile d'effroi. Elle ne pleurait point, mais les larmes figées dans ses yeux ressemblaient à une vitre qui ne laissait point passer la lumière. Et, près d'elle, Maksoud Abd-el-Rahman, le gros, le vieux, le cruel, le grêlé éclatait d'orgueil. »

Alors Zelma, la bédouine hardie, fit entendre un ululement atroce où elle mêlait les imprécations et les plaintes. Et toutes les femmes, belles ou laides, vieilles ou jeunes, et celles qui portaient le voile des cités et celles qui avaient les cheveux couverts seulement par la grossière paille tressée des campagnes, toutes, elles se joignirent à Zelma pour lamenter, dans le sort de la si jeune fiancée,

leur propre sort. Mais les hommes, par railleries, insultes et menaces, leur imposèrent silence rapidement.

Et Bachir reprit :

« Alors, après les musiques de la garde du *Mendoub*, et les danseuses mauresques, et les danseurs chleuhs, mon tour est venu de chanter. »

Et l'assistance entière demanda :

— Comment, ce jour-là, t'es-tu comporté, ô Bachir ?

Et Bachir s'écria :

« Je vous répondrai seulement, mes amis, que l'air était embaumé, le spectacle magnifique, les musiciens sans pareils, que c'était, malgré tout la fête d'un grand seigneur arabe et, enfin, que je ne chantais plus pour les hommes, mais pour la liberté. »

Et, dans ce mot, le petit mendiant deux fois bossu avait mis tant d'amour qu'il n'eut pas besoin de s'expliquer davantage. Toute la foule comprit que la voix célèbre de Bachir n'avait jamais été belle et pure et inspirée comme aux fêtes de ce mariage.

Et le pêcheur aveugle Abdallah s'écria :

— Il ne me reste plus beaucoup de jours à vivre, mon fils, mais de ceux-là même j'abandonnerais avec joie la moitié pour t'avoir entendu alors.

Et Abderraman, le badaud, déclara :

— Tu as comblé d'honneur ce Maksoud devant ses invités.

Et Mohamed, l'écrivain public, dit à Bachir :

— Et c'est ainsi assurément que tu as gagné le pardon de tes fautes.

Et Bachir répondit :

— En vérité, c'est ainsi.

Alors, Hussein, le pieux et doux marchand de khôl, murmura dans sa barbe blanche :

— Étonnants et toujours cachés sont les desseins d'Allah !

— En vérité, ô mon père ! car le plus étonnant me reste à vous conter ! s'écria Bachir.

Et il poursuivit :

« Quand les sept jours de réjouissances ont été achevés, quand les pauvres eurent mangé et rongé les reliefs des reliefs des reliefs du festin, quand les gardes aux ceintures rouges et aux cuirs garnis de cartouches ont regagné leurs casernes, quand les serviteurs ont remis en ordre le palais et quand la petite fiancée a été enfermée dans le harem, alors Maksoud Abd-el-Rahman m'a rendu la liberté en ces termes :

« — Bénis, jour et nuit, le Prophète qui t'a favorisé, bossu indigne, d'une voix comme la tienne. Car sa beauté et l'honneur que j'en ai reçu ont dépassé tout ce que j'en pouvais attendre. Aussi ta récompense ira au-delà de tout ce que tu pouvais espérer. »

Ici, Nahas, le vieux prêteur sur gages, demanda, tandis que ses yeux s'emplissaient de convoitise et de bile :

— Combien as-tu reçu de pesetas ? En papier ou bien en or ?

— Ce n'est pas en argent que m'a payé Maksoud Abd-el-Rahman, gloire et joie à son nom ! répondit Bachir.

Et il continua :

« En effet, Maksoud Abd-el-Rahman s'est dirigé alors – en m'ordonnant de le suivre – vers la cour de son palais qui donnait sur les écuries. Et là, il a fait signe à un palefrenier. Et, au bout d'un instant, ce serviteur est revenu en menant par la bride un bourricot harnaché magnifiquement. Et, cette fois, ô mes amis, je n'ai pas eu besoin de regarder derrière ses oreilles pour le reconnaître, car aucun autre bourricot au monde ne pouvait avoir ce poil couleur de lait et si lisse, brillant et doux, ni cette allure aimable et fière, ni cette extrême intelligence dans le regard. Et nul autre que lui n'aurait arraché, comme il l'a fait, sa bride aux mains qui la tenaient pour trotter vers moi et poser son museau sur ma bosse de devant. En vérité, en vérité, mes amis, c'était mon merveilleux petit âne blanc. »

Et alors éclata le dernier, mais aussi le plus bruyant et le plus joyeux des tumultes parmi tous ceux qu'avait suscités Bachir au cours de ses récits.

— Quoi ! Le même bourricot ! criait-on.

— Celui que tu as rencontré d'abord chez la terrible vieille dame de la Montagne ?

— Que tu as soigné chez le Prophète des Bêtes Blessées ?

— Que tu as donné à Saoud le Riffain ?

Et d'autres voix demandaient :

— Mais comment est-ce arrivé ?

— Pourquoi Maksoud avait-il cet âne ?

Et d'autres répondaient à celles-là :

— Rappelez-vous les paroles du Darkaoua...

— Le bourricot a été abandonné par les amis qui ont secouru le Riffain.

— Et c'était sans doute sur les terres de Maksoud le Notable.

— Où le paysan qui a recueilli le bourricot l'a revendu par la suite...

— Et, de main en main, il est revenu à Bachir.

Et Zelma la bédouine poussa un « you you » triomphal et cria :

— Je suis heureuse pour le petit âne blanc.

Et Abdallah, le pêcheur aveugle, dit de sa voix chantante :

— Je te l'avais bien annoncé, mon fils.

Et il y eut une infinité d'autres commentaires. Et, contrairement à son habitude, Bachir les écoutait tous avec patience : il savait, lui, qu'il n'entendrait plus ces hommes et ces femmes, de très longtemps. En effet, lorsque le calme se fut rétabli peu à peu, il s'écria :

« Et maintenant, ô mes amis, ô mes frères, je vais prendre congé de vous. Mais pas pour un jour seulement, ou une lune, ou même une année. Car je vais partir à la découverte du vaste monde sur les routes brûlantes et vers les villes pleines de secrets divers. Et je n'en reviendrai, ô mes amis, ô mes frères, que devenu un homme. Et, peut-être alors, vous ferai-je de nouveaux contes avec la vérité. »

Et cette annonce fut suivie d'un silence très profond. Et, au milieu du silence, Aïcha, toute seule, fit la quête. Et tous, même Nahas l'usurier, même Sayed, le lecteur public, se montrèrent généreux, car un si long et hasardeux voyage les faisait rêver.

Soudain, Bachir cria :

— Regardez, regardez tous, qui vient du *foundouk* de la rue du Statut.

Sous son grand fez rouge, Omar parut alors. Et il conduisait un bourricot tout blanc harnaché avec un luxe magnifique. Et chacun fut émerveillé par la gentillesse, la vigueur et la beauté de ce petit âne, qui avait connu tant d'aventures et qui ne ressemblait à aucun autre.

Bachir monta en selle et Omar se hissa jusqu'à la croupe.

Aïcha suivit à pied, comme il se doit.

Ils traversèrent la ville et prirent le chemin du Sud.